ALAIN KORKOS

Passage Choiseul

PASSAGE CHOISEUL

ALAIN KORKOS

Passage Choiseul

ROMAN

Toute ressemblance avec des faits et des personnages existants ou ayant existé serait purement fortuite et ne pourrait être que le fruit d'une pure coïncidence.

© Alain Korkos, 2026

ISBN : 979-10-989257-0-2

CHAPITRE PREMIER
Roger Manège

C'était le samedi 8 mai 1971, vers 11 heures et quelques du matin. Roger Manège se tenait immobile dans l'encadrement de la porte de La Palette, Couleurs et fournitures pour artistes, 8-10 passage Choiseul, Paris 2e. Il sortit son paquet de Gitanes, fit coulisser le réceptacle avec son pouce, saisit une cigarette, l'alluma, contempla la silhouette de la femme qui sur un fond bleu roi dansait parmi des volutes blanches, puis referma le paquet avant de le glisser dans la poche de sa blouse. Dolores. Elle s'appelait Dolores, et lui seul connaissait son prénom.

En face de lui, assise par terre sur le carrelage éclairé par la verrière surplombant le passage, la petite Lili, douze ans, fille de Monsieur Zhang, le patron du Bonheur de Shanghai, était en train de dessiner avec des pastels sur les pages du *France-Soir* de la veille. À la une, le gros titre annonçait le *Cinquième meurtre du Tueur de Saint-Germain* qui assassinait des femmes rousses puis abandonnait leurs cadavres dans la forêt de Saint-Germain-en-Laye. La gamine traçait sur cette double feuille des spirales orange rappelant des épluchures d'agrume, qui finissaient par former comme une chevelure recouvrant les résultats sportifs et les prévisions météo de la dernière page. Elle dessina la courbe d'un visage et une petite bouche en forme de spirale également d'où partit une paille qui, à l'endroit exact du pli de la double feuille, plongea dans un verre d'orangeade. Puis, sur une autre double page annonçant d'une part des *Émeutes à Bruxelles - Plus de 100 000 agriculteurs manifestent contre la politique agricole commune*, et d'autre part *Pakistan - Le Bengale au bord de la sécession - Résistance ouverte de la population aux troupes de Karachi*, elle croqua à nouveau des spirales orange,

plus grandes, qui devinrent des parasols posés sur la plage. *Exit* la colère des agriculteurs européens et des Bengalis, recouverte par une publicité sauvage pour une boisson gazeuse. Ah oui. Sans modèle. Pas mal quand même, se dit Roger Manège. Cette gamine ne passera sûrement pas sa vie à vendre les succulentes bouchées vapeur et autres soupes de nouilles poulet de son brave père. La suite prouva qu'il avait en partie raison, en partie seulement.

Aucun client ne s'était pour l'instant présenté à sa boutique, aucun faiseur de portraits, de marines ou de paysages n'avait franchi son seuil afin de faire l'emplette de toiles de lin, gouaches et peintures à l'huile, pinceaux et couteaux à peindre, pastels à l'écu, aquarelles à la cire d'abeille, papiers torchon Arches, Whatman ou Ingres format Jésus ou Grand Aigle, crayons ou fusains Baignol & Farjon, blocs de papier croquis format 21x27. Quelle catastrophe ! Il va falloir songer à fermer boutique, l'heure de la retraite va bientôt sonner, se dit-il, quand Monsieur Zhang, comme tous les jours vers 11 heures et quelques du matin, lui apporta une théière brûlante qu'il accepta avec empressement et force remerciements. Un quart d'heure plus tard environ, comme tous les jours, il alla en verser subrepticement une partie dans les toilettes de l'arrière-boutique. Roger Manège n'avait jamais dit à Monsieur Zhang qu'il détestait le thé – de l'eau chaude vendue au prix du caviar ! – parce que pour rien au monde il n'aurait voulu le vexer. Monsieur Zhang était si gentil, si attentionné.

Il allait s'en griller une autre quand il vit arriver, à l'autre bout du passage, une bande d'étudiants bruyants, des zinzins des Beaux-Arts, assurément. Il les reconnaissait à des kilomètres. Que faisaient-ils ici, loin de leur base ? Les zozos s'approchèrent et lui demandèrent s'il n'avait pas du gris de Payne de la marque Winsor & Newton, en tube. On n'en trouvait plus nulle part et leur prof leur imposait d'utiliser

cette marque à l'exclusion de toute autre. Ils devaient réaliser des aquarelles dans le style de la Nouvelle École de Paris, d'après le *Lac Keitele* de qui, déjà ? C'était complètement idiot, cet artiste, quel qu'il fût, ne méritait pas d'être ainsi maltraité par des gamins imitateurs de Fautrier ou De Staël. Encore un exercice imposé par ce crétin de Chazeloux, son vieil ennemi intime des Beaux-Arts. Ils s'étaient fricotés plus d'une fois, à l'époque, des nez avaient saigné. Au diable Chazeloux ! se dit-il, j'ai un commerce à faire tourner, et un sourire voltigea comme un papillon sur son visage.

— Entrez donc, jeunes gens, entrez ! Voulez-vous du thé ? Les tubes d'aquarelles Winsor & Newton existent en deux formats, 8 ou 21 millilitres. Si vous…

Roger Manège fut interrompu par un fracas énorme, une explosion de vitres cassées. Il se précipita dehors, suivi de près par les étudiants, et découvrit sur le trottoir le corps démantibulé d'un nain roux à demi-nu qui était tombé du haut de l'immeuble, avait traversé la marquise en verre de l'entrée du passage pour finir dans une mare de sang et des éclats de verre rougis devant le numéro 40 de la rue des Petits Champs.

— C'est Roland de Long, l'idiot du cinquième. Petit-fils d'Albert de Long, paysagiste méconnu membre de l'École de Choiseul, précisa-t-il à l'attention des étudiants hypnotisés par le pantin désarticulé gisant à leurs pieds, toutes fesses à l'air.

La petite Lili accourut, elle aussi. Elle l'examina des pieds à la tête et de l'épaule droite à la gauche, elle l'étudia en long, de Long, puis en large, en biais, elle le détailla, le reconstruisit, en conclut probablement que même dans cet état de puzzlification il n'était pas très passionnant, et donc s'en retourna chez elle. La police survint peu après dans un concert de pinpons, avec à sa tête l'officier Marco Bachrich. Pas très grand, 1 mètre 70, juste la hauteur requise pour

entrer dans la police, supposa Manège. Cheveux noirs raides longs filasse, petit bouc, lunettes légèrement teintées à montures métalliques fines, chemise épaisse à carreaux rouges et noirs, jeans, veste noire usée avec coudières en cuir retourné, bottines. Drôle de citoyen. Pas le profil d'un flic. Il lui décrivit Roland de Long avant l'éclatement, la dispersion finale :

— C'est, ou plutôt c'était, un bon à rien qui habitait ici grâce aux faveurs de ma mère. Après sa mort il a été impossible de le déloger car elle lui avait fait don de l'appartement par un codicille, trouvé en bonne place sur son bureau. J'ai toujours douté de l'authenticité de cet ajout manuscrit mais faute de preuve… Aussi Roland de Long hérita-t-il de l'appartement du passage Choiseul, pendant que je récupérai la grande maison Art Nouveau de Ville d'Avray.

Au moment de sa chute, le sieur De Long Roland portait en guise de vêtement une veste de soie bleue sur laquelle était brodé un dragon. Pour le reste, il avait les fesses à l'air. Sa toque de soie bleue l'avait également suivi avec une certaine lenteur, elle gisait sur l'armature métallique de la verrière éclatée.

— J'ai toujours pensé que le tout petit De Long, qui aimait à se vêtir en Chinois de pacotille, ne parlait pas un traître mot de mandarin : un jour qu'il achetait du matériel de dessin dans ma boutique, raconta Manège à l'officier Bachrich, il a été abordé par un Chinois qui, ne maîtrisant pas la langue française, lui a demandé des renseignements dans son idiome. De Long a été incapable de répondre. Il a bredouillé, s'est enfui en abandonnant sur le comptoir carnet de croquis et crayons HB. Quand il est revenu plus tard dans la journée pour récupérer ses achats, il a prétendu qu'il n'avait rien compris à cet accent de Hong Kong mâtiné de cantonais. Tu parles ! Fumiste. Il se prétendait artiste,

évoquait des expositions passées et futures, mais tous les matins à 8 heures 15 exactement, au moment précis où je sortais de la boulangerie, je l'apercevais, sanglé dans son tout petit imperméable mastic, un vieux cartable en cuir sous le bras, qui empruntait la rue de Ventadour puis s'engouffrait dans la bouche de métro Pyramides. Il rentrait le soir à 18 heures 45 tapantes, à l'heure où je descendais le rideau de fer de mon commerce. Qu'est-ce qu'il pouvait bien fabriquer de ses journées, cet infect petit bonhomme ? On m'a dit qu'il travaillait à la Sécurité sociale. Je ne sais pas si c'est vrai mais en tout cas bon débarras, et bonne journée aux affiliés !

Le flic le remercia, entra dans le passage. Il s'arrêtait tous les trois pas, prenait des notes dans un calepin à spirale : dehors sur la rue à droite, sex-shop Atout Sex - à gauche Le Royal Sologne (brasserie) - numéro 6 la loge du concierge - numéros 8-10 La Palette - numéros 7-9 Julie (soldes) - numéro 11 Anastasia avec 2 lampes stroboscopiques à l'entrée (vêtements indiens) - numéro 13 Au Bonheur de Shanghai (gargote chinoise) - numéros 12-14 Barlett Chaussures, etc.

La pipelette de l'endroit, une femme en blouse bleue avec des lunettes et une toute petite tête qui revenait de son marché par l'entrée donnant de l'autre côté du passage et qui, par conséquent, n'était pas au courant de l'incroyable événement qui à coup sûr ferait la une du *Paris-Jour* de demain qu'elle conserverait religieusement dans un classeur, lui sauta immédiatement sur le paletot en hurlant :

— Qu'est-ce que vous écrivez ? C'est interdit ! C'est interdit ! C'est une propriété privée, ici ! Vous avez la permission de l'administrateur ?

Le flic lui colla sous le nez sa carte barrée bleu-blanc-rouge, qui par magie sidéra la harpie. Ensuite il la questionna à propos de Roland de Long dont elle n'avait pas grand-chose à dire si ce n'est qu'il était très petit, habillé bizarrement et

toujours aimable malgré sa sale tête avec un gros crâne et le reste tout écrasé, on aurait dit qu'il avait rencontré un marteau-pilon, mais il était toujours très poli, pour ça, au moins, y'a rien à dire.

Bein voyons, se dit Roger Manège qui, rentrant dans sa boutique, avait saisi des bribes de la conversation.

CHAPITRE 2
Marco Bachrich

Marco Bachrich pénétra dans l'immeuble en compagnie d'un serrurier, d'un jeune adjoint nommé Edmond Pilchard, et de deux fonctionnaires de la Scientifique.

— Et voilà, encore un de ces jours où, pour ne pas changer, l'ascenseur est en panne. Pire : il est absent. Cinq étages à grimper…

Il ne fallut pas plus d'une seconde à l'assemblée pour constater que la porte, fracassée, béait. Située sous les toits, cette garçonnière était constituée de quatre anciennes chambres de bonne dont on avait abattu les cloisons les séparant. Bachrich, Pilchard et les gars de la Scientifique constatèrent aussitôt le désordre qui régnait dans le salon et qui semblait résulter d'une lutte : objets à terre, chaises renversées, table basse retournée dans un coin. Les collègues de la Scientifique ouvrirent leurs valises, sortirent leur matériel, poires à poudre et plumeaux, commencèrent à saupoudrer, à épousseter avec délicatesse. Bachrich et Pilchard entamèrent toutefois la visite des lieux, en prenant soin de ne rien toucher. La première pièce à gauche était la cuisine. Tout y était rangé, en ordre. Sur la gazinière Thermor, une bouilloire dont l'eau s'était entièrement évaporée était en train de rougir. Une tasse de porcelaine posée sur sa soucoupe et un pot de thé *pu'er* attendaient sur le plan de travail. Bachrich appela un des gars de la Scientifique. La deuxième pièce, celle où se trouvait la porte d'entrée, était donc un salon, entièrement décoré à la chinoise. Armoires et sièges de l'époque Ming – d'après le petit Pilchard que Bachrich trouvait un rien prétentieux –, rouleaux verticaux de peintures de paysages et de calligraphies accrochés au mur, un petit rocher parsemé de trous gisant sur la moquette, d'autres encore, figés dans des pots disposés çà et là sur les

étagères de la bibliothèque qui ne comportait que des ouvrages d'art, des monographies, des encyclopédies, des sommes et des résumés, des mémoires et des thèses en français ou en chinois. La troisième pièce de l'enfilade était un atelier d'artiste. Long bureau en bois brun placé sous la protection d'une statuette dorée représentant un vieillard à longue barbe portant une pêche dans la main, porte-pinceaux en forme de portique en bois sculpté, repose-pinceaux en porcelaine bleu-vert ressemblant à une chaîne de montagnes, longs poids rectangulaires en cuivre décorés de gravures, pochette de cuir garnie de minces burins, petit étau en bois, boîtes rondes en faïence blanche décorées de dragons peints en bleu contenant différentes nuances de pâtes rouges, piles de papiers fins, cahiers à couverture bleue. Une étagère était entièrement consacrée à de la littérature relative aux tampons chinois. C'est du moins ce que Bachrich en déduisit en feuilletant quelques-uns des ouvrages, abondamment illustrés de petits carrés écarlates contenant des signes incompréhensibles. D'après le marchand de crayons, Roland de Long travaillait à la Sécu où l'on ne manque pas de tampons en tous genres. Ce zigue était assailli par de bizarres obsessions, se dit Bachrich. Sur le rebord de la fenêtre trônait une kyrielle de Bouddhas rieurs en pierre, en bois ou en métal. Accrochée sur le mur à droite, une vitrine contenait d'autres tampons de différentes tailles dont les sommets de certains étaient sculptés. Le lion, le tigre, la tortue, la carpe et le dragon étaient les figures les plus représentées. Sur le mur qui faisait face à la fenêtre, une affiche encadrée annonçant en chinois et en anglais une exposition collective qui se tint en 1970 à Hong Kong, *The Banyan Trees in Da'an Park, Taipei*. La porte de la quatrième pièce, entrebâillée, laissait entrevoir un décor tout à fait différent : les murs étaient recouverts de carrés en aluminium de vingt centimètres de côté dans chacun desquels était débossé un cercle.

— Un évident rappel des sérigraphies de Vasarely, lâcha le jeune Pilchard qui ne pouvait s'empêcher d'étaler sa science devant son chef.

La fenêtre était occultée par un rideau formé de lames de métal rectangulaires, un immense lit recouvert d'une peau d'animal à poils blancs sur laquelle avait été versé le contenu d'une grande bouteille d'encre de chine occupait l'essentiel de l'espace, une petite table de chevet en tubes métalliques chromés et verre fumé était posée contre ce lit souillé, un trio d'abat-jour noirs en forme de boules éclairait l'endroit, un paquet de vêtements recouvrait l'assise en peluche orange d'un fauteuil œuf en plastique blanc, derrière lequel figurait un poster encadré de nymphettes floues photographiées par David Hamilton. Un miroir fixé au plafond achevait de donner à l'endroit une atmosphère étrange.

— On est entre studio de Paco Rabanne et bobinard de luxe recyclé Pop Art, conclut Pilchard.

— Mouais, lâcha Bachrich à contrecœur, ça y ressemble en effet, rejoignons le salon.

Pilchard savait bien ce que Bachrich pensait, ce n'était pas bien difficile à deviner : l'agresseur avait saisi le type à demi nu par le col de son veston, l'avait tiré vers la fenêtre ouverte du salon et l'avait projeté vers les régions inférieures. Cela fit du bruit, un bruit de verre cassé. Le bonnet, qui suivit le même chemin, n'en fit aucun puisqu'en soie bleue de Chine. Il voleta jusqu'au sommet de la marquise, se posa doucement sur l'un des montants métalliques, narguant les badauds attirés par le macabre spectacle. Les traces de lutte étaient là, évidentes, le seul accroc à cette impeccable version des faits était la bouteille d'encre renversée sur le lit dont la présence à cet endroit demeurait mystérieuse. Que faisait-elle là, alors que visiblement Long était en train de s'habiller ? Pourquoi l'assassin en aurait-il déversé le contenu sur la fourrure servant de courtepointe ? Pour l'heure, aucune

preuve, aucun scénario indiscutable ne se présentaient à leurs yeux. Pilchard, qui n'en ratait pas une, insista pour délivrer sa théorie personnelle.

— Une idée certes quelque peu différente, quoique également dépourvue de preuves palpables, dit-il en regardant, pensif, le vide du haut de ce cinquième étage. Peut-être qu'à l'instar de ce citoyen qui, fasciné par la Seine, ne cessait d'y cracher jusqu'à ce qu'il n'ait plus de salive et finisse par se jeter à la flotte, peut-être ce gazier-là, fasciné par le vide, avait-il choisi d'y plonger en espérant opérer une élégante et ultime courbe asymptotique s'achevant sur la marquise.

Une âme de poète, ce Pilchard. C'est pas bon, pour un flic, d'avoir une âme de poète, se dit Bachrich.

— Et pourquoi il se serait balancé cul nu ? Pour faciliter sa pénétration dans l'atmosphère ? Optimiser l'asymptotisme de sa courbe ? Moi ce que j'en dis, c'est que si vous comprenez aussi peu que moi, alors c'est que vous êtes aussi con que vous en avez l'air.

Les collègues de la Scientifique avaient terminé leur travail de relevés d'empreintes et de recherche d'éventuelles traces de sang. Ils refermèrent leurs valises, s'éclipsèrent en affirmant qu'ils enverraient leur rapport le lendemain. À ce feu vert, Bachrich et Pilchard inspectèrent le contenu des armoires, des placards et des tiroirs, sans dénicher aucun document leur révélant qui était exactement cet étrange péquin faussement chinois nommé Roland de Long. Pas de carnet de chèques, de permis de conduire, de feuilles de paie ou de copies de déclarations d'impôts, aucune lettre si ce n'est une feuille garnie de signatures illisibles, que des chinoiseries à l'exception d'une pile d'illustrés dans la table de nuit de la chambre, *Akim*, *Zembla*, *Blek le Roc*, *Kiwi*, etc. Et, sur le bureau, un bon de livraison à l'enseigne des Perles du Fujian 62 passage Choiseul Paris 2e daté du 7 mai 1971,

soit la veille de la défenestration du petit De Long. Le document mentionnait, pour la somme totale de 168 francs, six mystérieuses "pierres de Shoushan, variété pierre de litchi jaune". À l'entour les deux policiers ne découvrirent aucun paquet, aucune boîte contenant ces pierres. Ils quittèrent le boudoir sinisant de la victime, entreprirent d'interroger tous les habitants de l'immeuble qui comportait six appartements dans sa partie principale.

Deux au premier étage, un de chaque côté de la verrière. Celui de gauche appartenait à René et Lucienne Héry, patrons du bistrot Au Royal Sologne dont l'auvent beige et rouge faisait de la réclame pour la bière Grütli. Il était vide. Celui de droite servait de réserve au sex-shop situé au-dessous, une boutique peinte en noir appartenant à un certain Tim Clawbonny dont la vitrine était barrée en diagonale par les mots Atout Sex écrits en rose. À 11 heures et des poussières du matin les deux propriétaires de ces modestes établissements étaient rivés à leurs comptoirs respectifs. Le premier débitait du jambon-beurre, le second négociait des vibro-masseurs. À partir du deuxième étage, on comptait un appartement par palier jusqu'au cinquième, celui de Roland de Long.

Au deuxième vivait Emily Brent, vieille anglaise éternelle donneuse de leçons qui, quand elle ne tricotait pas ou ne déversait pas sa bile dans des notules qu'elle scotchait sur la porte vitrée du rez-de-chaussée, écrivait des romans lestes sous le pseudonyme de Betty Lovelace, qu'elle vendait par l'intermédiaire du sex-shop situé au rez-de-chaussée : *L'École des biches*, *Les Tortures du plaisir*, *Prison de femmes*, *Disco Love*... Quand Roland de Long chuta, elle était, disait-elle, en train de filer de la laine pour un futur paletot. Mais Gilberte Gailland, la voisine du dessus, affirma qu'à ce moment-là Emily Brent tapait furieusement à la machine.

— Encore une de ses cochonneries, dit-elle sur un ton outré, si c'est pas honteux, on devrait la renvoyer chez elle.

Au troisième il y avait Louis Gailland, horloger-bijoutier, et sa femme Gilberte, donc, qui tenaient également boutique dans le passage. Un établissement réputé. Leur fils Gabriel, dix ans, se préparait, assuraient-ils, à prendre fièrement la relève. À 11 heures et quelques, Louis Gailland était dans sa boutique À la Médaille d'Argent – située au numéro 57 –, en grande conversation avec un client qui voulait faire réparer une montre à gousset lui venant d'un ancêtre helvète dont le revers supportait une gravure au burin représentant un écu armorié sur lequel figuraient deux poires reliées à leur branche ; de chaque côté des fruits figurait une étoile à six branches ; l'écu était surmonté d'un casque d'argent taré de trois quarts à sept barreaux, paré de chaque côté de longues plumes d'autruches ; au-dessus du heaume, une autre poire et une paire d'ailes, chacune flanquées d'une étoile à six branches. Louis Gailland tenta de racheter l'objet pour cinq cents francs, le Suisse déclina l'offre.

Gilberte effectuait chez elle des travaux de comptabilité, relançait des fournisseurs, le petit Gabriel faisait ses devoirs.

Au quatrième, trois personnes composaient la famille Colombes. Marie, femme au foyer. Son époux, Louis-Georges, était créateur d'étiquettes de fromage. Au départ, il était peintre miniaturiste et héraldiste. Mais les commandes dans ces domaines se faisant rares, pour gagner sa croûte il dessinait des étiquettes de produits fromagers, principalement du camembert. Ce couple avait une progéniture nommée Christophe. Âgé de huit ans, le petit Christophe rêvait de devenir pompier. La proximité de la caserne de sapeurs de la rue Sainte-Anne y était probablement pour beaucoup. Marie Colombes, qui venait de faire une grossesse nerveuse, était alitée. Elle lisait *La Mariée était en*

noir de William Irish quand elle entendit des voix, des cris provenant de l'étage du dessus. Et puis un hurlement. À ce moment-là un pigeon entra, affolé, par la fenêtre ouverte, se cogna contre la vitre, probablement aveuglé par le reflet du soleil. Il tomba sur le parquet, assommé. Et puis elle crut avoir entendu un gros boum mais elle n'en était pas sûre, parce qu'au même instant on avait sonné à la porte. Elle s'était levée, était allée ouvrir. Gabriel, le fils des horlogers du dessous, était là, sur le paillasson, un bouquet de lys à la main. Il venait lui proposer de déjeuner avec ses parents. Quand elle revint dans sa chambre, le pigeon n'était plus là. Son mari, Louis-Georges, était absent, il participait à un congrès de tyrosémiophilistes – des collectionneurs d'étiquettes de camembert – à Isigny-sur-Mer, dans le Calvados. Pilchard alla aussitôt téléphoner dans la cabine du bar du Royal Sologne, qui se trouvait au sous-sol près des toilettes parfumées au pin des Landes. Il appela les renseignements, puis la mairie d'Isigny, puis le président de l'association organisatrice qui l'assura de l'absence de Monsieur Louis-Georges Colombes, attendu pour sa conférence sur les étiquettes affublées de religieux rubiconds, qui aurait dû se tenir ce jour à 10 heures 30. Où était ce Monsieur Colombes aujourd'hui 8 mai 1971 à 11 heures et quelques du matin ? Dans les bras d'une gourgandine ? se demanda Edmond Pilchard qui avait l'imagination fertile.

Au cinquième sous les toits était situé l'appartement du défunt Roland de Long, probablement défenestré par un tiers. L'immeuble formait un angle droit invisible de l'extérieur ; son aile secondaire, la plus petite branche du L, était accessible par l'escalier du premier étage de la partie principale qu'il fallait longer pour accéder à un autre escalier, situé à l'opposé. Au cinquième et dernier étage de cette seconde partie de l'immeuble vivait, dans un petit appartement aménagé d'une agréable verrière donnant sur le

ciel, un inconnu absent dont Bachrich et Pilchard apprirent plus tard qu'il s'agissait du paléontologue et professeur d'université André Courivault.

Au-dessous, au quatrième, était établi le couple Zhang. Viviane, née Dumontier, enseignait le français au collège de la rue Georgette-Agutte, dans le 18e arrondissement, près de la porte de Montmartre ; Zhang Shicheng, son mari, tenait la gargote Au Bonheur de Shanghai – au numéro 13 du passage –, en face de la boutique de matériel pour beaux-arts. Ils avaient une fille de douze ans, Liliane, surnommée Lili. Viviane Zhang était au collège, Zhang Shicheng pliait des raviolis, leur fille Lili, assise par terre dans le passage, dessinait sur du papier journal.

Au troisième, Albert et Violette Choukroun, un couple de retraités anciennement vendeurs d'épices sur les marchés de la région parisienne. Ils n'avaient évidemment rien entendu, ils écoutaient Maryse sur Europe 1. Au deuxième, un cabinet dentaire tenu par Jacky Choukroun, fils de Violette et Albert. À 11 heures et quelques du matin il arrachait une canine cariée à un garçon boucher des Halles. Au premier, René et Lucienne Héry, patrons du Royal Sologne. L'appartement sans fenêtre du rez-de-chaussée leur appartenait également, ils l'avaient transformé en une seconde salle de bistrot abritant un billard français.

Ces entretiens ne mènent pas à grand-chose, se dit Bachrich. Malgré tout, et pour mettre les choses au clair, Pilchard avait dressé un plan de l'immeuble. Pour plus de commodité il avait dessiné à gauche la partie de l'édifice formant un angle droit. Un bien joli plan en vérité qui n'apportait aucune information supplémentaire, tout ça est parfaitement inutile, maugréa le flic.

André Courivault	5	Roland de Long		
famille Zhang	4	famille Colombes		
famille Choukroun	3	famille Gailland		
Jacky Choukroun (dentiste)	2	Emily Brent		
famille Héry	1	famille Héry (appartement inoccupé)	Entrée du passage Choiseul	Atout Sex Tim Clawbonny (réserve)
Au Royal Sologne (billard) famille Héry	RdC (arm. EDF)	Au Royal Sologne famille Héry		Atout Sex Tim Clawbonny
C A V E S		sous-sol réserve	C A V E S	

— Hein, Pilchard, dit-il, qu'est-ce qu'on fait, là, dans nos costumes de poulets ? Même pas foutus de comprendre pourquoi le petit Roland de Long a fait le grand saut, de manière volontaire ou contrainte. Je vais changer de métier, annonça-t-il. L'agriculture manque de bras, dit-on. Mais avant, rendons-nous au magasin de cailloux. C'est presque à l'autre bout du passage.

CHAPITRE 3
Lili Zhang

C'est comme ça que ça s'est terminé. Avec un coup de marteau sur la caboche et un grand plongeon. Le coup de marteau n'était pas indispensable mais vu que je l'avais amené, ça aurait été dommage qu'il serve pas ! Y'avait du monde, pour le spectacle. C'était pas prévu. La patronne des Perles du Fujian, un type trapu aux cheveux brillantinés, moustaches en guidon de vélo et salopette bleue, et une grande dame occidentale blonde filasse avec des grandes mains qui ne parlait pas français mais chinois. Il faut croire que tous ces gens-là en voulaient à Petit Dragon. La patronne des Perles du Fujian, la grande dame aux grandes mains et moi on s'est saluées en faisant quelques courbettes, *Ni hao ! Ni hao ! Ni hao !* – on est poli, en Chine – pendant que le type trapu aux cheveux gominés à moustaches en guidon de vélo nous regardait surpris, tout en tenant serré le cou de Petit Dragon pour qu'il ne hurle pas et dont les jambes pédalaient dans le vide. Celui-là, il savait se faire des ennemis, apparemment. La grande dame aux grandes mains a saisi les pieds de Petit Dragon. Ah ! J'ai oublié de te dire, Petit Dragon était à poil, son petit zizi à l'air, on aurait dit qu'il avait eu juste le temps de passer une veste et de poser sur sa grosse caboche son bonnet ridicule quand la grande dame, la patronne des Perles du Fujian ou Monsieur Gomina s'est pointé à l'improviste en dégommant la porte. Enfin bref, ils l'ont amené près de la fenêtre que la patronne des Perles du Fujian venait d'ouvrir. Il se débattait comme un beau petit diable, le rouquin minuscule, mais un coup de marteau entre les deux yeux l'a calmé. Les autres l'ont ensuite balancé par la fenêtre, et hop, boumboum badaboum zimboum.

CHAPITRE 4
Marco Bachrich

— Mais alors, patron, demanda le jeune Pilchard, pourquoi êtes-vous entré dans la police si ça vous déprime tant, et pourquoi y restez-vous ?

— Ça ne vous regarde pas, jeune homme, lâcha Bachrich. Occupez-vous de vos affaires, voulez-vous ?

Dans sa tête, toutefois, Bachrich répondit à l'indiscret : Je suis né à Paris ; après de vagues études de droit, que j'ai abandonnées pour suivre pendant un temps des études de psychologie et une jolie étudiante ljubljanaise, je suis entré dans la police en 1959, à l'âge de vingt-quatre ans. Par désœuvrement, et aussi parce que j'avais lu trop de romans de la Série noire. J'étais à l'époque vaguement anar, sans trop savoir ce que ça voulait dire exactement, j'entrevoyais là-dedans une douce utopie, ça n'était pas très net. Dans le même temps je rêvais d'incarner le cliché du flic-divorcé-amateur-de-jazz-alcoolique qui passait toutes ses nuits en compagnie de deux ou trois oiseaux du même acabit dans un bar formant un triangle à un coin de rue. Raymond Chandler, William Irish, David Goodis… Le soir, pour tromper mon ennui, je ferais semblant de jouer du saxophone sur un disque de Chet Baker. Quoique.

—Est-ce que Chet Baker joue du saxophone ? demanda Bachrich.

— Non, répondit Pilchard, il jouait de la trompette. Et coïncidence amusante, il est mort lui aussi en tombant d'une fenêtre. Roland de Long jouait-il de la trompette ? Voilà une question intéressante. Quant à Chet Baker…

Pilchard commença à raconter la vie palpitante du trompettiste, dont Bachrich n'avait que faire. Ils se traînaient dans le passage Choiseul, Pilchard s'arrêtait devant chaque vitrine ou presque, à ce train-là on n'arriverait pas avant ce

soir à la boutique des Perles du Fujian, se dit Bachrich. Et puis ses pensées le ramenèrent à l'aube de ce matin, quand il avait quitté Ivana dévastée. Son père, Augustin Rupnik, était un diplomate yougoslave dont on venait de retrouver le corps lesté de deux balles de 9 millimètres dans le canal de l'Ourcq, à hauteur du pont levant de la rue de Crimée. En parallèle à ses activités officielles, Augustin Rupnik était propriétaire d'une petite fabrique située à Mauléon-Licharre, dans le Pays basque. Là-bas œuvraient Manuela et Mercedes, deux authentiques rouleuses natives de La Havane. Arrivées en France avec un passeport touristique, elles confectionnaient huit heures par jour et en toute illégalité des cigares faussement cubains que Rupnik écoulait auprès de dignitaires moyen-orientaux grâce à la valise diplomatique. Ivana était persuadée que son père avait été exécuté par les services secrets de Fidel Castro qui voulaient mettre fin à ce trafic. Au petit matin Bachrich avait enfourché sa Mobylette bleue, avait descendu la rue de l'Assomption puis le pont de Grenelle pour rejoindre la porte d'Aubervilliers. Il aurait pu partir dans l'autre sens, remonter vers les boulevards extérieurs et suivre le trajet sans surprises de la Petite Ceinture. À ce morne circuit il préférait traverser la ville qui s'éveillait lentement : la tour Eiffel, la Concorde, les Tuileries, le Louvre, les Halles en cours de démolition, les deux gares de l'Est et du Nord, la porte de la Chapelle et le boulevard Ney. Avant de suivre ce parcours éminemment touristique finissant dans une espèce de cul-de-sac en briques rouges, il s'était arrêté sur le pont de Grenelle, avait contemplé la statue de la Liberté surgissant des brouillards du fleuve qui drapaient autour d'elle un voile de veuve. Ne manquait à ce spectacle qu'un solo de trompette et la silhouette d'une femme apparaissant à travers les lambeaux de brume, pâle copie de Jeanne Moreau ou de Juliette Gréco. Mais Bachrich étais un dandy un tantinet misogyne qui redoutait d'avoir à épouser

un insupportable laideron surgi des limbes. Aussi, officiellement célibataire, il se contentait d'épisodiques visites à Ivana de Ljubljana qui aimait bien, le soir, siroter un ou deux verres de jurançon moelleux. Bachrich, lui, contrairement aux flics et aux détectives privés des romans policiers, ne supportait pas l'alcool, ne fumait plus et préférait au jazz l'adagio du *Concerto en sol mineur* de Vivaldi pour violoncelle et théorbe. Il n'était pas, et n'avait jamais été, comme on dit, d'un abord facile. Tant pis pour les autres.

Ce soir, se dit-il, avant d'aller retrouver Ivana, j'irai traîner dans différents bars de Paris et de la banlieue. Je ferai mon circuit habituel, ma routine qui mélange amitié et travail, copains d'école et indics plus ou moins camés. Mais j'éviterai désormais de me rendre dans ce bistrot de la rue de Kairouan où se réunissent des amateurs de jeu d'échecs. Je suis trop mauvais à leurs yeux, plus personne ne veut jouer avec moi, même pas les enfants. Quelle honte. Tant pis. J'abandonne sans regret les ouvertures à la Sicilienne, les blitz et les gambits pour me consacrer à ce nouveau jeu à la mode, le *go*, qui me semble bien plus simple. Il n'y a que deux sortes de pions, les blancs et les noirs. Comme au jeu de dames.

C'est ainsi que Marco Bachrich fréquentait, tous les samedis soirs à partir de 21 heures, le premier étage d'un café situé place Saint-Sulpice où se réunissaient les amateurs de cette exotique toquade. Là, il retrouvait ses deux professeurs improvisés, Jacques Perou et Georges Borek, collègues à l'Institut national de la statistique et des études économiques – et amis dans la vie. Ces deux étranges personnages qualifiaient les échecs de "jeu minable", aux règles sans cesse changeantes au gré des soubresauts de l'histoire. Bachrich les soupçonnait totefois de ne pas savoir y jouer. Quand Bachrich jouait au *go* contre Perou, il était aidé par Borek. Quand il jouait contre Borek, c'est Perou qui venait à sa

rescousse. Tous deux, penchés sur cette espèce de damier qu'ils appelaient *go-ban*, délivraient des sentences aussi graves qu'incompréhensibles :

— On ne sait jamais si l'on a joué le coup qu'il fallait jouer, si l'on a joué où il fallait jouer, dit Perou.

— C'est là, précise Borek, le plus haut degré de conscience que l'on peut avoir du jeu.

Et Perou, de conclure :

— De cette certitude naît la panique, qui est le bien-être suprême du joueur de *go*.

Bachrich opinait gravement du bonnet, sans comprendre un mot de ce discours opaque. En vérité, malgré ces pensées profondes censées éduquer le joueur débutant, la partie se réduisait souvent à un affrontement Perou-Borek. Bachrich était progressivement relégué sur le côté, passif spectateur qui lapait distraitement son chocolat tiède en regardant ces deux énergumènes s'étriper en un mélange de suavité impassible et de subtilité féroce.

Quand il en avait assez, quand il ne parvenait plus à suivre ce qui se passait sur le *go-ban*, il contemplait par la fenêtre la place Saint-Sulpice où l'on peut voir, quand il fait jour, des pigeons, des chats, des vieilles punaises de cathédrales et des petites filles qui vont à leur cours de violon. La nuit, l'endroit était noyé dans une obscurité transpercée par de rares lampadaires. Les masses ombreuses de l'église et de la gigantesque fontaine, les vagues silhouettes de piétons attardés, un clochard endormi sur l'un des bancs, les longues barres illuminées immatriculées 63 ou 86 qui s'arrêtaient puis repartaient dans l'obscurité…

Pilchard interrompit son chef dans sa rêverie pédestre :

— Et vous voulez savoir pourquoi moi je suis entré dans la police ?

— Ah non, repartit Bachrich. Pas question !

Ils venaient d'arriver au numéro 62 du passage Choiseul, devant la vitrine des Perles du Fujian, L'Essentiel du matériel de bijouterie. L'établissement vendait de l'or, de l'argent, des pierres précieuses et surtout des outils pour lapidaires, c'est-à-dire des meules en divers matériaux, de la poudre de carborundum, des lames de scie diamantées dans la masse, etc. Sur sa vitrine, une affiche clamait : « Des nouveautés chaque jour ! » On y voyait deux jeunes femmes asiatiques contemplant, tout sourire, l'une une bague sertie d'un cabochon en jade passée à son annulaire gauche, l'autre une parure de diamants posée sur sa poitrine ; en arrière-plan, une vue du Bund de Shanghai et de ses immeubles début de siècle. Pilchard et Bachrich entrèrent, le carillon de la porte fit ding-dong. La patronne de l'établissement s'appelait Madame Zhuang Ying. Bachrich s'approcha du comptoir, présenta sa carte de fonctionnaire assermenté.

— Bonjour, cher Monsieur ! dit-elle. Vous désirez ?

Bachrich lui apprit, sans doute un peu brutalement, la mort de Roland de Long car à cette nouvelle, Madame Zhuang Ying devint blême.

— Il s'est suicidé ? Ça ne m'étonnerait pas. Il allait si mal, ces derniers temps, c'était pitié que de le voir dans cet état de délabrement, de désespérance absolue. On aurait voulu faire quelque chose pour l'aider, mais quoi ?

— Oh ! il ne faut pas dramatiser, répondit un peu maladroitement le policier, on penche plutôt pour un accident. Qui sera vite oublié, comme tous les accidents. Les actualités d'aujourd'hui forment l'histoire de demain, vous savez, elles passent comme des cadavres charriés par la Seine. Quand avez-vous vu Roland de Long pour la dernière fois ?

— Hier, répondit-elle, il est venu chercher une livraison, six pierres à sceaux qu'il devait graver pour un gros client. Mais il était fatigué, déprimé, l'exposition qu'il préparait depuis des mois au musée Guimet, *Le sceau chinois entre*

tradition et modernité, venait d'être annulée, il était au trente-sixième dessous. Pour moi il n'y a aucun doute, la vérité, l'évidente et cruelle vérité est qu'il a mis fin à ses jours.

— Pour qui travaillait-il ? demanda Bachrich. À qui ces six sceaux-ci allaient-ils servir ?

— À un commerçant chinois, supposa Madame Zhuang, sûrement pas un particulier, parce que ces commandes étaient assez régulières. Un brocanteur des Puces de Clignancourt qui vendait de faux objets anciens, un antiquaire bien installé du 8e arrondissement, ou encore une de ces minuscules boutiques vietnamiennes de la place Maubert… À moins qu'il s'agisse de commandes d'une association chinoise qui faisait confectionner des sceaux pour ses membres. Je ne sais pas.

— Qu'est-ce que vous appelez des sceaux, exactement ? demanda Bachrich. Ce sont ces tampons rouges, c'est ça ?

— Oui, répondit la vendeuse de pierres. Des sceaux. Ça n'a rien à voir avec les tampons des Impôts ou de la Sécurité sociale.

— Expliquez-moi. Je suis totalement inculte dans ce domaine, et dans beaucoup d'autres, d'ailleurs.

— D'accord. Mais l'histoire des sceaux est longue et complexe, elle n'est pas du tout facile à résumer, c'est un vrai défi ! Je vais essayer, voici un petit cours rapide en huit phrases, huit étant en Chine un chiffre porte-bonheur.

1. Les plus anciens sceaux dénichés à ce jour datent de la dynastie Shang, c'est-à-dire entre le XVIIe et le XIe siècle avant notre ère.

2. Ce sont des sceaux en bronze, qui sont des signatures officielles de militaires, de fonctionnaires, du roi ou des membres éminents de sa cour.

3. Cette pratique est devenue commune sous les périodes des Printemps et des Automnes et des Royaumes

combattants, qui vont, en gros, du VIII^e^ au III^e^ siècle avant notre ère.

4. Plus ou moins.

5. À cette époque on a également créé des sceaux-signatures pour des personnes privées, eux aussi coulés en bronze ou bien gravés dans le jade.

6. Les sceaux sont gravés en utilisant une graphie ancienne que seuls les graveurs et les calligraphes comprennent, on l'appelle *zhuan shu*, en français on parle de graphie sigillaire.

7. Les premiers sceaux gravés dans une pierre relativement tendre, une pierre provenant du village de Shoushan, dans la province du Fujian, datent du XIII^e^ siècle.

8. Plus tard on a découvert les pierres de Qingtian, Balin et Changhua qui conviennent aussi pour la gravure de sceaux. J'en importe régulièrement. Voilà ! Fin du cours. Ah ! Regardez, dit Madame Zhuang. Monsieur de Long avait gravé un sceau pour moi. À mes nom et prénom, Zhuang Ying. Je m'en sers pour signer tous mes courriers ainsi que les factures. N'est-ce pas charmant ? La grâce de ces caractères anciens est inégalée !

Bien que les deux pandores ne virent là rien de particulièrement remarquable, ils firent mine de s'extasier devant cette chose qu'ils ne comprenaient pas.

CHAPITRE 5
Lili Zhang

J'ai été dérangée, excuse-moi, Raymond. Ça te gêne pas que je t'appelle Raymond ? Donc, après l'envolée du Petit Dragon je suis redescendue fissa en espérant que personne n'avait remarqué mon absence dans le passage. Je me suis rapprochée du groupe qui s'était formé autour de Petit Dragon, tout cassé en mille morceaux. J'ai fait la blasée, celle qu'avait déjà vu tant de choses dans sa vie – en vérité j'avais le cœur à l'envers, envie de vomir –, et je suis repartie. Je sais pas comment, mais Petit Dragon avait dû pas mal truander tous ces gens : la patronne de Fujian Import, le petit trapu aux faux airs de séducteur napolitain, la grande dame aux grandes mains et moi, et moi, et moi. Enfin, moi je sais comment et à peu près pourquoi il m'a truandée. Il m'a prise pour une demeurée, il s'est dit qu'il allait en profiter. Parce que je parle pas. Jamais. À personne. Sauf à toi, magnétophone, que j'ai baptisé Raymond. Quand j'aurai quelque chose d'intéressant à dire aux gens, je le dirai. Pour l'instant, mon pauvre Raymond, j'ai pas encore trouvé quoi. Ça viendra peut-être un jour, va savoir. Là-dessus, Petit Dragon a pensé que ça allait marcher, sa combine. Bein voyons. Comme si je t'avais pas vu venir à des kilomètres, avec ta tête de mérou bleu. Ça a commencé avec tes affichettes, collées sur la porte vitrée de La Palette : « Cours de calligraphie chinoise - Première séance gratuite - Prix avantageux, gnagnagna. » C'était sûr que ma mère allait tomber dans le panneau. Métisse franco-vietnamienne mariée avec un Chinois, tu parles ! direct elle a sauté dedans : Il faut que Lili s'initie à la culture chinoise, c'est important, plus tard elle me remerciera, et ce Monsieur de Long, tu sais, le tout petit Monsieur toujours habillé en bleu, il habite dans l'immeuble, c'est quand même pratique, non ? Papa a fait oui-oui de la tête, il m'a caressé les cheveux

d'un air triste et est retourné à ses raviolis. Pardon, à ses *jiaozi*, ses *zheng jiao*, ses *guo tie*…

CHAPITRE 6
Marco Bachrich

La visite à la boutique de Madame Zhuang ne leur avait pas apporté grand-chose. Bachrich expédia Pilchard vers une tâche subalterne, retraversa en sens inverse le passage Choiseul en direction de la rue des Petits Champs. Et pendant ce trajet, comme d'habitude, il inscrivit dans son carnet les différentes enseignes devant lesquelles il passait : au numéro 53, à l'enseigne de Claude Alezan, une grande lampe ronde signée Isamu Noguchi ; au numéro 48, les chaussures Mireille ; au numéro 45 et suivants, les chaussures Barlett ; au numéro 39, À la Confiance, Nouveautés utiles, magasin fermé ; au numéro 43 un cordonnier, etc., jusqu'à la sortie. Pourquoi notait-il ces raisons sociales alors qu'à coup sûr, il allait devoir fréquenter le passage Choiseul pendant plusieurs jours ? C'était tout à fait inutile, quelle que soit l'issue de l'enquête. À ce propos, il aurait bien aimé, comme le suggérait la patronne des Perles du Fujian, conclure à un suicide et retourner à son bureau où l'attendaient des travaux d'écriture, des rapports en souffrance qui mobilisaient un nombre réduit de neurones. Mais il fit l'erreur de se rendre au bistrot marquant l'entrée du passage afin de déguster un énième express sur le zinc. Madame Lucienne, la patronne, la soixantaine boulotte, fume-cigarette à la main, moulée dans un corset à baleines, coiffée d'une espèce de choucroute blonde décolorée et parfumée Prisunic l'agrippa par le bras pour lui confier dans un murmure :

— Vous m'enlèverez pas de l'idée qu'il est pas tombé tout seul, M'sieur de Long. Il se baladait pas sur son rebord de fenêtre pour nourrir les pigeons et oups ! il aurait glissé. Quand on est petit comme lui, il faut un tabouret pour grimper jusque-là et pour se balancer façon suicide. Vous avez trouvé un tabouret sous la fenêtre ? Me répondez pas, je suis

sûre qu'y en avait pas. Pasque j'le vois pas en train de se suicider, M'sieur de Long. C'était pas l'genre. Plutôt teigneux, voire agressif, et roublard, fallait voir ça. Toujours prêt à vous arnaquer pour trois fois rien, pour le plaisir. S'il pouvait éviter de payer son café ou son ballon de rosé, bein tiens, il hésitait pas. J'dirai pas que c'était une crevure pasque j'ai de l'éducation – le pensionnat Notre-Dame-des-Anges de Nantes ça vous forge le caractère – mais j'suis pas loin de le penser très fort. Et vous, vous en pensez quoi de sa chute finale ?

— Bah ! Jusqu'à présent, on n'a rien découvert qui permette d'orienter l'enquête dans une direction plutôt que dans une autre. Il est bien trop tôt pour tirer des conclusions.

— Certes, certes, lâcha Madame Lucienne. N'empêche, c'est pas comme si c'était l'premier de la semaine qui faisait une chute mortelle dans l'immeuble. Encore un et ça deviendra une sale habitude préjudiciable au commerce.

Bachrich eut du mal à réprimer un sursaut.

— Une chute mortelle ? Racontez-moi, dit-il en raclant nonchalamment le sucre au fond de sa tasse.

— Bein oui ! repartit Madame Lucienne en insérant une nouvelle Dunhill dans son fume-cigarette. Lundi après-midi, lundi dernier, j'veux dire, le professeur Courivault a malencontreusement dégringolé les escaliers. Il habite au cinquième étage, la petite partie de l'immeuble, vous savez, celle qui donne sur la verrière du passage. On l'a retrouvé inanimé sur le palier du quatrième, tout en vrac. Il aura glissé, sa tête aura heurté le coin d'une marche ou quelque chose comme ça, y'avait une flaque de sang sur le plancher et sur l'une des marches, enfin bref il est mort. Repassé. *Ad Patres*. C'est bizarre, parce que la nuit d'avant, j'avais fait un rêve d'escalier : après un faux procès un bourreau coupait la tête d'un type avec un sabre et sa tête dévalait les marches d'un palais égyptien sans jamais s'arrêter en laissant un filet de sang

continu comme une fil d'Ariane. Enfin bon. C'était un garçon très bien, M'sieur Courivault, le professeur, comme on l'appelait ici. Nous, on l'a connu tout gamin. En Indochine. Pour nous c'était le p'tit Dédé. Ses parents travaillaient à la plantation d'hévéas. À Dau Giay, à cinquante kilomètres à l'est de Bien Hoa. Mon mari et moi on y tenait une petite auberge à la sortie du bourg, Les Volets bleus. Très connue, à l'époque. Ses parents, au p'tit Dédé, ils travaillaient tous les deux au service comptabilité. Les Courivault et leur fils, ainsi que Anh et sa fille Viviane, sont arrivés ici ensemble, en 1954. Et nous avec. Juste avant la catastrophe finale. Le père de Viviane, Albert Dumontier, le pauvre, il est mort. Triste histoire. Je vous parle d'un temps… Beaucoup d'eau a passé sous les ponts et puis aussi énormément de sang, hein. Et puis je vous parle de Viviane, mais vous la connaissez pas, forcément, vu qu'elle est pas encore rentrée du travail. Ça va lui faire un choc. Elle est dans l'enseignement, elle aussi. Professeur de français. Son mari c'est Zhang Shicheng, la patron du Bonheur de Shanghai. Ils ont une fille, la petite Lili. La pauvre. Elle parle pas. Elle dessine, à la place. C'est pas comme moi, Lulu la pipelette, qu'on me surnomme ! Allez j'vous laisse, j'ai des clients qui attendent. Ce midi on a blanquette au menu. Ça vous dit ?

Bachrich referma son petit carnet en se disant que non, il n'en avait pas fini avec le passage Choiseul et possiblement, il aurait sous peu son rond de serviette au Royal Sologne. Il prenait place près de la porte à une table recouverte d'une nappe à carreaux rouges et blancs quand arriva le jeune et insupportable Edmond Pilchard, probablement attiré par l'odeur de blanquette. Son supérieur ne lui accorda pas ce plaisir brièvement envisagé, l'envoya illico au commissariat se renseigner sur cette histoire de chute dans l'escalier d'un certain André Courivault 1, passage Choiseul, Paris 2e, dans l'aile donnant sur la verrière du passage. Une petite heure

plus tard, il entamait son second ramequin d'œufs à la neige en regardant par la porte ouverte la pluie qui dehors tombait à verse quand un couple s'arrêta sous l'auvent du bistrot. L'homme, en chapeau, manteau et petit gilet de flanelle grise fermé par cinq boutons, était accompagné par une jeune femme toute de noir vêtue portant chapeau et voilette, en deuil, probablement. Elle s'accrochait au bras de l'homme qui referma son parapluie pendant que d'autres passants pressés passaient, traversaient sous l'averse la chaussée aux pavés glissants.

— Naturellement, dit l'homme, Jacques lui a répondu sans hésitation qu'il l'emmerdait et copieusement même, et à pied aussi bien qu'à cheval. D'autant plus, a-t-il ajouté, qu'il était par sa faute contraint d'aller à l'aventure, comme un bateau vide qui flottait à la surface de l'eau sans avoir d'autre boussole que la crête de la vague. Tu comprends bien que dans ces conditions, le pauvre Jean-Louis ne pouv…

Le couple reprit sa marche alors que la pluie semblait s'arrêter ou du moins faiblir, laissant Bachrich dans l'expectative quant à la signification de ces bribes de propos entendus par inadvertance. Le jeune Pilchard revint enfin avec les informations demandées :

— André Courivault, né en 1932 à Dau Giay, au Viêt Nam. Arrivé en métropole avec ses parents en 1954. Professeur de paléontologie au Muséum d'Histoire naturelle de Paris, enseignait l'histoire de la Terre. Fut un temps accusé de plagiat par l'un de ses étudiants, Vahid Bagirzade, dont il aurait recopié l'essentiel de la thèse pour écrire son livre qui vient tout récemment d'être réédité, *Traité de paléontologie pratique - Gisement et description des animaux et des végétaux fossiles de France*. Édition revue et corrigée, augmentée de cinquante dessins de l'auteur, chez J. Rothschild Éditeur, 13 rue des Saints-Pères à Paris. La première édition date de 1968, elle est dépourvue de dessins, juste trois ou quatre photos mal

reproduites. Je me suis renseigné sur cet étudiant floué, précisa Pilchard. Or donc, comme il n'avait pas les moyens de faire un procès à l'éminent professeur Courivault, le susnommé Vahid Bagirzade, dégoûté des mœurs universitaires parisiennes, décida de retourner dans l'Azerbaïdjan où il vit le jour. Il prit un paquebot à Marseille qui devait rallier le port de Batoumi en Géorgie après avoir traversé la Méditerranée et la Mer Noire. Ensuite, Bagirzade aurait sans doute rejoint en train sa ville natale de Bakou, capitale de l'Azerbaïdjan si, en Mer Noire et en plein mai 68, le bateau n'avait pas été attaqué par des pirates désireux de s'emparer d'une cargaison de cigares. La chose faite, ils mirent le feu au navire et c'est ainsi que Vahid Bagirzade perdit la vie dans, espérons-nous, des senteurs de Montecristo. On n'a jamais retrouvé son corps. Autre chose, chef : en ce qui concerne le sieur Courivault, j'ai les résultats de son autopsie. Fracture du crâne due à la violente rencontre d'un nez de marche entre les cinquième et quatrième étages. Mais apparemment, il serait mort d'un arrêt cardiaque quelques secondes avant ladite fracture. Le légiste n'a pas eu le temps de chercher le pourquoi et le comment de cet arrêt inopiné, il est débordé par un arrivage de cadavres découverts dans le canal Saint-Denis, ou de l'Ourcq, je ne sais plus, mais il assure que ce sera fait d'ici la fin de la journée. Cela dit, notre bien-aimé patron, qui déteste les suppositions aussi oiseuses que hâtives, nous a chargés d'enquêter également sur les circonstances de ce décès. Des fois qu'il serait lié à celui de Roland de Long. Sait-on jamais. Dites-moi, Madame Lucienne, demanda Pilchard, il vous resterait des œufs à la neige, par hasard ?

CHAPITRE 7
Lili Zhang

Salut Raymond ! J'voudrais pas m'flatter les chevilles, mais c'était une riche idée de piquer la clé de l'appartement du premier de Monsieur et Madame Héry, celui qui est juste au-dessus de leur bistrot. Lucienne, elle y a vu que du feu quand je l'ai entourloupée. Après, j'ai couru jusqu'à l'autre bout du passage. Pas loin de l'entrée par la rue Saint-Augustin, il y a la boutique d'un cordonnier qui a aussi une machine pour copier les clés. Talon Ressemelage express, Travail soigné, Clés Minute KIS, dit un panneau au-dessus de sa porte. Il m'en a fait une sans demander pour-qui pour-quoi-ni-qu'est-ce, il a supposé que c'était pour mes parents, après j'ai remis la clé originale au trousseau de Lucienne ni-vu-ni-connu-j't'em-brouille et maintenant je suis là, peinarde, en train de te causer, Raymond. Là où personne ira me chercher. Ouais, ils me prennent tous pour une débile mentale parce que je parle pas. Ou plutôt, mais ça ils l'ont pas pigé, parce que je leur parle pas ! Nuance. Et puis aussi parce que je me balance d'avant en arrière. Souvent. Ils disent que c'est un truc de dingo à enfermer à Sainte-Anne avec une camisole de force dans une pièce capitonnée. Ou bien il faudrait me faire avaler des pilules pour me calmer, m'endormir. Ou me cramer le cerveau à coups d'électricité. C'est le dentiste qui dit ça. Jacky Choucroute. Ça l'énerve quand il vient à la boutique acheter un bol de nouilles et qu'il me voit faire tic-tac tic-tac comme un métronome. Il devrait se balancer, lui aussi. Ça le calmerait. Il serait plus détendu pour manier sa fraise qui lui sert à creuser les dents. Moi je m'en fous. J'aime bien me balancer. Ça calme mes angoisses. Quand je me balance, je cesse de m'éparpiller. Je peux me concentrer sur ce qui est vraiment important. C'est ce qu'on appelle la force centripète. Le reste est éjecté vers l'extérieur,

et ça c'est la force centrifuge. Ah ! Tu vois comment je suis calée ! Faut pas croire. Pas débile. Donc, l'autre, là, avec ses affichettes à la noix. Ça a fait ni une ni deux, ma mère m'a inscrite à son cours de calligraphie chinoise.

CHAPITRE 8
Marco Bachrich

Bachrich et Pilchard obtinrent les clés de l'appartement de Courivault auprès de la concierge, qui déclara fièrement :

— J'ai les doubles de tous les occupants. Sachez-le. Au cas où vous voudriez inspecter. Chez la vieille, là, l'Angliche, Emily Brent, tiens. Allez donc y faire un tour, vous serez surpris. Enfin, j'dis ça, ça m'regarde pas, hein. Mais tout de même… Y'a des choses…

— Oui oui bien sûr nous n'y manquerons pas, assura Bachrich alors qu'il s'enfuyait de la loge, suivi de près par son jeune collègue.

Arrivés au cinquième, ils pénétrèrent dans l'appartement de Courivault. Le salon était occupé par un vieux buffet Henri II, une table et une chaise bizarrement collées contre ce buffet, dans une sorte d'alcôve un gros divan de cuir noir fatigué flanqué de deux bibliothèques en merisier où des livres s'entassaient pêle-mêle, une table basse ovale également encombrée de livres et de revues dont un amas de *Télé 7 Jours* et de *France-Soir*, une reproduction de miniature persane au mur qui représentait des chevaux caracolant devant un fond rouge et enfin, sur un meuble bas, un téléviseur Ducretet Thomson option couleur modèle Magvision avec écran de 65 centimètres. Sur la table étaient disposés des dossiers, un stylo Bic quatre couleurs et un stylo-plume Gif Waterman. Un grand bol de soupe chinoise, au fond duquel traînaient deux raviolis et un reste de soupe desséchée orange, était abandonné dans un coin. Une pile branlante de copies d'étudiants dont celle du sommet était tachée de rouge. Ce délicat équilibre était surmonté d'une boîte blanche et ronde en faïence ornée d'un dragon bleu. Posé juste à côté de l'ensemble, un sceau en pierre attira l'œil

de Pilchard qui s'en saisit. Un sceau à la mode chinoise, représentant un escargot.

— Plutôt une ammonite, rectifia Pilchard. Bel emblème pour un professeur de paléontologie.

— Admettons, concéda Bachrich. Visiblement, le professeur s'en servait pour signer les copies qu'il avait corrigées. Celles qui forment une pile portent toutes cette empreinte, alors que celles posées sur la table près du livre ouvert en sont dépourvues.

— Imaginons, dit Pilchard. Il était en train de corriger ses copies, on toque à la porte, il se lève, va ouvrir, et là, crise cardiaque, il tombe dans l'escalier et son visiteur s'enfuit ; ou bien son visiteur le précipite dans l'escalier mais l'autre, une seconde avant de heurter la marche, s'offre une crise cardiaque et meurt. Dans les deux cas, on a un visiteur inconnu.

— Mouais. Ce sont deux possibilités parmi beaucoup d'autres. Y'aurait pas comme une odeur ? Imaginons autre chose : il sent une douleur au bras, se lève, sort sur le palier pour appeler à l'aide et là, paf ! l'infarctus le chope à la volée, il tombe dans l'escalier, et là, repaf ! la marche. Dans ce cas, pas de visiteur, pas de crime, un simple accident. En tout cas, moi je dis que ça pue, ici. Vous n'avez pas d'odorat, mon petit Pilchard. C'est pas bon, l'absence d'odorat, chez un flic. Prenez ce bol avec des pincettes, pas d'empreintes s'il vous plaît, mettez-le dans un sac plastique et allons rendre visite au patron de la gargote chinoise, Au Bonheur de Pékin ou de Shanghai, je ne sais plus.

Peu après, Monsieur Zhang confirma, s'il en était besoin, que ce bol lui appartenait, il avait contenu une soupe de nouilles boulettes de bœuf et tripes au saté, S4 sur la carte, avec supplément piments. Le professeur avait passé sa commande par téléphone. D'habitude Monsieur Zhang n'acceptait pas les commandes par téléphone mais là c'était

différent, il connaissait le professeur qui était son voisin du dessus. C'était lundi dernier. Sa fille Lili, qui au moment de cette conversation recopiait aux crayons de couleur les *Pantoufles* de Samuel van Hoogstraten accrochées au Louvre, la lui avait apportée.

— Lili, c'est mon bonheur, dit Monsieur Zhang en montrant sa fille. Regardez comme elle dessine ! Elle a cent fois plus de talent que moi qui a passé trois ans aux Beaux-Arts de Shanghai. J'étudiais *shanshui hua*, peinture de paysage. Un jour j'ai compris que j'arriverais jamais. À ce moment, j'ai eu envie de me faire sauter avec une grenade dans un jardin public. Tellement j'avais honte. Je suis retourné vivre chez mes parents à Suzhou, j'ai recommencé à plier les raviolis du matin au soir sur le trottoir devant la boutique.

— Et comment avez-vous rencontré votre future épouse, si ce n'est pas indiscret ? demanda Pilchard.

— Viviane avait quitté le Viêt Nam, elle s'était installée ici dans le passage avec ses parents. Mais l'Asie lui manquait. C'est dur de vivre ici, vous savez. Après un an elle est repartie, elle est devenue professeur au lycée français de Shanghai. Notre rencontre c'est en 1956 quand elle a fait voyage touristique à Suzhou. Plus tard, grâce à elle j'ai été concierge au lycée de Shanghai. Quand Lili est née en 1959, le contrat de Viviane terminé, on a décidé de venir en France. C'était mieux pour la petite. J'ai cherché emploi de concierge, et après de n'importe quoi, mais rien. À l'époque je parlais pas du tout français, juste un peu anglais. Viviane a eu l'idée d'ouvrir à nouveau la petite boutique de marchand de pipes de ses grands-parents. Nous avons transformé, c'est devenu restaurant de soupes, nouilles, raviolis, Au Bonheur de Shanghai. Voilà, vous savez toute ma vie : je fabrique boulettes porc et bœuf, je découpe tripes, je plie raviolis, je

cuis raviolis, je cuis nouilles, je cuis légumes et je regarde Lili dessiner.

Les deux policiers allaient quitter l'échoppe en emportant le bol pour analyses quand entra Viviane Zhang, un cartable sous le bras. Ils lui résumèrent la situation – le décès du professeur Courivault et la défenestration fatale de Roland de Long –, entreprirent de l'interroger. Mais elle ne voulait pas que cet entretien se déroule dans la gargote, leur fit-elle comprendre en montrant sa fille d'un mouvement de menton.

— Allons au bistrot, suggéra-t-elle.

— Pas vous, mon petit Pilchard, dit Bachrich. Relancez donc le légiste. Et confiez-lui ce bol. J'aimerais avoir son avis.

*

— J'ai connu André Courivault sur les bancs de l'école de Dau Giay, aujourd'hui au Viêt Nam, dit Viviane, qui avait commandé un café noisette. À l'époque, c'était l'Indochine française. Lui et moi avons le même âge. Avions, pardon. Ma mère était employée dans une plantation d'hévéas qui appartenait à Kléber-Colombes, le fabricant de pneus. Mon père, Albert Dumontier, était lieutenant au 35e régiment d'artillerie parachutiste. Il est mort en mai 1954 pendant de la bataille de Diên Biên Phu. Mais dès janvier, il avait compris que c'était foutu. Alors il nous a envoyées, ma mère et moi, en métropole. Ici, à Paris, dans le passage Choiseul, où il possédait des appartements hérités de sa mère. Mes parents étaient amis des Courivault qui voulaient eux aussi se réfugier en France où ils n'avaient aucun point de chute. René et Lucienne Héry étaient dans le même cas. René a des origines auvergnates et Lucienne des ancêtres nantais. Mais leurs familles, comme celle des Courivault qui venait de Strasbourg, s'étaient installées en Indochine à la fin du XIXe siècle. Ils n'avaient plus aucune attache en métropole. Mon père a donc proposé la location à bas prix de l'appartement

du cinquième aux Courivault et a vendu pour une bouchée de pain le bistrot aux Héry, ainsi que les deux appartements du premier et celui du rez-de-chaussée, l'actuelle salle de billard. Mes grands-parents paternels venaient de Romorantin, en Sologne. C'est pour ça que le bar s'appelle Au Royal Sologne. Il possédait également l'appartement du quatrième, plus grand que celui du cinquième, où nous habitons actuellement. C'est là que je vis, depuis dix-sept ans. Ma mère, Tran Anh, est morte l'année dernière. Les parents d'André Courivault, eux, sont décédés dans un accident de voiture il y a une dizaine d'années. C'est tragique, ce qui lui est arrivé. Mourir en glissant dans l'escalier… Quant à Roland de Long, c'était un bien brave homme, toujours serviable. Un peu dépressif à mon avis, sa vie n'était sûrement pas facile. Il donnait des cours de calligraphie chinoise à ma fille. Parce que je pense que c'est important qu'elle connaisse la culture de nos origines. D'abord la Chine, ensuite le Viêt Nam. Après tout, même si j'enseigne quotidiennement Racine-Boileau-De-La-Fontaine-Molière à des collégiens endormis du 18e arrondissement, je suis une métisse franco-vietnamienne mariée à un Chinois ! D'ailleurs, il va falloir que je lui trouve un nouveau professeur dans le quartier, à Lili. Enfin, quand tout ça sera calmé.

CHAPITRE 9
Lili Zhang

J'y allais le jeudi et le samedi, à ses cours de calligraphie. C'était plutôt sympa, je dois avouer. Sur ses rayonnages, uniquement des livres sélectionnés selon les recommandations de lettrés. Une bibliothèque chinoise idéale, qu'il disait, que je devrais lire plus tard pour mon éducation. À part ça le bonhomme l'était pas, sympa, lui. Mais il me faisait faire des exercices intéressants, je devais écrire les mêmes caractères dans tous les styles : ossécaille, sigillaire, style des fonctionnaires, style régulier, style courant et style herbe. C'était pas fastoche. La manière de tenir le pinceau bien vertical, et puis de l'incliner soudain, de faire des petites boucles invisibles au début et à la fin de certains traits, d'inspirer et d'expirer au bon moment, le dos droit, les jambes légèrement écartées, les pieds bien plantés dans le sol. Tout un tas de trucs à maîtriser en même temps pour tracer un simple trait horizontal. On croirait pas, comme ça. Mais tu peux pas comprendre, Raymond. T'es qu'un lecteur de cassettes à piles, tu respires pas, tu penses pas, tu reproduis. Sauf que j'aime pas entendre ma voix qui sort de ton haut-parleur, donc tu reproduis même pas. T'enregistres sur une bande en plastique marron. Ensuite, il m'a fait recopier des textes écrits en chinois ancien gravés sur des stèles, j'y comprenais rien. C'est pas important, qu'il disait. Trace les caractères correctement, imprègne-toi de leur force, et tout ira bien. J'ai jamais pigé ce qu'il appelait la force d'un caractère, son énergie vitale, le *qi*. Tous les Chinois parlent du *qi*, mais personne l'a vu. À mon avis c'est des salades, des bobards à la Fernand Raynaud en version pas drôle, pendant que les gens pensent au *qi*, au Bouddha, au *dao* ou à Jésus-Christ-Notre-Sauveur, ils pensent pas à autre chose. À faire la révolution. Comme en Mai 68. Mais en plus déterminé, parce

que là, ça s'est terminé en eau de boudin, paraît-il. C'est ce que dit M'sieur Roger, le patron de La Palette. Lui, il a un destin qui ressemble à celui de mon père : artistes rentrés, ils se sont tous les deux reconvertis dans le commerce parce qu'il faut bien vivre, mais ça les intéresse pas du tout. Très tôt, dit M'sieur Roger, j'en suis venu à aimer la solitude, la vie retirée, mon paquet de Gitanes, bref, des habitudes de célibataires. Mon père c'est un peu pareil, même s'il fume pas, même s'il est marié avec une gosse en prime. Un jour, mon père et M'sieur Roger, qui se fréquentent pas mal, ils ont fait la connaissance, dans une pizzeria de la rue des Ciseaux, d'un personnage qui valait le coup : un avocat d'origine hollandaise installé en Indonésie qui avait monté une boîte. Il exportait des kimonos de Taiwan, des chemises indiennes, des jouets de Hong Kong, des baromètres de Macao et tout un tas d'autres cochonneries qui garnissaient les rayons des boutiques Tout à 10 francs. Il se faisait du 300 % de bénèfe. Il a proposé à mon père et à M'sieur Roger d'entrer dans la combine, ils ont tous les deux refusé, ça puait l'arnaque. Mon père, je sais pas ce qu'il veut exactement. Tomber de nouveau amoureux de ma mère, ptêtre bien. Mais M'sieur Roger, lui, il voudrait que tout crame et qu'on reconstruise un nouveau truc sur les cendres de l'ancienne société. Sans gouvernement, sans président, avec de l'autogestion. J'ai pas bien compris, le truc de l'autogestion… Il a de drôles d'idées, quand même, M'sieur Roger. Quand mon père est avec lui, il leur arrive toujours des trucs bizarres. Ce jour-là, après avoir déjeuné avec le biznessmane, ils ont repris le métro à Saint-Germain-des-Prés pour rentrer chez nous. Ils voulaient descendre à la station 4-Septembre. Ils ont changé à Réaumur-Sébastopol, il restait plus que deux ou trois stations. Mais pris dans leur discussion, ils ont raté l'arrêt et les arrêts suivants, enfin bref ils se sont retrouvés gare Saint-Lazare. Ils sont sortis pour aller boire un coup parce qu'il faisait sacrément chaud dans le

wagon bourré de voyageurs et là, rue de Rome, ils voient un évêque complètement saoul qui roule dans le ruisseau et voilà qu'il vomit des cheveux, des vieux peignes, des tickets de métro, des préservatifs, des bouchons de liège, des mégots… Et il dit : Est-il possible que j'aie mangé tout ça ? C'est rigolo, non ? Les préservatifs, j'sais pas ce que c'est exactement même si j'ai ma petite idée, M'sieur Roger il a dit : Demande à tes parents. Bon, revenons à nos moutons. Pendant les vacances de Noël dernier, j'ai tracé des calligraphies pour toute la famille, les cousins, les oncles, les tantes, les arrières-petits-cousins de la jambe gauche, etc. Des vœux de bonheur, de longévité et de prospérité, comme le veut la tradition. Je les ai offerts au Nouvel An chinois de cette année, qui tombait le 27 janvier. Mais bien avant ça, vers le début de l'année dernière, Petit Dragon m'avait initiée à la gravure de sceaux.

CHAPITRE 10
Marco Bachrich

Le jeune, insupportable et malgré tout parfois efficace Edmond Pilchard revint enfin avec les résultats tant attendus à propos de Courivault, rejoignit Bachrich à une table retirée du Royal Sologne dans la salle de billard qui allait devenir leur Q.G.

Parfois, à l'instar de son supérieur — et c'est pour cette raison qu'il se sentait proche de lui –, le jeune Pilchard était envahi par une espèce de blues qu'il avait du mal à définir. Tout lui paraissait soudain dénué de sens, les rues tristes et vides semblaient abandonnées comme de vieilles boîtes de lait, et il en arrivait à penser que jeune encore, son avenir était déjà, comme disait son futé de papa, derrière lui. À chaque fois qu'il énonçait d'un ton grave ce qui lui semblait être une vérité incontournable, Léon Arsène Pilchard, vieillard maigre et sec vêtu d'un gilet de flanelle d'un vert pisseux perpétuellement assis sur un tabouret en formica, faisait un geste qui se voulait auguste, impérial. Et en faisant ce geste, il avait cet air supérieur qu'arborait le président Mao en agitant sa main, du haut de la porte de Tian'anmen, quand il saluait les millions de manifestants. Dans ces moments-là, le jeune Edmond entrait en lui-même, pensait à la base spatiale en forme de roue de *2001 L'Odyssée de l'espace* qui tournait autour de la Terre au son du *Beau Danube bleu* de Strauss, Johann. Ou bien il errait en pensée dans les vasières à marée basse au bord de la mer des Wadden, contemplait les rides de sable mouillé…

— Hep ! Jeune homme ! Vous êtes avec moi ? demanda Bachrich en claquant des doigts.

— Pardon, oui, je pensais à autre chose, à mes vacances dernières en Hollande. En ce qui concerne Courivault, le verdict est net et sans bavures : empoisonnement au sulfure

de mercure qui provoque convulsions, engourdissement ou picotements dans les extrémités, faiblesse musculaire et problèmes de coordination, lésions neurologiques et rénales, problèmes respiratoires et *tutti quanti* et puis mort, plus ou moins rapide selon la quantité de mercure ingérée, annonça-t-il d'un air bizarrement satisfait, presque excité. Lieberman, le légiste, a précisé que Courivault en avait absorbé une dose de cheval.

— Où est-ce qu'on trouve ce produit, à part dans les thermomètres ?

— Dans des usines de produits chimiques, qui le fabriquent pour des laboratoires de recherche. Ce n'est pas en vente libre chez le marchand de couleurs du coin de la rue.

— D'accord. Si la question du Comment et du Où sont, au moins partiellement, résolues, il reste les questions du Quand, du Qui et du Pourquoi. Concernant le Quand on a une petite idée, l'administration du poison a eu lieu peu avant la mort. Quelques minutes ? Quelques heures ? Ça s'est passé chez lui ? Ailleurs ? Il faudrait encore une fois demander au légiste ce qu'il en pense. Concernant le Qui, on est en plein brouillard. Vahid Bagirzade est supposément décédé, grignoté par les crabes. Il paraît en effet peu probable qu'il ait rejoint à la nage les côtes turques, géorgiennes ou soviétiques. Nous pouvons l'éliminer de la liste des suspects, qui pour l'heure ne contient… aucun autre nom. Quelqu'un d'autre lui en aurait voulu pour une raison similaire ? Une accusation de plagiat, un vol ? Et là on rejoint le Pourquoi, tout aussi nébuleux. Désespérant. Passons à l'affaire Roland de Long. Qu'est-ce qu'on a ? Des traces de lutte, une fenêtre ouverte, de l'encre de chine déversée sur une peau d'animal à poils blancs, une facture pour des pierres introuvables, et un corps à moitié nu qui a chu du cinquième étage en une élégante et ultime courbe asymptotique. À ce qu'on dit. Bon, c'est pas tout ça, lâcha Bachrich en se levant, j'ai à faire ailleurs, on se

retrouve lundi matin à 8 heures à la boîte. En attendant, retournez donc tailler une bavette avec le légiste. Allez, salut, mon petit Pilchard. Mes hommages à Madame Chernaux, cerbère des lieux, que vous semblez affectionner.

*

À 9 heures du soir, Marco Bachrich, qui avait délaissé sa tourné des bars se terminant ordinairement place Saint-Sulpice, entrait à nouveau dans le bistrot du passage Choiseul. La salle du Royal Sologne était déserte ou presque, la patronne et le patron fabricotaient quelque chose derrière la caisse. Lui, en gilet de velours gris-bleu et béret noir, comptait leur recette de la journée pièce par pièce pendant qu'elle, vêtue d'une flamboyante robe rouge plissée mettant en valeur ses formes un peu trop opulentes, feuilletait un magazine féminin. Sur la page de droite on pouvait voir la photo d'une femme assise dans une chambre sombre qui tenait dans ses bras un nouveau-né dont le visage était éclairé par un rai de lumière. Il s'agissait d'un article sur la maternité intitulé *Comment retrouver la forme après un accouchement difficile* par Quentine Massy. De temps en temps, Monsieur René trempait ses lèvres dans un demi de bière Grütli. Bachrich entreprit d'interroger Madame Lucienne :

— Courivault avait-il des ennemis ? Y a-t-il eu des histoires de vol, de plagiat ? Un bruit avait couru quand était paru son livre.

— Non, je ne vois rien. Cette affaire de plagiat supposé n'a pas eu de suite, je crois. Mais ça me rappelle une autre histoire, bien plus ancienne. Figurez-vous qu'à l'école de Dau Giay, le petit Dédé Courivault et Viviane Dumontier – aujourd'hui épouse Zhang – étaient assis côte à côte. Un jour, l'instituteur, Martial Huguet, donne un sujet de composition française, je ne sais plus lequel exactement, un truc du genre Racontez votre meilleur souvenir de vacances. Viviane explique dans sa copie, avec beaucoup de détails, qu'elle a

assisté à la fabrication d'ombrelles par une vieille femme, quelque part du côté de Bien Hoa. Le petit Dédé, lui, comme d'habitude il avait rien foutu, pas une ligne. Il vole la rédaction que Viviane avait rangée dans sa case, colle son nom par-dessus celui de Viviane et la donne à Huguet. L'autre, myope et je-m'en-foutiste, se rend pas compte de la truanderie. Il met une bonne note à Dédé, et un zéro à Viviane qui forcément n'avait pas rendu son devoir, introuvable. Elle lui en a longtemps voulu, c'est sûr. Maintenant, assassiner le p'tit Dédé pas loin de trente ans plus tard – j'ai les oreilles qui traînent, je vous ai entendu parler d'empoisonnement –, je sais bien que la vengeance est un plat qui se mange froid, mais tout de même, on est dans le congelé, là…

Bachrich admit qu'en effet, l'hypothèse était assez fantaisiste.

— C'était comment, cette école, du temps de la coloniale ?

— Oh… a soupiré Madame Lucienne, c'était rien qu'un bungalow situé sur un terrain en pente, tout près d'un ruisseau. Il reposait sur des pilotis et pour le rejoindre, il fallait emprunter une petit pont de bois. La cabane était entourée de hauts cannas rouges, envahissants. À l'intérieur s'entassaient des enfants des deux sexes. Des Suzanne, des Robert, des Bao Trâm, des Cam, des Cuong, Français, Indochinois, bâtards et métis tous ensemble. Y'avait qu'une classe et on y acceptait tout le monde. Une école indigène, comme on disait. L'instituteur, Martial Huguet, c'était un bon gros, la quarantaine bien sonnée, le visage jaune et glabre souligné d'épais sourcils qui n'en avait rien, mais rien à faire de l'enseignement, de l'éducation. C'était un ancien contremaître à la T.A.R.A., la plantation d'hévéas qui avait dû se réorienter parce qu'il avait développé une allergie au latex. Son corps se couvrait de pustules rouges, il pensait que

c'était la chaleur, il a mis longtemps avant d'accepter ce que lui disaient les gens du cru : votre corps il aime pas le caoutchouc, chef, faut changer boulot ! Alors soit. Mais employé de bureau à la T.A.R.A., ça l'enchantait pas. Et de toute façon, y'avait aucun poste de disponible. À côté de ça, y'avait plus d'instituteur dans cette école, qu'autrefois on appelait école Charles de Montigny, comme le consul qui avait participé à la conquête de l'Indochine. Aujourd'hui on l'appelle école Khai Dinh à cause d'un empereur mort. Pourtant c'est toujours la même école, hein. Avec plein d'enfants vivants qui courent parmi les cannas. Enfin, c'est la vie… Le dernier enseignant en date, donc, un jeune godelureau naïf et natif de Tenerife, était parti sans crier gare avec une Ngaï de Cao Bang d'à peine quatorze ans. On l'a retrouvé quelques mois plus tard, affalé dans une fumerie de Cholon. Pauvre garçon. Avant ça, Huguet avait été bombardé instituteur remplaçant provisoire qui dure parce qu'il avait le brevet, et parce qu'on avait trouvé aucun volontaire compétent. Alors va pour le contremaître, au moins il sait écrire. Ah ! Il s'en moquait bien, des élèves, tant que le traitement mensuel tombait. Et puis il avait d'autres préoccupations. Chaque matin il se réveillait à côté de son épouse et comptait les heures qui le séparaient de l'adultère. Et chaque soir, qu'il pleuve ou qu'il vente, il hélait un pousse-pousse pour rejoindre notre établissement, Les Volets bleus, où il avait ses habitudes : Phuong, Linh, Maï Lan, Tô Tâm… Bein oui, quoi, les Volets bleus c'était un claque, et nous on était les tauliers. Comment vous croyez qu'on a pu acheter ce bistrot et trois appartements ? Si on s'était contentés de vendre de la limonade on y serait jamais arrivés et une fois en métropole on aurait eu quoi ? Des nèfles.

CHAPITRE 11
Lili Zhang

Ah, Raymond, faut que je te dise : si je l'appelle Petit Dragon, y'a une raison. Ou plutôt plusieurs. D'abord, c'est parce que son nom de famille est Long. En chinois, ça veut dire Dragon. D'ailleurs, il signait ses sceaux comme ça, avec le caractère Long. Ensuite, il était très petit. Donc, Petit Dragon. Et enfin, parce que Petit Dragon c'est aussi le surnom d'un acteur chinois qui fait du kung-fu et qui met des mandales à tout le monde, on le voit dans un film qui s'appelle *Big Boss*, c'est vachement rigolo. Et je rêvais d'un combat entre ces deux Petits Dragons, ça me faisait beaucoup marrer d'imaginer celui du passage Choiseul se faire ratatiner par celui de Hong Kong. Il en serait rien resté, un coup de serpillère et hop ! Enfin voilà, quoi. Après sa chute, il en est pas resté grand-chose non plus, et c'est pas dommage. Vu le coup de filou qu'il m'a fait, ce salopard… Bon ! Faut que j'y aille, je suis en train de dessiner les *Nymphéas* de Monet aux pastels. J'adore ! C'est de la peinture hypnotique psychédélique, tu la regardes en écoutant un album de Pink Floyd, toutes ces taches de lumière roses, bleues, vertes et violettes t'envahissent, tu pars dans un trip à l'acide, dément.

CHAPITRE 12
Marco Bachrich

Le surlendemain matin, lundi 10 mai 1971, Marco Bachrich et le jeune Pilchard retournèrent chez Courivault. Ils cherchaient quelque chose, mais quoi ? Un poison ? Sous quelle forme ? Ils soulevaient des objets au hasard, ouvraient des tiroirs déjà ouverts précédemment, dénichaient des boîtes pleines de punaises tordues, de crayons noirs usés, d'enveloppes usagées dont les noms de destinataires avaient été effacés au Tipp-Ex ; une boîte octogonale, sans couvercle, contenait quelques pièces d'échecs fantaisie en matière plastique imitant grossièrement des ivoires chinois. Aucun intérêt. Bachrich considéra que l'endroit sentait de plus en plus mauvais.

— D'où que ça pue donc tant ?, s'interrogea-t-il à voix haute.

Pilchard finit par dénicher le cadavre d'un petit chat sous le lit du professeur. La truffe rouge attaquée par des vers. Il le saisit avec précautions, l'enroula dans un torchon, le disposa dans un sac à provisions et s'en alla le confier au légiste. Puis, de retour du quai de la Rapée, il chercha son supérieur partout dans l'immeuble, en vain. Il descendit ; dans le hall il croisa Jacky Choukroun, le dentiste, qui rejoignait son cabinet. L'homme, petit, la quarantaine et les cheveux en bataille, avait une fine moustache surmontée par un gros nez. L'air un peu hirsute, ahuri, il tenait contre sa poitrine un paquet ouvert.

— Je reviens de la poste, dit-il. Celle de la place de la Bourse. J'ai été chercher un colis très précieux, un disque en import, le tout dernier David Bowie qui vient de sortir en Angleterre, *The man who sold the world*. Je ne vous dirai pas le prix que je l'ai payé mais croyez-moi. ça vaut un bon paquet

de caries et de couronnes. Regardez cette merveille de pochette. N'est-elle pas magnifique ?

La photographie, douce et vaporeuse, mettait en scène le chanteur aux cheveux longs. Vêtu d'une robe en satin beige à grosses fleurs bleues, étendu sur une méridienne recouverte d'un tissu bleu brillant, il regardait le spectateur. Son bras gauche était levé, sa main gauche touchait le sommet de son crâne ; son bras droit était appuyé sur le dossier du sofa, sa main droite tenait du bout des doigts une carte à jouer, un atout de couleur rouge, une dame de cœur probablement. Répandues sur le sol, des cartes à jouer dont certaines affichaient leur dos bleu. Dans le coin supérieur droit il était écrit, dans la même couleur beige que la robe, *David Bowie The man who sold the world*. En bas à gauche, le logo ovale et jaune de la compagnie de disques, Mercury.

— L'ambiance de cette image ne vous rappelle rien ? demanda le dentiste.

— Euh… fit Pilchard.

— Alice Liddell ! La gamine qui inspira *Alice au Pays des Merveilles !* Ensuite, Lewis Carroll photographia l'enfant dans des poses parfois équivoques, si vous voyez ce que je veux dire. L'une d'elles la montre étendue sur un canapé. Les cartes à jouer, et la possible reine de cœur que tient Bowie, rappellent des scènes du conte, n'est-ce pas ? Non ? Ça ne vous dit rien ? Avez-vous vu le dessin animé de Disney ?

— Euh… Non, je ne vois pas. Dites, vous n'auriez pas croisé mon collègue, par hasard ?

— Ah non, désolé, répondit le dentiste en s'engageant dans l'escalier. Et sinon, vos dents, ça va ?

Pilchard ne répondit pas, rejoignit le passage à la recherche de Bachrich. Dans quelle boutique pouvait-il bien traîner ? Il aperçut un grand bonhomme – c'était Tim Clawbonny, le tenancier du sex-shop – qui contemplait la vitrine du magasin À la Confiance Nouveautés Utiles situé

aux numéros 39-41, entre le cordonnier et le magasin de chaussures Mireille.

Devant l'antique boutique des ouvriers avaient commencé de desceller les dalles du sol. Ils avaient installé une espèce de barrière sur laquelle étaient posés deux panneaux ; le premier était un rond bleu traversé par une flèche horizontale blanche intimant l'ordre aux piétons de passer à la droite d'icelui ; le second, installé derrière, était un grand rectangle jaune bordé de noir sur lequel il était écrit Attention Travaux. Juste devant, un tas de sable et un trou. À droite, une brouette contenant un sac de ciment et un seau. Plus loin dans le passage, de semblables travaux avaient également lieu, on descellait à tout va. Les dalles sur lesquelles la petite Lili avait appris à dessiner étaient promises à la destruction, bientôt remplacées par quoi ? Nul ne savait.

Pilchard s'approcha du vendeur de matériel sexuel, absorbé dans la contemplation de la vitrine.

— Vous trouvez votre bonheur ? Un vase en cristal d'Arques, une petite boîte en porcelaine avec un couple de marquis peints en rose et bleu sur le couvercle à bords dorés ?

– Vous vous moquez… Je cherche quelque chose pour ma mère. C'est bientôt son anniversaire. Ici, tout correspond à son style. Pas exactement le mien, répondit Clawbonny en souriant.

— Je me doute, enchaîna Pilchard. Dites, vous n'auriez pas vu mon patron, par hasard ?

— Non, pas depuis que vous êtes venus tous les deux m'interroger. Vous permettez que je continue ma promenade ? Ravi de vous avoir croisé.

Clawbonny s'en alla, une main dans une poche, en rythmant ses pas avec son autre bras. Il avait fière allure, et cette haute silhouette qui marchait vers un soleil levant imaginaire apparaissant au bout du passage côté rue Saint-Augustin ressemblait à un héros de cinéma. Du vrai, du

western avec John Wayne et Gary Cooper. Pas du sordide porno comme Clawbonny en tournait…

Pilchard alla lui aussi jusqu'au bout du passage en se prenant pour James Stewart, puis fit lentement demi-tour comme s'il était au milieu de la *Main Street* d'une petite ville du Missouri. À vingt mètres en face de lui se tenait Jessie James. Le bar du coin de la rue égrenait l'absurde musique d'un piano mécanique. Il faisait chaud. La verrière qui surplombait le passage Choiseul multipliait l'intensité du soleil. Tout brillait, trop fort. Pilchard dégaina un dixième de seconde trop tard, Jessie James eut le temps de le refroidir. Un peu déçu, Pilchard abandonna sa rêverie, se retrouva au milieu des travaux qui encombraient depuis ce matin le passage Choiseul. L'endroit, qui avait paru plaisant au premier abord, lui apparaissait maintenant sous son vrai jour, une galerie commerçante en déréliction, dont beaucoup de boutiques étaient fermées, en cessation d'activité. Devant la boutique de Louis et Gilberte Gailland, les horlogers, des palettes avaient été dressées. On avait installé là un panneau rectangulaire jaune bordé de noir, Route barré à … m. La distance n'avait pas été indiquée. Il est vrai que peu de véhicules automobiles circulaient dans le passage Choiseul ! Au-dessus, un autre panneau indiquait Travaux. Et par-dessus encore, un troisième panneau, beaucoup plus petit, précisait, en lettres bleues sur fond blanc, Sauf aux riverains. À sa droite, un quatrième et dernier panneau, une flèche rouge sur fond blanc, envoyait bizarrement vers l'entrée de la bijouterie-horlogerie. Pilchard pensa aux toiles hyperréalistes de Richard Estes, un peintre américain qui se plaisait à représenter des vitrines de boutiques et n'était pas avare en signes de toutes sortes. Il avait en mémoire une peinture vue récemment dans une galerie du 6e arrondissement intitulée *Grand Luncheonette*. Les deux mots, en typographie dorée, étaient peint en haut de la vitrine ; derrière, des lettres au

néon formaient les mots Frankfurters Hamburgers ; l'enseigne d'un commerce en face, Amusement Center se reflétait dans la vitrine ; à sa droite, un panneau sur lequel étaient peints les mots Coca-Cola, Sandwiches Made To Order, All Beef Frankfurter On Roll Sauerkraut or Relish 15 cents, Hamburgers On Soft Bun with Onions. Pilchard rêvait d'aller à New York, et dans la *Main Street* d'une petite ville du Missouri. Prendre sa revanche contre Jessie James.

Au lieu de cela il grimpa à nouveau dans l'immeuble, finit par découvrir son supérieur Marco Bachrich confortablement allongé sur la fourrure blanche tachée d'encre recouvrant le lit de Roland de Long, en train de lire un *Zembla*. Sur sa tête, l'un des bonnets bleus de Roland de Long.

— L'analyse du bol de Courivault n'est toujours pas faite, dit Pilchard, on a encore retrouvé un corps nu démembré dans une malle qui flottait sur le canal Saint-Denis. À hauteur du pont Corentin Cariou près de la porte de la Villette. C'est plus urgent que votre soupe au saté, a lâché le légiste.

— C'est quoi le saté ? demanda Bachrich en sortant son petit carnet.

— C'est une poudre rouge contenant de la cacahuète, des piments, des oignons, des tomates et des crevettes, dit Viviane Zhang qui venait d'apparaître à l'entrée de la chambre.

Elle avait entendu du bruit, intriguée elle était montée, avait constaté que la porte était restée ouverte. Quand elle avait entendu les policiers converser, elle s'était permis d'entrer. Bachrich l'interrogea sur la santé de Courivault.

— Ces derniers temps, il était bizarre. Il n'avait pas, dit-elle, quitté son appartement depuis plusieurs jours, ne se nourrissait plus que de lait, de petits-beurre et de plats chinois ou vietnamiens comme la soupe de nouilles boulettes de bœuf

et tripes au saté ; il regardait la télé, feuilletait des magazines, corrigeait des copies d'étudiants en retard. Il n'allait pas bien.

C'est fou ce qu'il y a comme dépressifs suicidaires, dans cet immeuble, pensa Bachrich.

— Et sinon, il vivait toujours seul ? Pas de compagne, de petite amie ?

— Ah ! Les femmes, figurez-vous qu'il les trouvait toujours soit trop dindes, soit trop tartes.

— Charmant. Et dites-moi, cette histoire de rédaction volée ?

— Oulah ! sursauta-t-elle, vous êtes allés chercher loin. C'était une bêtise d'enfant, rien de plus. On avait quoi ? Dix ans ? Vous en connaissez beaucoup, des enfants de dix ans qui ne font pas de bêtises ? Bon. Puisque je suis là, m'autorisez-vous à récupérer des calligraphies que ma fille a faites ici sous la direction de Monsieur de Long ? Elles sont dans l'un des tiroirs de son atelier.

Bachrich lui donna sa bénédiction, elle fouilla, trouva son bonheur, s'en alla. Bientôt il fit de même, suivi de près par Pilchard. Ils n'avaient déniché aucun élément permettant de faire avancer l'enquête.

À l'entrée du passage côté sud, la concierge, Madame Chernaux Émilie – veuve d'un sergent-chef mort en Algérie, avait appris Pilchard – sauta sur le râble des deux policiers pour les informer qu'au coin de la rue de l'Abbaye et de la rue Saint-Benoît elle avait vu traverser quatre moines l'un derrière l'autre comme une bande de petits canards et figurez-vous, l'un d'eux avait les pieds nus. En plein midi. Si c'est pas un monde !

— Et donc ? interrogea Bachrich en rejoignant le Royal Sologne. On est censés faire quoi ? Arrêter quatre moines dont un déchaussé pour attentat à la pudeur ? Dans un autre arrondissement que le nôtre ? Cette femme est folle, dit-il. Allons boire un café. Mais avant, rappelez le légiste.

Comment il s'appelle, déjà ? Albert Lieberman. Demandez-lui, pour le bol. Ça traîne, cette affaire, ça traîne ! Madame Lucienne, je peux avoir un café serré, s'il vous plaît ? Vous êtes un ange.

*

— On savait, dit Pilchard de retour de la cabine téléphonique sise au sous-sol près des toilettes parfumées au pin des Landes, que Courivault était décédé d'un arrêt du cœur dû a un empoisonnement au sulfure de mercure. Eh bien figurez-vous que le légiste en a retrouvé de larges traces dans le bol de soupe de nouilles boulettes de bœuf et tripes au saté, S4 sur la carte avec supplément piment. Les traces rouges sur le museau du chaton contiennent, elles aussi, du sulfure de mercure.

— Bien ! Ça avance, ça avance. Enfin, pas tant que ça. On imagine mal Monsieur Zhang, le patron du Bonheur de Shanghai ou de Pékin ou d'ailleurs encore, verser lui-même le produit dans la soupe qu'il fabrique. Pourquoi le ferait-il, et où aurait-il déniché ledit produit ? Tout ceci demeure mystérieux.

— Certes, conclut Pilchard. Madame Lucienne, je peux avoir un café serré, s'il vous plaît ? Si je puis me permettre, dit-il à l'attention de Bachrich, j'aimerais revenir sur le cas Chernaux Émilie. La concierge. Vous dites que cette femme est folle. C'est vrai qu'elle est un peu dérangée, mais…

— Quel âge a-t-elle ? demanda Bachrich.

— Madame Chernaux Émilie, née Amalia Da Silva, veuve du sergent-chef Henri Chernaux décédé des suites du « Syndrome des Trois Sergents », naquit le 22 avril 1927 à Oran. Elle a aujourd'hui quarante-quatre ans.

— J'aurais dit plus. Beaucoup plus. À l'occasion, vous me chercherez ce qu'est le « Syndrome des Trois Sergents ». Des types qui ont avalé des plumes Sergent-Major ?

CHAPITRE 13
Lili Zhang

Salut Raymond ! Tout à l'heure je suis allée à la boutique de Madame Zhuang Ying, Les Perles du Fujian. Parce que je voulais comprendre ce qu'elle faisait là-haut, chez Petit Dragon. Je lui ai tendu un papier, dessus j'avais tracé un point d'interrogation au stylo-feutre rouge. Elle a hésité, puis elle m'a entraînée dans son arrière-boutique. On s'est assises sur des cartons de fournitures, et elle m'a raconté son histoire : Roland de Long et elle devaient se marier dans le plus grand secret le samedi 15 mai prochain à la mairie du 2e arrondissement. Mais un jour de la semaine dernière elle a surpris deux de ses employés, des jeunes qui faisaient les livraisons en Mobylette, en train de feuilleter en riant un roman-photo pornocul ici même, dans l'arrière-boutique. Elle a menacé de les renvoyer, ce à quoi les deux p'tits cons – c'est comme ça qu'elle a dit, moi j'oserais pas, la vache ! – les deux p'tits cons, donc, lui ont répondu que dans ce cas-là, ils diffuseraient par photocopies les pages de ce magazine à tous les habitants et commerçants du passage. Regardez les interprètes, qu'ils ont dit. Vous les reconnaissez ? Madame Zhuang Ying s'est emparée du magazine, a tout de suite identifié Petit Dragon et Tim Clawbonny, le patron de la boutique de pornocul située à l'entrée du passage. Ils étaient tout nus, en compagnie de deux jeunes femmes à poil elles aussi. Ils avaient l'air contents… Bon, c'est pas mes oignons, après tout. Ce que j'en dis, moi j'm'en fous.

CHAPITRE 14
Marco Bachrich

C'était devenu une habitude, Bachrich et Pilchard avaient investi le Royal Sologne, et plus précisément l'arrière-salle déserte où se jouaient le soir des parties de billard. Ils tentèrent de faire un récapitulatif de ce qu'ils savaient.

Roland de Long a été à son corps défendant ou s'est volontairement défenestré du 5e étage. Vêtu d'une unique veste chinoise en soie bleue, les fesses à l'air. Roland de Long était nain. Et roux. Il habitait un appartement peut-être légué par la mère de Roger Manège, propriétaire de la boutique de matériel de beaux-arts La Palette à l'entrée du passage, après le box de la concierge. Il prétendait parler chinois, se disait artiste — il faudra vérifier cette histoire d'exposition annulée au musée Guimet –, était inspecteur à la Sécurité sociale dans le 13e arrondissement.

Dans le salon de De Long envahi d'objets chinois les deux policiers relevèrent d'évidentes traces de lutte, la fenêtre était ouverte. Dans la pièce servant d'atelier, des livres sur les sceaux, du matériel de gravure et de peinture. Une affiche encadrée représentait les racines aériennes en gros plan d'un banian, peintes à l'encre de chine. Sur le bureau, un bon de livraison pour des pierres à l'enseigne des Perles du Fujian. La chambre, très différente, était du genre Paco Rabanne avec un miroir au plafond qui lui donnait de faux airs de lupanar. Sur le lit, une peau d'animal à poils blancs sur laquelle avait été versé le contenu d'une grande bouteille d'encre de chine.

Ils procédèrent à l'interrogatoire de tous les habitants :

- René et Lucienne Héry, patrons du bistrot Au Royal Sologne.
- Tim Clawbonny, tenancier du sex-shop.
- Emily Brent alias Betty Lovelace, écrivaine de romans salaces.

• Louis et Gilberte Gailland, horlogers-bijoutiers dans le passage, et leur fils Gabriel, dix ans.

• Famille Colombes : Marie, Louis-Georges (époux absent, prétendument à un congrès à Isigny où il ne s'est jamais rendu), Christophe, gamin de huit ans.

• Famille Zhang : Viviane, née Dumontier, donc, professeur de français ; Shicheng son mari, tenancier de la gargote Au Bonheur de Shanghai dans le passage, et enfin Lili, gamine de douze ans muette.

Viviane, André Courivault – décédé quelques jours plus tôt –, René et Lucienne Héry naquirent tous en Indochine, arrivèrent ensemble en 1954 à Paris, logent tous dans des appartements ayant appartenu à Albert Dumontier, père de Viviane, mort à Diên Biên Phu.

• Albert et Violette Choukroun, vendeurs d'épices à la retraite.

• Jacky Choukroun, dentiste, fils de Violette et Albert.

• Madame Zhuang Ying, tenancière des Perles du Fujian, matériel pour bijoutiers. Elle vendait régulièrement des pierres à Roland de Long, qui y gravait des sceaux pour on ne sait quels clients. Elle l'avait vu la veille de sa mort à la boutique, lui avait livré six pierres qui ne furent pas retrouvées dans l'appartement de De Long. Lequel était très déprimé, l'exposition qu'il préparait depuis des mois au musée Guimet venait d'être annulée, ce serait l'une des causes de son suicide, dit-elle.

Viviane Zhang affirma également que Roland de Long était déprimé ; Lucienne Héry dit au contraire que ce n'était pas le genre du bonhomme. Le suicide n'était donc pas du tout certain. D'autant plus qu'il y avait des traces de lutte dans l'appartement.

• André Courivault, enfin, professeur de paléontologie, absent aux interrogatoires parce que mort lors d'une chute dans l'escalier le lundi précédent, le 3 mai. Fracture du crâne,

mais le décès datait de quelques secondes plus tôt, un arrêt du cœur dû a un empoisonnement au sulfure de mercure dont le légiste avait retrouvé des traces dans le bol de soupe de nouilles boulettes de bœuf et tripes au saté, S4 sur la carte avec supplément piment. Courivault en avait absorbé une dose de cheval. Un cadavre de petit chat gisait sous son lit, empoisonné lui aussi par la soupe au mercure. Courivault fut un temps accusé de plagiat par l'un de ses étudiants, Vahid Bagirzade, probablement décédé. Lucienne Héry a raconté, elle aussi, une histoire de plagiat dont Courivault se serait rendu coupable à l'école en Indochine, trente ans plus tôt, il aurait volé la rédaction de Viviane Dumontier future épouse Zhang, s'en serait attribué le mérite.

Pilchard ressortit son plan de l'immeuble, comme si ça pouvait aider. Avec son index droit il passait d'un appartement à l'autre dans un mouvement bizarre, comme s'il déplaçait des pièces d'échecs. Un "jeu minable" selon Jacques Perou et Georges Borek, gratte-papiers de l'Insee et grands maîtres du jeu de *go*.

— Cela dit, déclara le jeune Pilchard, j'ai quelque chose qui pourrait éventuellement faire avancer cette enquête en forme de schmilblic : tout à l'heure, je vous cherchais dans les couloirs de l'immeuble où vous deviez être selon les dires de la concierge, Madame Chernaux, Émilie de son petit nom, une femme, donc, qui…

Bachrich le coupa d'un air menaçant, Pilchard ravala son incise et annonça qu'en traversant le couloir du premier étage il avait entendu la gamine, la petite Lili, en train de parler à quelqu'un.

— Ça se passait dans l'appartement vide qui est au-dessus du bistrot. La porte n'était pas fermée, je l'ai clairement entendue dire que Madame Zhuang, des Perles du Fujian, devait se marier en secret avec Roland de Long. J'ai un peu poussé la porte pour voir à qui elle parlait, mais je n'ai

entraperçu que la silhouette de la gamine en contrejour, assise par terre, de dos, parmi des cartons à chapeaux, des meubles recouverts de housses, des mannequins de couture empoussiérés. Je l'ai distinctement entendue dire : Ce mariage, c'était du sérieux, elle a été très déçue, Madame Zhuang, on comprend sa réaction… Bon, après tout, ce que j'en dis, moi j'm'en fous, conclut-elle. J'aurais bien voulu, avoua Pilchard, entendre un peu plus des propos de cette fausse muette, mais les vieux parents de l'arracheur de dents sont apparus à l'autre bout du couloir, ils traînaient un gamin de trois-quatre ans qui avait l'air d'être une teigne, lui-même traînait au bout d'une ficelle un lapin mécanique démantibulé qui hoquetait. J'ai dû quitter mon poste d'observation, ou plutôt d'écoute, suis descendu et vous ai retrouvé au bistrot où je vous ai parlé de la mort par empoisonnement au mercure de Courivault. J'ai oublié cette découverte concernant la petite Lili, ça m'est revenu ce matin.

— C'est pas bon, pour un flic, d'être oublieux, lâcha Bachrich.

Les deux policiers s'en retournèrent illico chez Madame Zhuang Ying, aux Perles du Fujian. En chemin, toujours la même litanie de vitrines dont celle d'un vendeur de chapeaux. À l'intérieur de la boutique, un client japonais au cou trop long essayait des Borsalino. Le film du même titre, avec Alain Delon et Jean-Paul Belmondo, était sorti l'année précédente, tout le monde voulait des Borsalino, le chapelier devenait fou. Assis sur un tabouret, le Nippon bien nippé tenait un galure dans sa main, le patron lui en montrait un autre en vantant ses indéniables qualités, pendant que derrière lui un vendeur kabyle de La Chapelle perché sur un petit escabeau à trois marches cherchait un autre modèle parmi une ribambelle de chèches, de fez, de panamas, de melons, de homburgs, de fedoras, de cordobes, de chapkas et

de bicornes garnissant des étagères. Marco Bachrich nota dans son calepin Chapellerie Madatter, 26 passage Choiseul.

Aux Perles du Fujian, il questionna Madame Zhuang à propos de son mariage secret. Et soudain ce fut la panique dans le magasin. Au milieu de l'affolement général qui s'ensuivit et de ces visages qui, tous, avaient viré au jaune, seule Madame Zhuang Ying souriait. Ses joues se parèrent du resplendissant incarnat qu'ont les rideaux des scènes de théâtre tel celui des Bouffes Parisiens, qui jouxte la boutique. Elle évita la question, revint sur la mort de Roland de Long, maintint la thèse de la profonde dépression qui expliquerait son suicide. Quant au mariage, puisque Bachrich fut contraint de l'asticoter à ce sujet, elle finit par affirmer que ce n'était qu'une plaisanterie entre eux, rien de sérieux, on en riait, assura-t-elle. On avait même fait courir le bruit que le jeune couple s'était installé à Enghien dans un pavillon au bord du lac.

— Alors qu'en fait, on y avait juste fêté mon anniversaire entre amis, dit-elle, on m'avait offert des lunettes Cardin dessinées par un jeune styliste, Jean-Paul Gaultier.

Derrière, deux employées gloussèrent en rentrant la tête dans les épaules et en cachant leurs bouches avec leurs mains. Depuis quand les dépressifs rigolent et font la fête ? s'interrogea Bachrich. Peut-être qu'ils en sont capables entre deux antidépresseurs et un somnifère. Va savoir.

CHAPITRE 15
Lili Zhang

Les photos pornocul avaient été prises dans la chambre de Roland de Long, très reconnaissable, paraît-il. Je sais pas, la porte était toujours fermée. En tout cas, Madame Zhuang Ying s'est précipitée chez Petit Dragon, ils se sont disputés et lui, au lieu de reconnaître sa faute et de dire qu'il recommencerait plus promis-juré-sur-la-tête-de-ma-mère, il lui a proposé de participer à ses parties de jambes en l'air. On en fait des romans-photos, mais aussi des films Super-8 qui se vendent très bien, qu'il a dit, elle toucherait même une commission ! Madame Zhuang Ying a immédiatement rompu leur relation, a déclaré le mariage annulé et s'en est allée, furieuse. Qu'est-ce qu'il croyait, le De Long ? Que ses cochonneries allaient continuer encore et encore sans que jamais personne n'en cause ? Il n'y a pas de mur qui ne laisse filtrer le vent, dit un proverbe chinois. Alors Madame Zhuang Ying est remontée le voir parce qu'elle s'était soudain souvenue qu'il avait des photos d'elle, et elle voulait pas qu'il les utilise pour ses saletés. Une fois là-haut tout s'est enchaîné, tu connais la suite, mon vieux Raymond… Et toi ? qu'elle m'a demandé, qu'est-ce que tu venais faire chez Roland avec un marteau à la main ? J'ai pas répondu, vu que je parle pas. Je suis partie. Le marteau, mon p'tit Raymond, c'était pas prévu qu'il serve à lui fermer son clapet. Je l'avais emmené pour détruire tous son matériel et sa belle vitrine où il enfermait des sceaux sculptés très chers. Je voulais tout casser là-dedans, pour me venger de ce qu'il m'avait fait. J'avais pas l'intention de lui fracasser le crâne, moi, d'ailleurs c'est pas moi c'est juste un concours de circonstances, le marteau, la mauvaise personne au mauvais moment… Au départ, je suivais chez lui des cours de calligraphie. Et puis il m'a parlé des sceaux, m'a expliqué combien c'était important : Les sceaux chinois ont

rempli plusieurs fonctions à travers les âges, qu'il a dit. L'une d'elles est de servir de signature pour les peintres. Mais pas seulement, un artiste va imprimer son sceau-signature sur sa peinture mais aussi, parfois, un sceau qui va transmettre son état d'esprit. Et, éventuellement, le sceau de son atelier parce que c'est l'habitude de donner un nom à l'endroit où on travaille. Il existe une peinture exceptionnelle, qu'il a dit en me montrant une image, c'est un cheval qui s'appelle *Clarté, traversant la nuit*. Ce canasson était, paraît-il, le dada favori de l'empereur du moment, j'ai oublié son nom. À chaque fois qu'il a montré cette peinture, les gens ont voulu y apposer leur sceau, y mettre leur grain de sel. C'était la coutume. Donc, petit à petit, des tas de sceaux ont entouré le cheval. À un moment, l'espace autour de l'animal est devenu saturé. Il a fallu ajouter un rectangle de papier pour que les gens puissent s'exprimer ; puis un autre rectangle de papier, et un autre encore, et un autre encore… Au total, cette peinture et ses ajouts totalisent une vingtaine de textes plus ou moins poétiques et environ cent soixante-dix sceaux. Eh bien malgré ça, tu me croiras ou pas, mon vieux Raymond, mais le cheval est toujours vivant ! Petit Dragon m'a encouragée à graver un sceau à mon nom, Lili, en négatif. C'est-à-dire que j'ai écrit les deux caractères en creusant la pierre. Quand on a imprimé le sceau sur le papier, le fond était rouge et les caractères apparaissaient en blanc. C'est la manière la plus simple de graver un sceau. Comme j'avais bien réussi cet exercice il m'a demandé de le refaire, mais en positif. Je devais donc creuser autour de ces caractères. L'inverse de ce que j'avais fait avant. C'était plus difficile, mais je m'en suis bien sortie. C'est à partir de là que tout est parti en sucette, sans que je m'en rende compte…

CHAPITRE 16
Viviane Zhang

Quand elle était entrée dans l'appartement de De Long alors que les deux policiers étaient présents, Viviane Zhang leur avait demandé l'autorisation de récupérer quelques calligraphies. Elle fouilla dans les tiroirs, trouva ce qu'elle cherchait. Au fond de l'un d'eux, bien cachée, elle découvrit une petite boîte chinoise recouverte de tissu vert qui contenait trois sceaux de pierre. Mue par une espèce d'intuition elle prit la boîte, la glissa dans la poche de son pantalon. Elle subtilisa également un album de photos de mariage à couverture matelassée rouge comme on en fait traditionnellement en Chine, six mois avant la célébration. Curieusement, cet objet avait échappé à l'inspection des deux policiers. Sans doute parce qu'il était posé en évidence sur la tablette de la cheminée, contre le miroir. On y voyait Zhuang Ying et Roland de Long posant dans différents endroits. Quelques photos les montraient dans les jardins Albert Kahn à Boulogne-Billancourt, sur le pont japonais, notamment. Zhuang Ying, à droite, portait une robe de soie verte moulante, un *qipao* à la mode shanghaienne. Un ventre légèrement rebondi donnait à penser qu'elle était enceinte. Roland de Long, lui, à gauche, portait un costume de style Qing et un petit bonnet de soie bleus. Sur une autre photo, vêtus de manière identique, Roland de Long était assis dans un fauteuil pendant que Zhuang Ying se tenait debout près de lui ; Roland de Long avait la main droite levée, comme s'il disait bonjour aux spectateurs contemplant la photographie. Les deux posaient devant une toile peinte représentant un intérieur de style Ming. À droite sur le drap peint, derrière Zhuang Ying, était représenté un canapé rouge éclairé par la lumière provenant de la fenêtre à gauche. Au-dessus du canapé, au

centre, était figurée une pierre de lettré ronde encadrée qui apparaissait entre les deux futurs époux, on aurait dit un miroir. Un petit chien, un pékinois, était assis aux pieds de Zhuang Ying.

Viviane Zhang avait pris l'album, l'avait posé par terre dans le couloir. Elle salua ensuite les deux policiers, referma la porte de l'appartement, récupéra l'album. D'abord, elle ne sut qu'en faire. Et puis, constatant que les représentants de la force publique n'était pas convaincus du suicide de Roland de Long, elle déposa l'objet sur la table dans l'arrière-salle du café, là où ils avaient établi leur quartier général. Elle se dit que ce projet de mariage, provisoirement gardé secret, pouvait diriger des soupçons de meurtre vers Zhuang Ying et ce n'était pas plus mal. Après tout, la date prévue de la cérémonie, le samedi 20 février, était passée et elle n'avait pas eu lieu. Sinon, tout le passage l'aurait su, cette union serait forcément devenue de notoriété publique. Parce que le passage Choiseul est un monde clos. Avec ses petites histoires, ses secrets, ses trahisons… C'est ainsi qu'elle fut informée à propos de cet ancien restaurant situé dans le passage des Panoramas qu'en grand secret Zhuang Ying avait fait transformer, décorer et rénover. Elle y avait ouvert une maison à l'enseigne de La Source des Pêchers hors du monde, où elle proposait des bains et des massages. Voire de la prostitution. C'était du grain à moudre pour les policiers, pensa-t-elle en déposant quelques documents mentionnant l'existence de ce commerce possiblement illicite. Abondance de biens ne nuit pas.

Et puis quand même ! s'indigna-t-elle intérieurement. Pour tout Chinois un tant soit peu cultivé, appeler une boutique de massage La Source des Pêchers hors du monde était, sinon inconvenant, du moins fort indélicat. Ce nom est une référence à un conte célèbre intitulé *La Source aux fleurs de pêcher*. L'histoire est celle d'un pêcheur qui découvre un

pays de Cocagne datant d'avant l'époque à laquelle il vit, avant le grand chamboulement survenu avec l'accession au pouvoir de la dynastie Qin. C'est un conte qui, sous son apparence poétique, est politique. Alors donner le nom de cette époque bénie à une vulgaire boutique de massage et autres douceurs si affinités, ce n'était pas très gracieux et cela faisait partie des choses qu'elle détestait.

CHAPITRE 17
Lili Zhang

Salut Raymond ! Je t'ai pas dit comment ça se fait que t'es là, devant moi, posé sur le parquet de M'sieur et M'dame Héry. C'est simple. Mes parents m'ont acheté la méthode Assimil *La pratique du chinois*, avec trois cassettes. Et forcément, ils t'ont acheté, toi, Mini K7 de luxe Philips, pour que je puisse les écouter. Ils veulent que j'apprenne le chinois, que je connais déjà pas trop mal, en fait. Grâce à mon père qui parle plus chinois que français. Je lis bien, j'écris… moyen-moyen. Pour la prononciation, c'est la catastrophe intersidérale ! Je m'entraîne toute seule, en répétant ce que disent les cassettes. C'est loin d'être parfait, il faudrait que j'aie des véritables conversations. Mais je parle pas. Sauf à toi, Raymond. C'est comme ça. Mais ça fait que je progresse pas. En plus, la prononciation du chinois, c'est vraiment coton. Il y a cinq tons, faut pas se mélanger les pinceaux. Si on veut, avec une seule syllabe on peut faire une phrase entière. Rien qu'en changeant ces satanés tons : *Mā mà má mǎ ma ?* Ça veut dire Maman a-t-elle grondé le cheval engourdi ? Bon d'accord, on a pas tous les jours sous la main un cheval engourdi à gronder… Mais c'est qu'un exemple. Y'en a un autre, encore plus marrant, c'est un conte pour enfants qui s'appelle *Le poète mangeur de lions dans la grotte de pierre*. Je te dis la première phrase, attention ouvre bien tes esgourdes : *Shí shì shī shì shī shì, shì shī, shì shí shí shī*. T'as compris ? Ça veut dire : Dans une grotte de pierre vivait un poète nommé Shi qui adorait les lions et qui s'était promis d'en manger dix. C'est rigolo, hein ? Tout le conte est comme ça. Réponds oui. Tu sais comment on dit oui en chinois ? On dit *shì* ! Allez, salut Raymond ! Je m'en vais dessiner un peu. *Zàijiàn !*

CHAPITRE 18
Roger Manège

Lundi 10 mai 1971, vers 18 heures. Roger Ménage contemplait encore une fois la petite Lili, assise par terre dans le passage en face de sa boutique pendant qu'à deux pas de là des ouvriers descellaient le dallage de pierre. Lili dessinait aux pastels, de tête, sur une dalle vivant ses derniers instants, une publicité sur des doubles pages de *L'Aurore* : Moulinex libère la femme. Après avoir fait un fond bleu uni qui recouvrit un énième article sur le Tueur de Saint-Germain, elle traça les contours d'une femme aux cheveux bruns mi-longs qui jette son tablier rouge à petites fleurs blanches. Ses deux bras sont levés en forme de V et l'on pense au général de Gaulle qui libère la France. Sont malins chez Moulinex, se dit Ménage. Quand il vit les deux policiers sortir du box de la pipelette il les attrapa, dit ce qui le tarabustait :

— C'est une drôle de bonne femme, la concierge, vous savez. Elle lit toutes mes lettres ; elle les décachette et les recachette ; elle lit aussi mon *Télé 7 Jours* que je reçois par la poste, une fois elle a même commencé les mots fléchés de Maître Capello et après, comme elle s'est rendue compte de son erreur, elle a essayé de gommer ! Son mari, c'est un Turc, Aslan Pamuk, qu'il s'appelle, il est chauffeur de taxi. Un homme très fort, vous voyez, un corps de lutteur, mais très aimable, qui fait un excellent café. Une fois il m'a confié que le soir, quand il est couché, des milliers d'adresses arrivent à toute vitesse et se bagarrent dans sa mémoire, il confond l'obélisque de la Concorde et celui de Théodose à Istanbul, le Sacré-Cœur et la Mosquée bleue, le palais Topkapi et la Gare Saint-Lazare, alors il se relève et se rend au Rendez-vous des chauffeurs, rue de Tolbiac, pendant que sa femme insomniaque ouvre mes

lettres, les lit, les recachette, consulte mon programme télé et remplit au crayon les mots fléchés de Maître Capello.

À cet instant Louis-Georges Colombes pénétra dans le passage Choiseul, allait emprunter l'escalier le menant à son chez-lui quand les policiers l'interceptèrent sèchement, le menèrent dans l'arrière-salle du Royal Sologne où ils l'interrogèrent sur son emploi du temps du samedi 8 mai dernier, vers 11 heures et quelques du matin.

Or donc, le sus-nommé Louis-Georges Colombes devait se rendre à un congrès de tyrosémiophilistes à Isigny-sur-Mer, dans le Calvados. Au lieu de ça, arrivé gare Saint-Lazare, un type dans les vingt-six ans, en chapeau mou et pardessus, le bouscula dans la salle des pas perdus. Il lâcha sa petite valise qui tomba à terre, s'ouvrit, répandit sur le sol une chemise bleu pâle, une veste de laine boutonnée par devant, un caleçon, un maillot de corps, une paire de chaussettes, un nécessaire de toilette et des pochettes de plastique contenant des étiquettes rondes de camembert. Il ramassa l'ensemble en vitesse sous l'œil interrogateur des voyageurs en transit, referma son bagage, se releva, se demanda soudain ce qu'il faisait là. Pris d'une grande fatigue, il considéra qu'il n'avait aucune envie de se rendre en Normandie pour parler d'un sujet qui, dans le fond, n'était qu'alimentaire, ne l'intéressait pas outre mesure. Il sortit de la gare, traîna dans les rues du quartier, passa devant un cinéma, le Saint-Lazare Pasquier, qui projetait *Zabriskie Point*, un film de Michelangelo Antonioni sorti l'année précédente. Il prit une place, s'assit entre un gros monsieur endormi et une jeune femme, regarda le film, s'ennuya. Quand les lumières se rallumèrent, lui et la femme échangèrent un regard, éclatèrent de rire. Quelle purge ! s'exclama cette petite blonde pulpeuse qui aussitôt l'enjôla. Ils prirent un verre dans un bar voisin, marchèrent un peu au hasard, arrivèrent rue de Provence, louèrent une chambre à l'Hôtel d'Amérique d'où ils ne sortirent pas pendant deux

jours, commandant des repas au room service de l'hôtel. La petite blonde pulpeuse, dont Louis-Georges Colombes ne sut jamais le prénom ou le nom, affirma-t-il, travaillait dans une revue de mots croisés où elle était correctrice.

Bachrich envoya aussitôt Pilchard vérifier cette histoire pendant que le sus-nommé Louis-Georges Colombes s'en allait retrouver son épouse souffreteuse et alitée.

CHAPITRE 19
Lili Zhang

Salut mon Raymond ! Y'a un autre truc que je t'ai pas dit. L'autre jour, Courivault a commandé à manger à mon père. Par téléphone. Paraît qu'il était pas sorti de chez lui depuis plus d'une semaine. Je lui ai monté son plat, une soupe de nouilles boulettes de bœuf et tripes au saté, S4 sur la carte avec supplément piment. Quand je suis entrée, il était occupé à farfouiller dans des dossiers étalés sur le canapé. Sur la table du salon y'avait un paquet de copies qu'il était en train de corriger. Dessus était posée, ouverte, la boîte de pâte à sceaux qu'il utilisait pour tamponner les devoirs de ses étudiants. Le sceau, lui, était sur la table à côté de son stylo quatre couleurs, d'un stylo-plume et d'un livre de paléontologie ouvert qui devait lui servir pour corriger les exercices de ses élèves. Sur la page de droite y'avait une illustration qui représentait le squelette d'un *Palaeotherium magnum*, une espèce de tapir qui vivait il y a 45 millions d'années. Je savais ça parce que ce dessin, c'était moi qui l'avait fait, avec d'autres, pour un petit cours que Courivault allait donner à des enfants au Jardin des Plantes. Il m'avait demandé de faire ces dessins pour le dépanner, il devait en distribuer des photocopies à ses élèves d'un jour. Et voilà qu'ils se retrouvaient dans un livre. Tous ! Sans exception ! Et sur la première page du bouquin y'avait écrit *Traité de paléontologie blablabla, avec cinquante dessins de l'auteur*. Le salopard ! L'auteuse c'était moi ! Pas lui ! Félix, le petit chat de Courivault, a grimpé sur la pile de dossiers débordant de copies, a reniflé la pâte à sceaux, a donné un coup de patte sur la coupelle qui plouf !, est tombée dans la soupe au milieu des nouilles, des tripes et des boulettes de bœuf sauce saté avec supplément piment. J'aurais dû l'enlever aussitôt, eh bien non, j'étais énervée, je l'ai laissée et je suis

partie. Ce qui est arrivé ensuite, c'est le destin qui l'a voulu... Allez salut Raymond.

CHAPITRE 20
Marco Bachrich

Pilchard s'était rendu à l'hôtel d'Amé-rique sis 53 rue de Provence, à Paris 9e, CHAUFFAGE CENTRAL - ÉLECTRICITÉ - SALLES DE BAINS - EAU CHAUDE - CHAMBRES À LA JOURNÉE disaient les plaques ébréchées situées de chaque côté de l'entrée du lieu, dont le piteux état faisait douter de la salubrité. Quand il arriva sur place, un incendie ravageait l'hôtel. Le réceptionniste et le patron du bar-restaurant jouxtant l'endroit – OSSO BUCCO - TÊTE DE VEAU MAYONNAISE - CÔTE DE VEAU SPAGHETTI – POULET FROID MAYONNAISE – ENTRECÔTE GARNIE, disaient sur sa vitrine les inscriptions rédigées le matin même au blanc d'Espagne – avaient installé une table et des chaises sur le trottoir d'en face, jouaient aux échecs tout en regardant s'affairer les pompiers aspergeant la façade de l'établissement hôtelier que dévoraient les flammes. Interrogé par Pilchard, le réceptionniste, un petit homme bedonnant à moustaches qui ressemblait à Staline, répondit qu'il ne se souvenait pas de ces deux gaziers venus il y a quoi ? Une semaine ?

— Comprenez bien : le quartier est arpenté par des gagneuses qui fréquentent assidûment l'établissement, et puis le registre vient de partir en fumée et de toute façon, considérant le passage intense de la clientèle, je ne note, ou plutôt ne notais pas systématiquement toutes les entrées – c'est illégal, je sais, mais quelle importance maintenant ? –, d'autant plus que plusieurs de ces dames louaient des chambres au mois, des chambres presque vides de meubles, des pièces claires peintes en blanc avec un lit au milieu et deux tables de nuit faussement Empire. Raison pour laquelle, et vous m'en voyez profondément désolé, il put

arriver que certaines allées et venues m'échappassent, ainsi que le souvenir de vos deux clients...

Pilchard s'en alla, fort déçu. La patron n'allait pas être content... Assis près de la baie vitrée sous une pancarte proclamant que LES CONSOMMATIONS SONT RENOUVELABLES TOUTES LES HEURES, Bachrich lui avait également demandé d'enquêter sur le boulot de De Long. De ce côté-là, la pêche fut bonne : le petit homme était inspecteur de la Sécurité sociale attaché au centre 332 sis 73 boulevard Masséna, juste à côté du Bastion N°90. Il discuta avec le responsable de ce centre qui s'appelait Monsieur Dumont, Édouard-Adolphe. Pilchard fit son rapport, répéta les propos du chef de centre : Oui, bien sûr, Roland de Long prétendait parler chinois. Sa cousine, diplômée des Langues'O, lui aurait enseigné le mandarin après avoir passé quinze ans à l'ambassade de France à Pékin. Mais j'ai fait ma petite enquête, dit le chef de centre, et j'ai découvert que la cousine de De Long, Marie-Annick Braouzec, épouse Wollenschlager, était en vérité femme de ménage dans un hospice à Illkirch-Graffenstaden dans le Bas-Rhin. Elle n'avait jamais quitté sa région quasi-natale – elle vit le jour à Brest – et la seule langue qu'elle pratiquait était le patois alsacien. À part ça, Monsieur De Long était un excellent employé, très pointilleux sur les détails, rien à redire. Nous regretterons son départ, assura ce brave Monsieur Dumont, Édouard-Adolphe. Son père, Émile de Long, a-t-il ajouté, de très petite taille lui aussi, avait été interné en 1943 dans le camp de Buchenwald. Il faisait là-bas partie d'une troupe de cirque chargée d'amuser le SS-Oberfürher Hermann Pister, chef du camp, ainsi que ses invités. Ses enfants, Ulrike et Andreas, adoraient Émile, l'avaient pris comme mascotte, l'utilisaient tel un poney. Le 7 avril 1945, afin d'empêcher leur libération par les troupes alliées, Pister ordonna à un

premier groupe de prisonniers de partir à pied pour être envoyé à Dachau. Ce groupe fut conduit à la gare et embarqua dans un train qui arriva à destination le 27 avril. Nombre d'entre eux moururent de faim ou de maladie en cours de route. Émile de Long, lui, était toujours vivant. Le camp fut libéré deux jours plus tard par les troupes américaines. Après quelques péripéties il revint à Paris, devint libraire d'occasion rue Lepic. Son étal, qui n'existe plus aujourd'hui, n'était qu'un porche d'immeuble un tout petit peu aménagé, coincé entre une boucherie chevaline et un cours des halles. Sa clientèle était constituée de petites veuves ou dames célibataires adeptes d'Agatha Christie, de vieux messieurs à la recherche de magazines lestes d'avant-guerre – le numéro de la revue *Panorama du Monde* relatant Le Premier Grand Concours national des Miss Vierges à Acapulco était très recherché — et de gamins lecteurs d'illustrés, *Akim*, *Battler Britton*, *Rodéo* et *Yuma*. Toutefois, Roland de Long racontait une autre histoire à propos du destin paternel : membre du cirque de Buchenwald, il aurait été assassiné suite à une chute de trapèze. Les deux jambes brisées, il fut, dit-il, gazé comme on achève un cheval blessé. L'État lui aurait remis la Légion d'honneur à titre posthume – Roland de Long nous la montrait fièrement dans sa boîte – parce qu'il avait vaillamment œuvré au sein du bureau de renseignements et d'action de Londres. Autrement dit, il était un agent secret au service de la France libre. J'avais un peu cherché, confia ce brave Monsieur Dumont, et l'avais retrouvé bien vivant, enregistré au centre de Sécurité sociale de la rue Championnet. Une rapide recherche dans les archives militaires conservées au château de Vincennes m'apprit qu'évidemment, il ne possédait pas l'ombre de la moindre décoration.

— Mais expliquez-moi, lui demandai-je alors, pourquoi avez-vous fait ces patientes recherches sur Roland de Long et son père ? C'est quand même curieux.

— Pas du tout, répondit le chef de centre. Je procède à ces recherches généalogiques pour tous les employés dont j'ai la charge. N'y voyez pas malice, dit-il en souriant, c'est un hobby.

CHAPITRE 21
Lao Ya

Monsieur Lao Ya était un artiste peintre de la place du Tertre originaire du Guangdong, au sud de la Chine. Il donnait également des cours de calligraphie et de peinture de paysage à des Chinois retraités, des Wenzhou établis dans le Marais qui avaient toute leur vie œuvré dans la maroquinerie en gros. Monsieur Lao Ya avait fui en 1968 la Révolution culturelle chinoise qui s'amorçait. Il avait connu la Famine née du Grand Bond en avant, avait assisté aux massacres du Guangdong perpétrés par les Gardes rouges mais aussi par une partie de la population qui, suivant les ordres du Parti, s'en était prise aux Cinq Catégories noires : les propriétaires fonciers, les paysans riches, les contre-révolutionnaires et enfin les "mauvais éléments", c'est-à-dire le monde de la pègre et les "droitiers".

Artiste, Monsieur Lao Ya faisait probablement partie des "mauvais éléments", quelle que fût la signification de cette appellation. Il passa d'abord par le Viêt Nam où il fut arrêté pour d'obscures raisons, demeura emprisonné dans un camp d'où il parvint à s'échapper au bout d'un an, rejoignit la Malaisie puis l'Australie où il avait de la famille, des cousins propriétaires d'une usine de textiles. Ne supportant guère le climat australien et la gestion d'entreprise, il tenta d'émigrer vers les États-Unis qui refusèrent de lui accorder un visa. Sa famille, comptant bien se débarrasser de ce poids mort qui la nuit faisait des cauchemars, hurlait à en effrayer les enfants, lui offrit gracieusement un billet d'avion pour Paris où il arriva en avril 1969. Là aussi il avait un peu de famille, d'autres cousins, éloignés, une famille d'acupuncteurs établis à Noisiel en Seine-et-Marne. Il trouva d'abord un emploi d'empaqueteur à la chocolaterie Menier où il maniait à longueur de journée du papier d'aluminium qu'il chargeait

dans des machines appelées plieuses. Le fonctionnement de ces engins le fascinait, lui rappelait ces enfants vietnamiens qui vendaient autrefois aux terrasses des cafés de Saïgon de jolis dragons d'or faits de papier plié. Un dimanche qu'il visitait Montmartre, il s'arrêta devant les peintures et aquarelles pour touristes que peignaient sur la place du Tertre des artistes venus de tous les pays. Grâce à certains d'entre eux il put sans trop de difficultés poser son chevalet sur la place ou régnaient pourtant des mafias japonaise et yougoslave qui se disputaient ce minuscule territoire où chaque pavé valait de l'or. De temps en temps, d'indispensables négociations se déroulaient dans le calme, au comptoir de Chez Eugène ; d'autres fois, des toiles étaient cisaillées, des chevalets brisés, des bras démis. Dans ce tout petit pays carré il fallait savoir jouer des coudes, garantir sa place sans empiéter sur le domaine du voisin toujours prompt à dégainer. Le *modus vivendi,* le compromis instable, était un art subtil que Monsieur Lao Ya, nourri à la mamelle confucianiste, maîtrisait à merveille. Il se mit rapidement au diapason et commença à peindre à la chaîne les "trois citrons". C'est ainsi que les peintres de la Butte surnommaient les trois dômes de la basilique du Sacré-Cœur de Montmartre. De temps en temps il accrochait à son chevalet une peinture traditionnelle chinoise, un paysage classique mettant en scène des pins dont les troncs étaient colonisés par du lierre, mais hélas cela n'intéressait personne. Les touristes voulaient des citrons blancs sur fond de ciel bleu, du moulin de la Galette façon Van Gogh, du cabaret du Lapin agile façon Utrillo. Jusqu'au jour où un antiquaire nommé Avedis Barseghian s'arrêta devant l'un des paysages chinois de Monsieur Lao Ya. Et tout de suite, il eut l'idée. Ne restait plus qu'à convaincre le peintre qui, conjectura-t-il, soumis à une forte concurrence, avait du mal à joindre les

deux bouts. Avec un peu de ténacité, il se dit qu'il parviendrait bien à ses fins.

Avedis Barseghian flatta d'abord l'artiste, lui montra qu'il avait une passion pour la peinture chinoise – il était même véritablement un connaisseur, un fin lettré –, puis lui fit visiter sa somptueuse boutique située rue Boissy d'Anglas, à l'entrée de la galerie de la Madeleine. Le Palais d'Été, Antiquités chinoises, disait l'enseigne. Là s'entassaient des meubles de toute sorte, des bureaux en laque rouge, des armoires de mariage, des coffres, des montants de lit *kang* ; des statues de Bouddha dorées, une statue de la déesse Guanyin, des statuettes votives populaires telle celle de Zhao Gongming, dieu de la richesse et de la prospérité, des vases et de la vaisselle en porcelaine bleue de toutes dynasties, des paravents peints, des sceaux sculptés, des disques *Bi* en jade ou en agate, des rochers de lettré aux formes étranges issus du lac Tai, des pinceaux, des bâtons d'encre, du papier et des pierres à encre en forme d'animaux, de fruits ou de dieux ; des tabatières, des bijoux, des amulettes, des monnaies de différentes époques, et des peintures, beaucoup de peintures, verticales ou en rouleaux. Monsieur Lao Ya en prit plein les yeux.

Ensuite, Avedis Barseghian invita son hôte à dîner à l'Élysées Shanghai, célèbre restaurant chinois de la capitale situé rue du Colisée, à deux pas des Champs-Élysées. Après un repas copieux, quelques bières et de nombreux verres de *baijiu* vidés cul-sec, Avedis Barseghian entama ses manœuvres d'approche. Il devait convaincre Monsieur Lao Ya de se joindre à son projet, potentiellement des plus lucratifs. Mais ce dernier, qui n'était pas né de la dernière pluie, stoppa net la stratégie oblique de l'antiquaire véreux, donna sans ambiguïté son accord de principe pour confectionner de fausses peintures anciennes, des paysages chinois, *shanshui hua*. Cette

aventure le tentait bien. Pour l'argent, bien sûr, mais aussi pour le défi que cela représentait.

Monsieur Lao Ya commença par réaliser deux peintures verticales d'artistes fictifs, Shen Wei et Wang Yin, tous deux soi-disant nés à la fin de la dynastie Ming (1368-1644). Pour ce faire, il emprunta des éléments à des œuvres de Dong Qichang et Wang Shimin qu'il mélangea. Il peignit ces paysages sur des feuilles de papier qu'il avait au préalable artificiellement vieillies en les plaçant dans la cheminée de la maison de campagne d'Avedis Barseghian, à Viroflay. La fumée avait donné une teinte jaune au papier, lui conférant ainsi quelques siècles d'âge. Il calligraphia ensuite à leur sommet des textes poétiques inspirés de Li Bai et Du Fu, les deux plus grands poètes chinois. Ne manquaient plus que les indispensables sceaux. Hélas, Monsieur Lao Ya ne savait pas graver les sceaux.

— Qu'à cela ne tienne, déclara Avedis Barseghian, je connais quelqu'un qui va s'en charger. Un véritable artiste. Il faudra donc un sceau personnel pour chacun des peintres, un éventuel sceau dit "élégant" qui donnera l'état d'esprit de l'artiste, un sceau d'atelier et surtout plusieurs sceaux de propriétaires successifs ainsi que des sceaux impériaux.

— Il n'est pas utile d'aller aussi loin, rectifia Monsieur Lao Ya. Ce n'est qu'un coup d'essai. Nous utiliserons des sceaux impériaux plus tard, quand nous serons rodés. Ça fait déjà beaucoup de travail pour votre graveur, qui devra réaliser six ou sept sceaux pour chaque peinture. En veillant à ce que certains sceaux de propriétaires soient des copies de sceaux existants, ce qui apportera une touche d'authenticité aux peintures.

— Parfait, répondit Avedis Barseghian. *Zhenbang !*

Un large sourire éclairait le visage rubicond de l'antiquaire, qui se frottait les mains.

*

Les peintures de Shen Wei et Wang Yin se vendirent rapidement, au prix de 6 500 francs chacune. Avedis Barseghian et Lao Ya fêtèrent ces deux premières ventes à l'Élysées Shanghai. Suivirent deux autres faux d'après des peintres ayant réellement existé, cette fois, et qui furent réalisées sur soie. La première peinture, un paysage montagneux avec un lac, des constructions et des petits personnages, prétendait être de Yan Wengui, un peintre des X^e^-XI^e^ siècles. La deuxième, un pic rocheux assez nu avec un pin tordu à son sommet, portait le sceau de Hongren, qui vécut au XVII^e^ siècle. Exposées pendant plusieurs mois dans la boutique de Barseghian, et proposées au prix de 10 000 francs chacune, elle ne trouvèrent aucun acheteur. Profondément déçus, l'antiquaire et Lao Ya décidèrent, par goût de la provocation, esprit du lucre et vengeance, de frapper un grand coup.

CHAPITRE 22
Lili Zhang

Salut Raymond ! J'ai pas trop le temps, là. En plus y'a un môme, dans le couloir, je sais pas à qui il appartient, un insupportable bambin de quatre ans qui fait marcher inlassablement un lapin mécanique qui tape sur un tambour en soufflant dans une trompette l'air du Pont de la Rivière Kwaï, ça me vrille les oreilles, j'ai envie de l'étrangler et de détruire son lapin à coups de marteau, alors juste en vitesse avant que je commette l'irréparable, voilà : c'était le mois dernier, le mois d'avril, Petit Dragon m'avait demandé de recopier un sceau ancien. C'est un exercice, j'parie qu't'es pas cap' !, qu'il a dit. C'est le sceau de Huang Gongwang. J'adore Huang Gongwang. On a une seule peinture de lui, c'est un rouleau horizontal de sept ou huit mètres de long qui s'appelle *Séjour dans les monts Fuchun*. Un chef-d'œuvre de vachtement belle beauté, ouais. Tu regardes ça, Raymond, j'te jure, tu voyages. Tu cherches des personnages qui franchissent des ponts, des pêcheurs dans leurs barques, des maisons cachées dans le creux des collines, des voyageurs qui longent un sentier, des petits pavillons, quatre poteaux et un toit en chaume qui ont été dressés pour contempler le paysage sans attraper de coups de soleil, c'est magique. On va de droite à gauche dans le rouleau mais on peut revenir en arrière, on peut grimper au sommet d'une colline, en redescendre en cavalant et grimper dans une barque pour partir à la pêche, tranquillement. C'est une promenade sans fin ou presque. Le pied total. J'aimerais passer ma vie dans les monts Fuchun. Mais là, faut que je file. Salut Raymond !

CHAPITRE 23
Lao Ya

Cette fois, se dit Avedis Barseghian, ils passeraient par une grande salle des ventes parisiennes de renommée internationale, Drouot, à laquelle ils proposeraient une œuvre remarquable signée de l'un des plus grands noms de la peinture classique chinoise. L'antiquaire demanda à Lao Ya quel artiste il aimerait contrefaire. Celui-ci leva les yeux de l'épais roman qu'il était en train de lire, *Si shi tong tang*, en français *Quatre générations sous un même* toit, de Lao She, réfléchit un instant, répondit que son rêve serait de réaliser un faux Huang Gongwang. Ce serait un défi hors du commun comparable à la fabrication d'un faux Léonard de Vinci, dit-il. Barseghian opina du chef, et dès le lendemain Lao Ya se mettait au travail.

Au bout de plusieurs mois d'apprentissage du style de Huang Gongwang, après moult études et tentatives de recréer ce pays fou des arbres sages, comme disait le poète, ce paysage d'herbes folles, ces espèces de Sainte-Victoire telles celles que peignit inlassablement Cézanne, il amena à Barseghian une peinture sur soie de 35 centimètres de haut sur 55 centimètres de large qui représentait un paysage semblant être une étude préparatoire au célèbre *Séjour dans les monts Fuchun*, chef-d'œuvre du peintre. Aujourd'hui encore, dans toutes les écoles des Beaux-Arts de Chine, de Taiwan, de Hong Kong ou de Singapour, des étudiants étudient et copient en souffrant le *Séjour dans les monts Fuchun* de Huang Gongwang, seule peinture de l'artiste dont on soit absolument certain de l'authenticité. Cette fausse étude va attirer musées et grosses fortunes anonymes. Soyons féroces, la férocité est l'une des vertus cardinales de l'homme en société, énonça Barseghian. Le miel attire les mouches. *Seng duo zhou shao !*, comme on dit en chinois. Il y aura de nombreux moines et peu de gruau !

CHAPITRE 24
Lili Zhang

Salut Raymond ! Le sceau de Huang Gongwang, donc. Le peintre des *Monts Fuchun*. Petit Dragon m'avait demandé de le copier. Pour parfaire ma maîtrise, bien sûr, comme il disait. J'parie qu't'es pas cap' ! De la pure provocation. Je dois reconnaître que c'était un bel exercice, pas facile du tout. Parce qu'il suffisait pas de recopier les caractères, qui étaient assez faciles à faire, surtout en négatif. Il fallait reproduire le sceau avec ses usures, ses cassures. Faire une copie parfaite. Un faux, donc. Ça, je l'avais bien compris, il me prenait pour une buse, le Petit Dragon. C'était assez coton, plusieurs essais avaient été nécessaires avant d'arriver à un résultat qui pouvait tromper son monde. J'étais contente de moi. Une autre fois, Petit Dragon a sorti un bouquin qui contenait quatre-vingt-deux sceaux personnels de Shitao, un célèbre peintre du XVII^e^ siècle, de la dynastie Qing. Son nom traduit en français, c'est Vagues de pierre. C'est joli. J'ai choisi un sceau en positif, je l'ai gravé et Petit Dragon a dit que c'était pas mal, pas mal du tout, même. Quelques jours plus tard, je l'ai vu imprimé sur un vieil éventail qu'il avait peint. Il a dit que c'était une simple copie, qu'il l'avait faite pour le plaisir, et il a rangé l'éventail dans un tiroir d'un geste qui voulait dire J'en ai rien à cirer. Quelques jours encore plus tard, pendant qu'il était descendu faire une course, j'ai recherché cet éventail mais tintin ! Impossible de mettre la main dessus. Dans le tiroir, à la place, il y en avait des tout unis, sans peinture, qui me semblaient anciens, eux aussi. Le papier était tout jauni et sentait bizarre. Là, j'ai commencé à me douter de quelque chose. Surtout quand il m'a redemandé de graver un nouveau sceau de Shitao, en négatif cette fois, et bien sûr, je l'ai retrouvé quelques jours après sur un autre éventail peint qui reprenait encore une fois le style de ce peintre, un

style assez libre avec des gros traits de pinceau parfois. Y'avait des rochers en premier plan, des arbres, un petit pont avec un bonhomme dessus qui regardait des maisons sur pilotis au bord d'un lac. Au loin on voyait à peine une chaîne de montagnes, et dans le ciel un texte en chinois ancien que j'ai pas pigé. Le salopard ! Ça sentait le roussi, cette histoire, mais qu'est-ce que je pouvais faire ? Comme le premier, cet éventail a très vite disparu.

CHAPITRE 25
Marco Bachrich

Dans le genre hobby malsain, Pilchard remporta la palme ce jour-là : après les entretiens avec Louis-Georges Colombes, avec le sous-Staline de l'hôtel des Amériques et avec le chef de centre de la Sécurité sociale, Bachrich demanda à son jeune assistant d'aller vérifier la véracité des déclarations pour le moins intempestives et sur l'instant paraissant largement infondées du sieur Ménage, qui accusait la concierge de maints méfaits épistolaires.

— Méfiez-vous des femmes à tout petits seins, affirmait Sándor Borbál Orrosz, mon professeur de sculpture aux Beaux-Arts. Elles sont généralement chastes et réservées, et ont tendance à être très intelligentes, affirmait-il doctement. Je ne sais pas si la concierge aurait pu poser pour Maillol, mais assurément elle est de ces femmes-là. Le plus drôle, continuait mon professeur, c'est qu'il épousa une femme à petits seins qu'il connut dans un bordel du boulevard de la Chapelle, et qui lui servit de modèle toute sa vie. Elle avait eu une idée géniale qui malheureusement ne fut jamais concrétisée, il s'agissait de récupérer chez les plus éminents artistes des œuvres ratées cachées au fin fond des placards et des remises. Des œuvres qui auraient dû être détruites mais que les artistes ne se décidaient pas à faire disparaître totalement et qui dormaient, oubliées, dans les recoins sombres d'ateliers encombrés. Ce serait ces œuvres mêmes que leurs auteurs souhaitaient faire absolument disparaître qui constitueraient le joyau le plus précieux de la collection la plus rare du monde, le Musée des Œuvres Perdues. Malraux trouva l'idée ridicule, le projet du Musée des Œuvres Perdues sombra dans les oubliettes de l'histoire

des arts. N'est-ce pas dommage ? La connerie, c'est parfois insondable…

Pilchard fit un vague signe de tête qui aurait pu signifier En effet ou Au revoir, gagna la loge de la gardienne avec qui il était en très bons termes, à cette heure stratégique qui est celle de l'apéritif. Après quelques verres de porto Apóstolo de Ribeiro — venu directement de la vallée du Douro grâce à Monsieur Cardoso, le collègue de La Belle Époque, juste à côté, où passe en ce moment Robert Lamoureux –, Madame Chernaux Émilie, grisée par l'alcool, oublia toute prudence et finit par confier à Pilchard qu'en effet, elle lisait depuis plus de six ans certaines lettres, en tenait même un registre quotidien détaillé assorti d'un index dans lequel, en regard de chaque nom, figuraient les dates de réception des courriers. Pilchard, après force sourires et lampées de ginjinha— ils étaient passés aux cerises griottes macérées dans l'alcool –, parvint à "emprunter" le précieux registre qui délivra quelques renseignements concernant le sieur de Long. D'abord, à aucun moment il ne reçut de courrier émanant du musée Guimet. Son projet d'exposition de sceaux dans ce lieu n'était donc, très probablement, qu'un mensonge, parmi d'autres. Le 29 avril dernier il avait reçu un télégramme du Palais d'Été qui disait : "Injoignable téléphone - livrer au + vite", signé SO.

Il apparut que le Palais d'Été était une boutique spécialisée dans les arts chinois installée rue Boissy d'Anglas, dans le très chic quartier de la Madeleine. On y trouvait des vases Ming bleus et blancs ou de couleur céladon, des assiettes Qing de la Compagnie des Indes ornées du dragon de l'empereur Qianlong, des pierres à encre, des statuettes en terre cuite de servantes de la dynastie Han, des nécessaires à opium, des pots à pinceaux, des sceaux officiels, un paravent noir décoré de scènes de genre datant du règne de l'empereur

Kangxi, une statuette de Shou, le dieu de la longévité, un Bouddha en bois laqué doré assis sur une fleur de lotus, un bureau rouge, des chaises noires, une armoire de mariage… Pilchard, qui s'y était rendu, avait noté tous ces détails et, pour faire bonne mesure, avait acheté une pierre à encre en forme de grenouille. Le creux, figurant le ventre de l'animal est l'endroit, lui expliqua l'antiquaire, où l'on dépose quelques gouttes d'eau ; on frotte ensuite le bâton d'encre sur la surface humide, jusqu'à ce que ledit bâton se dissolve un tantinet et transforme l'eau pure en encre noire prête à l'emploi. Toute une technique. Le vendeur précisa que cette étape, assez longue, de la fabrication de l'encre liquide, permettait au peintre, au calligraphe, de se concentrer, de faire le vide, d'accéder à la plénitude nécessaire à l'accomplissement de son œuvre. Sauf que sur nombre de peintures dont celle-ci, dit-il en désignant un rouleau vertical accroché au mur, on peut voir que c'est un assistant qui broie consciencieusement le bâton d'encre sur la pierre pendant que le peintre choisit ses pinceaux ! À lui la plénitude, conclut malicieusement le vendeur qui, déclarant que Pilchard avait fait un très bon choix, lui glissa sa carte de visite, Gomidas Beltrassian, Fondé de pouvoir, Le Palais d'Été, Antiquités chinoises, 30 rue Boissy d'Anglas, Paris 8e, Tél. : OPE.84.36.

Des peintures, justement, il y en avait plusieurs accrochées aux cimaises de la boutique, toutes parsemées de sceaux. Des bambous, des fleurs, des paysages montagneux, qui paraissaient anciens mais Pilchard, bien que légèrement versé dans la culture chinoise, ne connaissait pas grand-chose dans le domaine pictural et Bachrich, son patron, n'aurait été d'aucun secours s'il avait été présent. Pilchard eut alors une intuition : il se souvint que Madame Zhuang Ying avait dit que Roland de Long fabriquait peut-être de faux sceaux pour des brocanteurs des puces de Clignancourt, voire pour des antiquaires bien installés en ville. Et soudain dans sa mémoire

s'afficha le télégramme que la concierge avait noté : "Injoignable téléphone - livrer au + vite" signé SO. Et s'il fallait lire "Injoignable téléphone - livrer au + vite SO" ? Ce SO qui avait été compris comme une signature par Émilie Chernaux, comme une paire d'initiales parce que c'était le dernier mot du texte télégraphique, signifiait peut-être "sceau". Barseghian demandait à De Long de lui livrer les sceaux ! Des faux, destinés à des peintures faussement anciennes, supposa Pilchard. Hypothèse, conjecture, spéculation. Il aurait fallu qu'un expert les guide parce que ni lui ni Bachrich ne pouvaient faire confiance au bagout de l'antiquaire ou de son vendeur qui auraient pu leur vanter les qualités d'une peinture datant prétendument d'une dynastie vieille de deux mille ans alors qu'en vérité elle avait été peinte la veille au soir dans un entrepôt désaffecté du quai de Bercy entre deux tonneaux de beaujolais vides.

CHAPITRE 26
Lili Zhang

Salut Raymond ! J'avais eu le temps d'examiner le deuxième éventail peint à la manière de Shitao par Petit Dragon. Bah ! C'était pas terrible, finalement. Mais pour quelqu'un qui n'y connaît rien, ça faisait l'affaire. J'étais sûre qu'il allait en pondre toute une série, pour les vendre je savais pas où. Le faux sceau de Huang Gongwang, en revanche, je me demandais à quoi il allait servir. Sûrement pas à signer de faux éventails anciens. Il avait dû monter un coup un peu plus fumant, le Petit Dragon. Et je le voyais mal reprendre le style de Huang Gongwang, il était pas assez doué pour ça. Faire des faux Shitao quand on a des tonnes de reproductions de ses peintures, ça va : on prend des éléments de trois ou quatre peintures qu'on mélange, on agite, et on en obtient une cinquième. Je suppose que tous les faussaires utilisent cette technique, c'est un peu du collage. Aucune invention là-dedans, un robot équipé d'un pot de colle Cléopâtre pourrait faire le boulot. Mais copier Huang Gongwang dont on n'a qu'une seule peinture et dont le style est très pur, apparemment très simple mais finalement vachtement complexe, c'est pas à la portée de n'importe qui. Il faut avoir assimilé sa technique, ses innombrables variations dans la forme et l'épaisseur des traits, la profondeur de l'encre, ça se fait pas en cinq minutes. Je me disais qu'il y avait quelqu'un d'autre, quelque part, un complice, excellent artiste, qui était en train de fabriquer un faux Huang Gongwang. Et quand ce serait fini, "mon" sceau serait appliqué dessus. Où est-ce qu'il était passé ? Qui était en train de faire un faux Huang Gongwang ? Il fallait que j'enquête, comme Miss Marple. J'aime beaucoup Miss Marple. Avec son petit chapeau. Maheureusement, j'ai rien trouvé. Tout de suite après ça, pour noyer le poisson, je pense, Petit Dragon m'avait proposé des

exercices moins bizarres : graver du texte sur le côté des sceaux en style des scribes, *lishu*, ce qui est, là aussi, un exercice assez difficile. Je m'étais d'abord beaucoup entraînée sur papier. Des piles et des piles de poèmes classiques écrits dans ce style, ce qui est plutôt rigolo, on imagine mal un fonctionnaire officiellement chargé de comptabiliser des sacs de riz ou de je sais pas quoi, en train d'écrire des poèmes d'amour en douce avec son style carré qui serre les fesses, mais bon… Pendant ce temps, Petit Dragon peignait à nouveau des éventails signés avec mes faux sceaux de Shitao. Des cadeaux pour des amis, qu'il disait. Tu parles ! Une industrie, ouais. Miss Marple ! Viens m'aider ! que je me disais. Bon, maintenant, tout ça c'est de l'histoire ancienne. Allez, je te range, mon vieux Raymond, ça m'amuse plus de te causer et puis le vieux Monsieur Choucroute, qui est l'homme le plus intelligent et le plus gentil de l'immeuble, m'a dit que j'avais failli me faire pincer par le jeune flic, alors ça devient trop dangereux. Je devrais pas l'appeler Choucroute, je sais… Son vrai nom c'est Choukroun. Sa femme l'appelle Riri, il s'appelle Henri. Je l'adore, Riri, c'est mon papy d'adoption. Sa sœur, Ariette, a épousé un certain Robert Hennin qui vendait des vieilles cartes postales rue de Liège près de la gare Saint-Lazare. Robert Hennin était un homme comme les autres, sauf qu'il était bossu. Un jour il a ouvert la fenêtre, il s'est penché, a enjambé le rebord et s'est jeté dans le vide en criant : Les gens du quartier ? Je les em-meeeerde ! Pareil que Petit Dragon, ou presque. Comme quoi c'est rien d'extraordinaire, pas de quoi en faire tout un plat. Allez, salut Raymond, à la revoyure !

CHAPITRE 27
Marco Bachrich

Pilchard, qui avait suivi en auditeur libre des cours de civilisation chinoise à l'école du Louvre, avait gardé contact avec l'un de ses professeurs, un expert près les tribunaux nommé Bernard Rémoulin. Il lui demanda de venir chez Barseghian. Les deux policiers et l'expert se présentèrent tous trois comme des clients, évidemment. Des gros clients, pleins de sous. Le vendeur, Gomidas Beltrassian, avait d'ailleurs reconnu Pilchard qui avait acheté deux jours plus tôt une pierre à encre. L'expert examina les peintures proposées à 6 500 francs pièce, et sa conclusion fut sans appel. C'était de superbes faux, et il expliqua pourquoi aux deux policiers. La première peinture, un paysage de montagne avec un lac, était attribuée à Yan Wengui, un peintre du XI^e^ siècle. La deuxième, un pic rocheux qui se terminait par un pin tordu, portait le sceau d'un peintre du XVII^e^ siècle nommé Hongren. Ces deux œuvres, peintes sur soie, avaient le même petit défaut de tissage : tout en haut à droite sur la première peinture, tout en haut à gauche sur la seconde. À l'évidence, on avait coupé un rouleau de soie en deux pour réaliser ces deux peintures verticales prétendument distantes de six cents ans. Quant aux sceaux, ils étaient faux aussi, forcément, mais l'expert avoua n'être pas spécialiste de cette discipline. Les policiers convoquèrent plus tard un vieux graveur nommé Wu Chi-Hsien qui leur expliqua pourquoi ces sceaux étaient faux. Il témoigna plus tard au tribunal. C'était un type un peu étrange, un petit monsieur porteur d'une longue barbe un peu filasse qui disait que dans les meilleurs moments de sa vie, son monde était entièrement contenu dans un pouce carré, soit la dimension idéale d'un sceau.

— Le sceau, dit-il, est un objet qui occupe une place essentielle dans la vie des Chinois d'hier et d'aujourd'hui. Il

sert à conclure des contrats de toutes sortes entre entreprises ou dans le domaine du privé, achat de maison, mariage, etc. On l'exige en de multiples occasions de la vie quotidienne. Il est donc le sujet de bien des histoires. En voici une qui ne remonte pas aux dynasties passées, mais à l'année dernière. C'est celle des jumeaux du Nouvel An. Dans un village de la province du Yunnan vivaient des jumeaux. La fille s'appelait Xi Ting, le garçon s'appelait Xi Tong. Ils étaient nés le jour de la Fête du Printemps 1954. En 1968 ils avaient quatorze ans, cultivaient la terre comme leurs parents, quelques *mu* seulement – un *mu* correspond à 666 mètres carrés. Mais leurs terres surplombaient la rivière, étaient les mieux exposées du village. Aussi, par jalousie, ils furent classés par les autorités locales comme "paysans riches". Les parents de Ting et de Tong furent, après diverses humiliations, abattus par de jeunes gardes rouges sur la place du village. Ting fut envoyée dans une aciérie du Shaanxi, à environ deux mille kilomètres de chez elle. Tong, lui, se retrouva un peu plus loin encore, au plus profond d'une mine de charbon dans la province du Shanxi.

« Revenons à 1954. À la naissance des jumeaux, la famille élargie s'était cotisée et avait offert aux parents un sceau de pierre sur lequel était gravé le double caractère *xi*, le double bonheur, qui est composé du caractère *xi* écrit deux fois. Mais on ne dit pas *xixi*, on dit seulement *xi*. Ainsi, *xi* désignait les deux enfants, les jumeaux, mais désignait également par homophonie la famille Xi. Par homophonie, parce que le caractère utilisé pour écrire ce nom de famille n'est pas le même que celui utilisé pour écrire le mot Bonheur. Ils se prononcent toutefois quasiment de la même manière. Quand leurs parents furent assassinés en place publique, Ting et Tong comprirent qu'ils allaient être séparés. Par la mort, ou par un éloignement définitif décidé par quelque bureaucrate désireux de faire reluire sa fibre

maoïste. Ils scièrent le sceau en deux parties plus ou moins égales – ils s'y reprirent à plusieurs fois, les deux parties ne formaient pas deux parallélépipèdes rectangles parfaits, loin de là. Cela dit, chacun d'eux se retrouva avec un approximatif demi-sceau comportant le caractère *xi*.

« Ting passa un an dans cette aciérie du Shaanxi, Tong passa autant de temps dans la mine de charbon du Shanxi. Au bout de cette période ils s'évadèrent, rejoignirent, sans s'être évidemment concertés, la ville de Datong, dans le Shanxi. Chacun y trouva un emploi. Ting était serveuse dans un restaurant de la vieille ville spécialisé dans les *daoxiao mian*, les nouilles coupées au couteau, Tong fabriquait des machines à coudre de la marque Bee Brand dans une usine de la banlieue.

« Ting gardait en permanence le demi-sceau dans sa poche droite de pantalon. Tong, lui, avait percé un trou au sommet du sceau, y avait passé une cordelette rouge, portait l'ensemble autour du cou. Jour et nuit.

« Cette histoire n'est pas un conte merveilleux à destination des enfants, c'est une histoire tragiquement ordinaire marquée par le destin. Le 3 février 1970 à 19 heures 14 un tremblement de terre de magnitude 6,6 frappa la ville. Trois cent vingt-deux personnes périrent, dix-sept mille furent blessées, des centaines de milliers d'habitants se retrouvèrent sans abri. De très nombreux rescapés aidèrent les pompiers et les membres de la sécurité civile à déblayer les gravats, à sauver des personnes enfouies sous les décombres. Tong participa à ces travaux. Dans la vieille ville il déblayait des morceaux de mur en béton quand l'un des sauveteurs lui demanda de l'aider à extraire un corps. Une jeune fille, morte, tenait dans sa main un bout de pierre, une demi-sceau sur lequel était gravé le caractère *xi*. Tong ôta le demi-sceau qui pendait à son cou, le colla contre celui de la victime, les deux

s'emboîtaient parfaitement, il s'agissait de sa sœur jumelle, Ting.

« Elle fut incinérée, comme les autres victimes du tremblement de terre. Tong emporta l'urne, alla l'enterrer au pied d'un arbre sur une colline surplombant la rivière de son village natal, à côté de la stèle de ses parents. Il passa là des journées et des nuits entières, puis il disparut. Il avait laissé sur le tertre les deux demi-sceaux, qui sont maintenant enfermés dans l'armoire du bureau de la mairie du village. Cette histoire s'arrête là. Quant à moi je dois m'en aller, au revoir.

Et Wu Chi-Hsien s'en retourna à ses sceaux. Bien avant cette rencontre, alors qu'il sortait tout juste de la boutique de l'antiquaire en compagnie des deux policiers, Bernard Rémoulin avait déclaré qu'il avait assisté deux semaines plus tôt à une vente d'objets chinois, dont des peintures. Certains lots étaient exceptionnels. Il invita Bachrich et Pilchard chez lui, leur montra le catalogue de cette récente vente et l'œuvre vedette, celle qui avait crevé les plafonds, une peinture de Huang Gongwang qui vécut aux XIII^{e}-XIV^{e} siècles. La mise à prix était à deux cent mille francs, elle partit, dit Rémoulin, pour six cent cinquante mille. Les enchères se firent par téléphone et il se souvenait de la mine extrêmement dépitée d'une employée de l'ambassade de Chine – qu'il avait déjà croisée par ailleurs – au moment fatal de l'adjudication ; il comprit que c'était le plus grand musée de Taiwan qui avait remporté le lot. Les deux factions, la Chine communiste et celle des continuateurs de Tchang Kai-chek, s'étaient étripées pour obtenir cette petite peinture horizontale, faussement préparatoire au *Séjour dans les monts Fuchun*, chef-d'œuvre de Huang Gongwang. Mais sans aucun doute, assura l'expert, il s'agissait d'un faux. Parce que, dit-il, regardez bien cette très belle photo en couleurs de l'œuvre maîtresse, imprimée sur une double page de ce catalogue. Ne voyez-vous rien ?…

— Le défaut ! s'exclama soudain Pilchard, qui subitement remonta de deux crans dans l'estime de Bachrich. Il y a, dit-il, tout en bas et au centre, peu visible dans la pliure du catalogue, le même défaut de tissage que sur les peintures qu'on a vues chez Barseghian. Le faussaire a par conséquent utilisé le même rouleau de soie ancienne pour réaliser les trois peintures. D'abord un morceau horizontal avec le défaut en bas au milieu, puis, en-dessous, deux morceaux verticaux avec le défaut en haut à droite et en haut à gauche. Ça ne fait aucun doute.

— Allez-vous prévenir les acheteurs ? demanda Bachrich.

— Non, répondit Rémoulin. C'est trop tard, et puis jamais ils n'accepteraient l'idée qu'ils se sont fait rouler dans la farine. La seule chose possible dans l'immédiat est de vérifier l'identité du vendeur. Officiellement il est anonyme, et le commissaire-priseur ne doit en aucun cas la révéler. Mais ce gars-là m'est redevable, je vais lui téléphoner immédiatement.

Quelques minutes plus tard Rémoulin revint avec l'information :

— Notre mystérieux vendeur s'appelle Gomidas Beltrassian, il est employé au Palais d'Été, Antiquités chinoises, la boutique de Barseghian. Un vulgaire prête-nom, donc.

Bachrich et Pilchard transmirent le dossier à des collègues spécialisés dans le trafic d'objets d'art qui interpellèrent Beltrassian et Barseghian et obtinrent assez vite des aveux. Officiellement, seul Barseghian fut déclaré coupable de faux et usage de faux concernant les deux peintures exposées dans sa boutique. Le faux Huang Gongwang vendu à Drouot pour la bagatelle de six cent cinquante mille francs fut "oublié" pour des raisons diplomatiques. L'ordre était venu "d'en haut", la consigne était

de « ne surtout pas faire de vagues à propos de la Chine et de Taiwan ». Beaucoup de guillemets.

CHAPITRE 28
Viviane Zhang

Vendredi 23 avril 1971. Revenant du collège où elle enseignait le français, Viviane Zhang s'arrêta devant la vitrine de la librairie Alphonse Lemerre, au 33 passage Choiseul. Elle y vit la réédition de l'ouvrage de Courivault qui s'intitulait, de cette manière un tantinet pompeuse propre aux universitaires, *Traité de paléontologie pratique - Gisement et description des animaux et des végétaux fossiles de France* par André Courivault, professeur de paléontologie au Muséum d'Histoire naturelle de Paris. Avec cinquante dessins de l'auteur, chez J. Rothschild Éditeur, 13 rue des Saints-Pères à Paris. Elle entra, feuilleta distraitement l'ouvrage, regarda les dessins qu'elle trouva agréables, reposa le livre visiblement destiné à un public d'étudiants en licence de paléontologie. Un homme, la raie au milieu d'une abondante chevelure grise ondulée, foulard de soie orange artistiquement noué autour du cou, chemise à petits carreaux bleus et blancs, veste en tweed bleu pétrole et pochette orange pérorait face à la libraire, petite dame aux allures de fourmi industrieuse qui l'écoutait d'une oreille distraite tout en inventoriant le contenu de sa caisse :

— Comment dire ? L'écrivain, voyez-vous, est un idéaliste ! Quand il est confronté à la réalité et à ses propres échecs, il surmonte sa déception en adoptant un air d'indifférence. C'est un invalide qui souffre dans un silence coupable d'immobilisme. Mon dernier ouvrage, sur la couverture duquel on peut admirer le *Philosophe en méditation* de Rembrandt – avec qui je me sens en parfaite osmose – rend compte de cette difficulté inhérente à la condition de l'homme de lettres, capable de penser mais pas de bouger. Dans son cerveau sous-alimenté il tisse les histoires

du livre qu'il sait qu'il n'écrira jamais, c'est là tout son drame. Et quelque part son immarcescible beauté !

— Et… votre ouvrage est publié par quel éditeur ? demanda la libraire.

— Par moi-même, chère Madame, foin des margoulins ! Je vous en mets combien ?

*

Chez elle, Viviane Zhang fit du repassage, prit la pile des vêtements de Lili, alla les porter dans la chambre de sa fille. Sur son bureau étaient posées trois pochettes transparentes. Elle s'arrêta, les contempla. Une pochette jaune contenait des calligraphies réalisées chez Roland de Long. Une pochette bleue était garnie d'esquisses et d'empreintes de sceaux que Lili avait gravés sous sa direction ; dans une enveloppe, des essais d'impression de trois sceaux un peu abîmés, usés. Pourquoi avaient-ils été rangés à part ? Elle prit quelques-unes de ces impressions, se promit de les montrer à son mari qui, certainement, aurait des lumières à ce sujet. Dans la troisième pochette, la verte, étaient rangées des esquisses qu'elle identifia immédiatement comme des croquis préparatoires aux dessins publiés dans le livre de Courivault qu'elle avait feuilleté plus tôt dans la journée. Elle comprit immédiatement que Dédé la Fripouille, ainsi qu'elle le surnommait dans son château-fort intérieur, s'était servi de la gentillesse, de la naïveté sa fille, avait encore une fois volé le travail de quelqu'un. Une sale habitude, décidément. Cette fois, il était hors de question qu'elle ne réagisse pas.

CHAPITRE 29
Marco Bachrich

Bachrich et Pinault avaient rejoint leur Q.G. installé dans l'arrière-salle du Royal Sologne. Plongé dans son carnet, Bachrich sirotait un panaché pendant que Pilchard, à demi couché sur le billard, tentait une carambole particulièrement audacieuse que les aficionados surnommaient la Flèche d'Orient.

— Revenons à nos moutons et faisons le point, dit Bachrich en posant son verre sur le sous-bock aux armes de la bière Grütli. Que savons-nous de nouveau ?

• Premièrement, que la concierge, originaire de Lisbonne et adepte des griottes alcoolisées, lit le courrier des occupants de l'immeuble.

• Deuxièmement, que Roland de Long gravait de faux sceaux anciens pour Barseghian, qui l'a avoué aux collègues.

• Troisièmement, qu'il travaillait bien à la Sécurité sociale où il était inspecteur. Il mentait sur sa capacité à parler le chinois et sur la déportation de son père décoré post mortem, tout ça c'était du vent. On voit par là que l'homme, qui en outre avait le chic pour s'habiller de façon incongrue, avait un grand besoin de se faire remarquer par ses congénères. Un complexe dû à sa petite taille, sans doute. Mais tous les nains n'ont pas forcément un ego surdimensionné. Quoique. À vérifier. Ou bien il en avait assez de dire et de répéter : Je suis comme je suis, je suis fait comme ça, qu'est-ce que ça peut vous faire ? Et sinon, est-ce qu'il mentait à d'autres sujets ? On n'en sait rien. C'est probable, mais lesquels…

— Dites, coupa Pilchard, ça se vend, les décorations militaires ? Est-ce que je peux m'en acheter une ?

— Ça dépend, répondit Bachrich. Vous avez combattu dans quelle guerre ? Mai 68 ? Vous faisiez partie de la brigade

des provos chargés de balancer des pavés sur les collègues en uniforme ? Je ne suis pas sûr que ça mérite une décoration. Plutôt un coup de pied au cul, à mon avis… Mais revenons à ce qui nous préoccupe.

• Quatrièmement, le chef du centre Masséna de la Sécu passe son temps à enquêter sur le passé et le présent de ses subordonnés. Il devrait copiner avec la concierge, monter une agence de renseignements…

• Cinquièmement, quelqu'un a déposé sur notre table un album de photos de mariage de Roland de Long et Zhuang Ying. Ils étaient donc bien mariés.

• Sixièmement, ce même quelqu'un a aussi déposé des documents relatifs à un salon de massage dont Zhuang Ying est la propriétaire, et qui est situé dans le passage des Panoramas. À moins que le dépositaire soit un autre corbeau. Mon petit Edmond, vous allez vous rendre en service commandé dans ce salon, vous vous ferez passer pour un client ordinaire, on vous massera les coudes, le philtrum ou les doigts de pied, peu importe, et vous demanderez au bout d'un moment – en supposant qu'on ne vous l'ait pas proposé avant – s'il n'y aurait pas des "prestations spéciales", pour clients exigeants et connaisseurs. Puisqu'une rumeur, vous savez bien, court dans Paris : ces salons de massage ne seraient que des façades de bordel, Madame Michu en est certaine, elle l'a vu de ses yeux vu, même qu'on en a parlé dans *France-Dimanche*, pas plus tard que la semaine dernière. Allez, en route, jeune homme, vous me raconterez ! À part ça je boirais bien un autre demi, mais pas panaché, un vrai demi de vraie bière, tiens.

*

Sa bière bue, Marco Bachrich alla se promener dans les couloirs de l'immeuble à la recherche de l'inspiration. Il entraperçut, dans l'appartement au-dessus du sex-shop –

la porte était entrouverte –, non pas des stocks d'objets et de publications érotiques, mais un amas d'animaux empaillés. Un léopard avec des yeux en verre était appuyé contre le mur, un renard regardait d'un air triste par la fenêtre, un paon se désespérait de ne pouvoir faire la roue. Au mur était punaisée une affiche annonçant une exposition des peintures de Jürg Kreienbühl consacrées à la Galerie de Zoologie du Muséum d'histoire naturelle du Jardin des Plantes. Ces gens sont vraiment curieux, se dit Bachrich qui reprit son périple. Au troisième étage de la petite aile, Bachrich découvrit un poisson rouge dans une poche de plastique à demi remplie d'eau, accrochée à la poignée de la porte de la famille Zhang. Un cadeau pour Lili ? De quel amoureux en culottes courtes ? Ah ! Encore une enquête à résoudre, se dit Bachrich en redescendant l'escalier. Il passa devant la loge de la concierge qui était en train de nettoyer avec un chiffon une reproduction encadrée d'une aquarelle de Jaime Martins Barata dont le titre disait : *Assim seria a lisboa mourisca, toda de branco, deitada come noiva na sua alcova nupcial*, c'est-à-dire « Et ainsi serait la Lisbonne mauresque, toute de blanc vêtue, allongée telle une mariée dans son alcôve nuptiale ». L'image représentait une vue plongeante de la capitale portugaise encerclée par des hauts remparts et descendant vers le Tage. Le quartier du Bairro Alto, sur la gauche, se trouvait hors les murs. À l'avant-plan l'on pouvait voir quelques paysans et, surtout, un bouquet d'arbres, un berger et ses moutons qui conféraient à l'ensemble, outre sa composition générale, une singulière ressemblance avec *La Chute d'Icare* de Bruegel.

— C'est un cadeau de Monsieur Cardoso, le collègue de La Belle Époque, juste à côté, une vue de Lisbonne. C'est beau, non ?

CHAPITRE 30
Viviane Zhang

Viviane Zhang montra à son mari, Zhang Shicheng, ancien élève des Beaux-Arts de Shanghai, les trois impressions qu'elle avait prises dans la pochette bleue de Lili dédiée aux sceaux, ainsi que les trois sceaux tapis au fond de la petite boîte recouverte de soie verte. Ce dernier lui expliqua que l'un d'eux était une réplique du sceau de Huang Gongwang, auteur d'un chef-d'œuvre intitulé *Séjour dans les monts Fuchun*. Un classique de la peinture chinoise. Les deux autres sceaux lui donnèrent un peu plus de fil à retordre mais en feuilletant l'*Histoire des sceaux chinois* de Leung Xixin (Maison d'édition du musée national du Palais, Taipei, Taiwan, 1956) il parvint finalement à les identifier comme étant les empreintes d'un autre génie de la peinture, Shitao. Il rappela ensuite à sa femme qu'il était d'usage de recopier le plus fidèlement possible les anciens, que cela faisait partie de l'enseignement traditionnel. Rien d'étonnant, donc, à ce qu'un professeur demande à un élève de reproduire la peinture ou le sceau d'un maître du passé. Viviane, convaincue, rangea les impressions, passa à autre chose. Elle avait des liasses de copies à corriger, des analyses littéraires de *Germinal* rédigées par des élèves de 4e. La deuxième chaîne avait justement diffusé le dimanche précédent l'adaptation filmée de Marc Allégret avec Jean Sorel, Claude Brasseur et Bernard Blier. Les plus futés auront regardé le film au lieu de lire le livre. Tant pis ! Allez, rejoignons Étienne l'Entier, comme l'avait écrit un de ses élèves. Dans un coin de sa tête, toutefois, le cas de Dédé la Fripouille restait suspendu, en attente de traitement.

*

La semaine suivante, son mari était en train de feuilleter en s'énervant le *Zhongguo jianshe*, qu'il achetait tous les mois à la librairie You Feng de la rue Monsieur-le-Prince :

— Foutaises tout ça ! Politique, guerres, sports : aucun intérêt. Ah! Un article annonce la vente aux enchères bientôt, 24 avril, hôtel Drouot, une peinture « exceptionnelle » de Huang Gongwang. « Un travail préparatoire, lut-il, au *Séjour dans les monts Fuchun*, inconnu jusqu'à présent. Une étude mesurant 50 centimètres de long sur 30 centimètres de large. Tous les plus grands musées du monde dont évidemment les principaux musées chinois seront là, au téléphone, pour enchérir. »

Le magazine présentait une reproduction de la peinture sur laquelle, en haut à droite, était apposé le sceau du peintre. Viviane s'arma d'une loupe, examina l'empreinte, en conclut qu'il s'agissait du sceau gravé par sa fille. Son mari lui fit remarquer que la copie de Lili était parfaite et que par conséquent, on ne pouvait distinguer son sceau de celui de Huang Gongwang.

*

Quelques jours plus tard, la fausse peinture de Huang Gongwang se vendait six cent cinquante mille francs. Viviane Zhang était hors d'elle, persuadée que sa fille avait été la complice innocente d'une extraordinaire escroquerie. Elle se rendit à l'hôtel Drouot où l'œuvre n'était plus visible, déjà en route vers sa destination finale. Le commissaire-priseur, lui, s'en était allé à Londres pour expertiser une collection de moules gravés dans du raisinier de Chine servant à la fabrication de bâtons d'encre japonais ayant appartenu à un noble de Nara, il était présentement dans un train rouge et blanc traversant le sud de la Grande-Bretagne. Dépitée, elle acheta le catalogue de la vente, observa chez elle à la loupe la fausse peinture, la compara avec une reproduction pas assez bonne hélas, des *Monts Fuchun* dans l'un des livres de son

mari, et surtout scruta le sceau pendant toute une soirée, le décalqua plusieurs fois, compara les bords parfois édentés de l'empreinte carrée.

*

Le lendemain matin 27 avril la vie reprenait ses droits, elle avait rendez-vous avec une collègue professeur de chinois au lycée de Saint-Germain-en-Laye. Les deux enseignantes déjeunèrent ensemble à la cantine du lycée. Dans l'après-midi, avant de reprendre le train pour Paris, Viviane alla se promener dans le centre de cette banlieue huppée qu'elle ne connaissait pas. Au coin de la rue des Coches et de la rue À la farine elle vit une femme, superbement coiffée, sortir d'un salon de coiffure. Elle y entra, demanda à être teinte en rousse. Son père était roux, mais elle avait hérité des cheveux noirs de sa mère vietnamienne. Il était mort le 6 mai 1954 et elle voulait lui rendre hommage, s'y prenait un peu à l'avance. Luigi Fiermonte, originaire de Lecce dans les Pouilles, était le fils caché d'Antonina Fiermonte et du sculpteur bulgare Alexandre Sandor Svoboda, qui naquit à Plovdiv en 1910. Après des études à l'académie des Beaux-Arts de Sofia, Svoboda devint, entre 1950 et 1953, le sculpteur attitré de Valko Tchervenkov, chef du gouvernement. À partir de 1954 il se lia d'amitié avec Todor Jikov, premier secrétaire du parti communiste bulgare, qui deviendra président de 1962 à 1989. On lui doit plusieurs bustes de Tchervenkov – qui ont aujourd'hui tous disparu –, une *Ode à la Bulgarie* (1949), un *Monument à la Mère-Patrie* (1953) et un *Jikov en Chevalier de bronze* (1964). Alexandre Sandor Svoboda passa brutalement de vie à trépas le 14 juillet 1964 à Saint-Germain-en-Laye, d'un coup de parapluie bulgare sans aucun doute administré par un membre assermenté du Komitet za Darjavna Sigournost, en français le Comité pour la sécurité d'État, autrement dit, les services secrets bulgares. Le médecin légiste découvrit dans la jambe gauche d'Alexandre

Svoboda une minuscule bille métallique de moins de deux millimètres de diamètre percée de deux trous, qui avait contenu de la ricine. Son fils caché Luigi, quant à lui, était bien vivant. C'était un homme charmant aux moustaches calamistrées, qui n'hésitait pas à pousser la chansonnette dans son salon. Tarentelles de sa région natale, bel canto puisé chez Rossini, Bellini et Donizetti, mais aussi Salvatore Adamo, Frédéric François et Dalida. Il séduisit assez rapidement Viviane qui s'ennuyait auprès de son mari, lequel ressemblait de plus en plus à un ravioli plissé abandonné dans un décor de nature morte constitué de pots, de bouteilles empoussiérées, de boîtes en carton blanches ou grises.

*

Chez lui, au-dessus du salon de coiffure et après quelques verres de chianti, Luigi entreprit de tordre le cou de Viviane. C'est alors qu'en très fâcheuse posture elle remarqua, accrochée au mur et à côté d'une peinture représentant un nu dans un intérieur – une femme rousse dans une chambre debout près de l'appui de la fenêtre sur lequel il y avait un bocal de poissons rouges et un pot de réséda –, elle remarqua, donc, six mèches de cheveux roux épinglées dans les cases d'une ancienne casse d'imprimerie ayant contenu des caractères Didot, recouverte d'un plexiglas. Elle comprit soudain qu'elle était aux mains du Tueur de Saint-Germain, ainsi que l'avait surnommé la presse. Avant d'être dans l'impossibilité définitive de prononcer le moindre son elle lui dit, d'une voix étranglée, qu'elle n'était pas vraiment rousse, que ce crime, Arrrgll, ne comptera pas et qu'elle a une meilleure affaire à lui proposer, deux contrats faciles qui, Arrrgll, lui rapporteront beaucoup d'argent. Luigi desserra son étreinte, demanda des précisions. Viviane lui parla alors d'un certain professeur d'université rabougri et d'un insupportable nain roux à éliminer proprement, un travail simple, très bien rémunéré.

CHAPITRE 31
Lao Ya

Le Huang Gongwang de Lao Ya partit donc à six cent cinquante mille francs, sans compter les frais. L'un des enchérisseurs anonymes de l'hôtel Drouot, celui qui acquit finalement la peinture faussement attribuée, était sans aucun doute le musée national du Palais de Taipei, à Taiwan, qui possède déjà le *Séjour dans les monts Fuchun* ; ou du moins sa plus grande partie puisque l'œuvre fut coupée en deux à la suite d'un incendie, un petit morceau rescapé reposant quelque part dans un musée de la Chine continentale, on ne sait pas trop où exactement.

Avedis Barseghian aurait pu en rester là, assis au bord de sa piscine, un Montecristo aux lèvres, avec la satisfaction intense d'avoir berné son monde, roulé les pseudo-experts auto-proclamés. Il était toutefois déçu de n'être pas parvenu à vendre les deux faux Yan Wengui et Hongren qui, dans son esprit, étaient des chefs-d'œuvre méritant le plus grand respect. Parce qu'il arrive, disait-il, que la contrefaçon s'élève au rang d'art véritable digne des plus prestigieuses cimaises. Mais visiblement, ces paysages signés par des peintres disposant d'une cote assez basse n'intéressait personne. Alors bien sûr, les mettre en salle des ventes, rééditer le coup du Huang Gongwang était fort tentant quoique irréalisable : Drouot et ses experts se seraient demandé comment une petite boutique d'antiquaire du quartier de la Madeleine faisait pour sortir de son chapeau de tels trésors. Passer par une autre salle des ventes n'aurait pas résolu le problème, tant il est vrai que c'est un petit milieu où tout le monde espionne tout le monde. Avedis Barseghian eut donc l'idée de vendre à "bas prix" – tout est relatif – de petits formats signés par des artistes célèbres. Sans en avertir Lao Ya, qui allait de ce fait se retrouver sans autre emploi que la fabrication à la chaîne de

vues du Sacré-Cœur de Montmartre pour touristes américains. En vérité c'est Roland de Long qui souffla cette idée à Barseghian en lui proposant un éventail prétendument peint par Shitao. Avec un sceau de signature qui était une imitation parfaite.

Exposé dans la vitrine de la boutique, l'objet se vendit dans la semaine pour 3 000 francs. Barseghian et De Long entamèrent alors une production "en série". Les faux Shitao du graveur de sceaux n'étaient pas d'une qualité exceptionnelle, n'importe quel connaisseur se serait rendu compte de la supercherie, mais ce n'était pas la clientèle de Barseghian. Les habitués du Palais d'Été de la rue Boissy d'Anglas étaient des bourgeois totalement incultes qui achetaient de l'art pour pouvoir dire à leurs invités quel prix ils avaient payé tel vase de Gallé, tel œuf de Fabergé, telle peinture chinoise dont le nom de l'auteur, imprononçable, c'est d'un drôle ! leur échappait sur l'instant. La qualité, voire l'authenticité desdits objets était tout à fait secondaire. Barseghian vendit ainsi plusieurs éventails à des dames au menton haut en tailleur Chanel et carré Hermès.

Ce n'était pas pour l'argent, Barseghian ignorait ce qu'était l'avidité. Son seul luxe était les cigares et il avait assez d'argent pour se les offrir. Barseghian était mû, à tort ou à raison, par un esprit de revanche, sinon de vengeance. Il en voulait à tous ces bourgeois qui trop souvent lui avaient fait comprendre qu'il n'était pas de leur monde, un petit Arménien au nom bizarre, pensez-vous ! Il aurait beau dire, il aurait beau faire, il aurait beau devenir milliardaire, ça ne changerait rien, il serait toujours un métèque né on ne sait où, on ne sait quand, quelque part entre un désert de cailloux et des montagnes arides où l'on s'entretue allègrement pour une chèvre, où l'on vend sa fille pour une poignée de kopecks, c'est bien des kopecks, en Arménie ? Ou des zlotys ? Des boulgours ? Qu'importe.

Ses parents étaient des survivants, des rescapés du génocide des Arméniens perpétré par les Turcs entre 1915 et 1916. Cette année-là ils trouvèrent refuge dans un camp à Bourj Hammoud, non loin de Beyrouth. Le petit Avedis, futur antiquaire escroc, y naquit en 1926. À cette époque, le camp était devenu un véritable quartier de Beyrouth avec ses commerces, son hôpital, et ses églises concurrentes, ennemies. L'Église apostolique arménienne était soutenue par les Soviétiques, le catholicossat de la Grande Maison de Cilicie était farouchement anticommuniste. Dans les années 50, l'inimitié entre les deux églises vira au conflit armé. En 1955, alors que la guerre religieuse atteignait son apogée, Avedis Barseghian quitta le Liban et vint s'installer en France. Il avait vingt-neuf ans. D'abord établi à Marseille, il devint vendeur au porte-à-porte de faux tapis persans tissés à Cassis, dans une ancienne usine productrice de plomb de l'Escalette. Il aurait dû rester là jusqu 'à sa mort, entre Cassis et Marseille. Sauf que sa vie changea inopinément un dimanche de juillet 1957. À midi, ce jour-là, le soleil était brûlant. Il n'avait pas plu depuis longtemps et l'air était saturé de particules de poussière en suspension. Barseghian décida d'aller à la plage afin d'y trouver un peu de fraîcheur. Quelques familles, protégées par des parasols, étaient en train de déjeuner sur le sable. Des personnes âgées avaient amené leurs chaises, et tout le monde saucissonnait en regardant les "pointus" sillonner l'eau plate. Barseghian s'assit sur le sable, contempla lui aussi les barques des pêcheurs.

— C'est ainsi, dit-il en s'adressant à la jeune femme ravissante assise à quelques pas de lui, qui portait une chemise de grosse toile bleue et un foulard rouge à pois blancs dans les cheveux. Une ouvrière, comme lui. On croit qu'il se passe ceci et c'est cela. On croit faire ceci, on l'on fait cela. Moi, je croyais vendre des tapis. Alors qu'en réalité, je vous attendais sans le savoir.

— Vous alors ! Quel baratineur !

Barseghian sourit, ne dit pas un mot de plus. Au bout de deux minutes, n'y tenant plus, la jeune femme lui demanda :

— Allez-vous au cinéma ? Je suis passion-née par le cinéma. Je voudrais devenir actrice ! Mes parents refusent. Avez-vous vu *Le Rendez-vous des quais*, qui vient de sortir ? Il passe au National, à la Belle de Mai. Ça parle de la grève des dockers de Marseille. C'est très beau.

— Je n'ai pas vu, non. Dès qu'on présente un ouvrier, un paysan dans un film, c'est pour le tourner en ridicule, ou pour le montrer d'abord révolté au premier acte, plus réfléchi au second, plus calme et trahissant sa classe au troisième. Il s'agit bien de cela dans ce film, n'est-ce pas ?

— Un peu, oui, en effet.

— Que font vos parents ?

— Du commerce. Ils fabriquent et vendent des tapis, justement. La K.C.C. la Kourkouas Carpets Company. Je ne sais pas pourquoi ils ont donné une nom en anglais. Mais vous ne connaissez sûrement pas. C'est pas votre style…

— Je m'appelle Avedis Barseghian, je vends au porte-à-porte les faux tapis persans de la K.C.C. Enchanté ! Mademoiselle… ?

— Gayané Kourkouas, future actrice.

Quelques mois plus tard, Gayané présenta Avedis à ses parents. Le père, Yégiché Kourkouas, demanda à Avedis à quelle obédience de l'église il appartenait.

— À celle de Cilicie, répondit-il. À Antélias, près de Beyrouth. Mes parents ont été tués par les pro-soviétiques il y a trois ans.

— Que voulez-vous faire dans la vie, jeune homme ? Sûrement pas vendre des tapis pour le compte de celui que vous envisagez comme beau-père, j'espère !

— Quelque chose en rapport avec l'art, répondit Avedis. Avec la peinture, que j'étudie tous les soirs depuis plusieurs années. Mon rêve serait d'aller à Paris pour visiter le Louvre.

Yégiché Kourkouas l'emmena dans un appentis où s'entassaient divers nids à poussière, desquels il extraya un tableau représentant un grand paysage : au fond, des ruines romaines ; au premier plan, à droite, des jeunes filles dont l'une portait sur la tête un grand panier presque plat rempli d'agrumes.

— Qu'est-ce que ça vaut, ce truc ? deman-da-t-il.

Avedis reconnut immédiatement un Hubert Robert.

— Je ne sais pas combien ça vaut exactement, mais un bon paquet d'argent, ça c'est sûr. Plusieurs millions. Le Louvre sera sûrement acheteur.

Le temps passa. Yégiché Kourkouas vendit le Hubert Robert au Louvre et offrit à Avedis un poste de contremaître à la fabrique de tapis, ainsi qu'une statuette chinoise, une servante Tang. Lui, il trouvait ça affreux. Cette grosse bonne femme avec ses joues rondes peintes en rouge et son double menton ! C'est ainsi qu'Avedis Barseghian commença son commerce, en rachetant petit à petit des antiquités chinoises à Marseille. Puis il monta à Paris avec Gayané, qu'il avait entretemps épousée. Mais deux ans plus tard cette dernière rencontra un producteur américain dans les studios de Boulogne-Billancourt alors qu'elle disait deux mots dans un film de Jean-Pierre Melville, *Bob le flambeur*. Il l'emmena à Hollywood où elle fit une petite carrière à la télévision sous le pseudonyme de Sofia Erevan. Pendant ce temps, Avedis Barseghian devenait un antiquaire installé puis un escroc.

CHAPITRE 32
Viviane Zhang

Le lundi 3 mai vers 14 h 30, Luigi Fiermonte, vêtu d'une combinaison bleue au dos de laquelle il était écrit Électricité de France, pénétra dans l'immeuble du passage Choiseul. Non pas en franchissant l'entrée du 40 de la rue des Petits Champs ni par celle, opposée, du 23 de la rue Saint-Augustin, mais en empruntant discrètement la porte à gauche du bar qui venait d'être masquée par la pose d'une petite armoire EDF brune. Fiermonte se glissa derrière, atteignit la poignée de la porte qui n'était pas fermée à clé, l'ouvrit et descendit l'escalier menant à la cave ; à l'autre bout de ce couloir obscur, un autre escalier arrivait au rez-de-chaussée dans l'entrée de l'immeuble. Passer par là évitait, pensait Luigi Fiermonte, d'être vu par la concierge.

Arrivé sur le palier du 5e étage il vit Courivault sortir en courant de chez lui, le bousculer sans le voir, chuter dans l'escalier, s'écrouler sur le palier du 4e aux pieds de Lili qui venait récupérer le bol de soupe vide de nouilles boulettes de bœuf et tripes au saté, S4 sur la carte avec supplément piment.

Attirée par le bruit, sa mère sortit sur le palier. Quand elle vit Courivault à terre baignant dans une flaque de sang elle se dit que Fiermonte ne devait pas être bien loin, et enjoignit sa fille de rentrer immédiatement. Pendant qu'elle examinait Courivault afin de constater qu'il était bel et bien décédé *Requiescat in pace ad vitam æternam, amen*, le Tueur de Saint-Germain descendit en vitesse l'escalier sans faire de bruit grâce à ses chaussures à semelle de crêpe, salua d'un signe de tête Viviane Zhang qui rentra chez elle, appela Police-Secours qui décrocha, Allô ici Police-Secours je vous écoute, puis elle raccrocha sans prononcer un mot et dit à sa fille que c'était occupé, retourna voir Courivault étendu raide mort, revint téléphoner, Allô ici Police-Secours je vous

écoute, décrivit lentement la situation avec un luxe de détails superflus car le temps que les chaussettes à clous arrivent, Dédé la Fripouille sera raide comme la justice et Luigi aura disparu de la circulation. Se dit-elle.

CHAPITRE 33
Lao Ya

Mis sur la touche par Barseghian, Lao Ya décida de supprimer Roland de Long. Ainsi il récupérera le marché des faux éventails, lesquels seront, sous son pinceau, de bien meilleure qualité. Car contrairement à Roland de Long, Lao Ya aimait le travail bien fait. Il faudra les vendre un peu plus cher, d'ailleurs. Mais comme le dit l'adage, « le prix s'oublie, la qualité reste. » La mode est aux petits formats, les éventails partent comme des petits pains pendant que les longs rouleaux restent enroulés, soit ! Récupérons ce marché et peignons des éventails ! En nous débarrassant promptement du petit De Long, se dit Lao Ya.

Pour parvenir à ses fins il utilisa une Juive russe, Raisa Berkovitch, originaire de Krasnodar où eurent lieu en 1942 et 1943 des massacres perpétrés par les Einsatzgruppen. Alors que ses parents venaient d'être exécutés, elle était parvenue à se cacher puis à s'enfuir, avait suivi un groupe de fuyards en route vers l'est, le plus à l'est possible, jusqu'à Vladivostok. Là, les rescapés avaient rejoint la petite communauté hassidique établie dans le quartier jouxtant l'ancienne synagogue de la rue Praporshchika Komarova, devenue club de loisirs et boutique de la Fabrique de confiserie de Vladivostok. Les hassidim locaux se réunissaient dans le sous-sol d'un charcutier-traiteur originaire de Lublin, priaient sans cesse à se frapper la tête contre le mur. Les femmes, elles, préparaient les repas, faisaient la lessive, la couture, entretenaient la maison, et surtout fabriquaient des enfants. « Croissez et multipliez, emplissez la terre et la dominez », dit la Genèse. Raisa ne supporta pas ce monde étriqué, replié sur lui-même.

Elle prit la route à nouveau, passa la frontière russo-chinoise au nord de Vladivostok, six cents kilomètres

jusqu'à Harbin où elle rejoignit… la synagogue, seul lieu où elle pouvait trouver de l'aide. Elle resta vingt ans au service du rabbin dont elle fut la bonne à tout faire puis l'épouse de cet homme un peu rond qui riait sans cesse, d'un large rire communicatif. Nous vivons dans la joie ! ne cessait-il de répéter. Et l'on murmurait dans la communauté que le rabbin Chaim Azryelowicz était l'un des *Lamed Vav Tsadikim*, l'un des trente-six Justes, voire le *Tzadik ha-Dor,* le potentiel Messie de sa génération. Quand il entendait ces propos, le rabbin Chaim Azryelowicz partait d'un grand rire et retournait à son ouvrage, *Pour une interprétation métaphysique du Livre des Mystères, Sefer ha-Razim*. Il passa sept ans à parachever son œuvre, un manuscrit de plus de trois mille pages.

Il en imprima le seul et unique exemplaire sur une vieille presse lorraine originaire de Lunéville dont l'assortiment, disait le contrat de vente, se composait de deux bancs pour la presse, d'une paire de tampons destinés à l'encrage et d'un grand chandelier en bois pour la presse, de vingt lattes pour étendre le papier, de cinq planches de bois pour ranger les papiers encrés, de cinq porte-pages en bois sur lesquels sont placées les lignes composées, de deux compositeurs qui sont des règles à coulisses sur lesquelles sont assemblés les caractères au fur et à mesure de la composition, d'un marbre de bois pour imposer, de quatre biseaux employés servant à serrer les caractères d'imprimerie dans la forme, de coins, de grandes lattes avec les caractères, d'une forme en châssis et de cinquante interlignes, de deux pointes et de six tréteaux pesant en tout plus de trois cent cinquante kilos. Personne ne comprit cet inventaire, qui de toute façon était rédigé en français.

Une fois achevée la reliure de son ouvrage, le rabbin Chaim Azryelowicz posa son aiguille, regarda par la fenêtre le crépuscule du soir, le soleil qui baissait à l'horizon comme

une moitié de pastèque, barbouillant de sa pulpe rouge des lambeaux de nuages. Il passa une corde sur l'une des poutres de son petit atelier d'imprimerie, l'accrocha solidement et se pendit. Quand Raisa le découvrit, elle affirma que son visage affichait un grand sourire extatique. Un cinéaste polonais, qui passait par là, demanda à Raisa s'il pouvait faire un film sur la vie et l'œuvre du rabbin Chaim Azryelowicz. Elle répondit par la négative. Au cinéma, dit-elle, les barbus sont toujours ridicules, ils ont la barbe prise dans les tiroirs ou dans les portes tournantes. Nous n'avons pas besoin de ça. Faites plutôt des films qui intéresseront le public des *goyim*, des films dont le sujet sera l'erreur, le crime et l'adultère : voilà tout ce qui rend les hommes intéressants. La sainteté, elle, n'intéresse personne.

Raisa devint ensuite cuisinière dans un hôtel pour officiels chinois. En 1961, à l'issue du Grand Bond en avant qui fit des millions de morts, Raisa s'enfuit vers l'Europe de l'Ouest. Trois ans plus tard elle posait ses valises place du Tertre, Paris, 18e arrondissement. Très vite elle devint une figure de la place, on l'appelait Raisa la Grande parce que d'une carrure imposante, elle avait de très grandes mains.

Raisa ne savait ni peindre ni dessiner. Elle peignait maladroitement, inlassablement et au couteau des réfugiés, des cohortes d'ombres qui avançaient dans un brouillard gris-bleu, parfois gris-vert. Dans ce brouillard elle traçait aussi, parfois, la silhouette d'un renne en train de fouiller la neige avec son museau dans l'espoir de dénicher une brindille. Elle vendait peu, évidemment. Quand on lui suggérait de se reconvertir, de peindre les "trois citrons" comme tout le monde en recopiant les peintures poussives de Maurice Utrillo, elle répondait qu'elle ne pouvait pas, elle fuyait les Einsatzgruppen, était en marche vers l'est, vers Vladivostok

puis Harbin en Chine, inlassablement, la route était longue.

Raisa et Lao Ya avaient vécu des tragédies similaires, avaient bien des choses en commun. Seulement, Raisa était sinon simple d'esprit, du moins extrêmement naïve. Quand Lao Ya lui proposa d'assassiner un petit SS roux qui se cachait à Paris, elle n'hésita pas. Ses grandes mains rêvaient d'en étrangler un ou deux, c'était pour elle l'occasion idéale, à ne pas manquer.

CHAPITRE 34
Roland de Long

Ce samedi 8 mai 1971, vers 11 heures et quelques du matin, Raisa Berkovitch surnommée la Grande grimpa les cinq étages menant à l'appartement de Roland de Long. Elle défonça la porte d'un coup d'épaule, surprit De Long à moitié nu dans son salon, lui asséna avec l'une de ses grandes mains une énorme claque qui envoya voler le très petit homme à l'autre bout de la pièce, le sonna pendant quelques instants. Elle en profita pour fouiller l'atelier à la recherche des deux sceaux de Shitao, dont Lao Ya lui avait fourni les photos des empreintes. En vain, les sceaux avaient disparu. Elle retourna dans le salon, bien disposée à faire parler Roland de Long avant de le trucider quand Madame Zhuang Ying apparut dans l'entrée. Machinalement, Raisa Berkovitch dit *Ni hao !*, ce à quoi Madame Zhuang Ying répondit *Ni hao ! Ni hao ma ?* Puis elle s'approcha de Roland de Long, étalé sur la moquette, et lui décocha un coup de pied dans les côtes. Madame Zhuang Ying n'avait ni rabattu ni bloqué l'huis brinquebalant, ce qui permit à Luigi Fiermonte d'entrer quelques secondes plus tard. Les deux femmes lui dirent *Ni hao !* Luigi Fiermonte, découvrant qu'il n'était pas tout seul à envisager une absence définitive de futur pour le graveur de sceaux roux, bredouilla un *Buongiorno !* ; il s'approcha ensuite de Roland de Long, le souleva, le saisit par le cou, le tira vers la fenêtre. Raisa Berkovitch, un peu déçue de ne pouvoir étrangler le petit SS roux, lui attrapa les pieds. Roland de Long se débattait, en vain. Ses bras battaient l'air et il aurait bien voulu crier, mais l'avant-bras droit de Luigi Fiermonte lui écrasait la pomme d'Adam. Madame Zhuang Ying ouvrit la fenêtre et c'est à ce moment-là que Lili fit son entrée. *Ni hao !*, dirent ensemble Raisa

Berkovitch et Madame Zhuang Ying. *Buongiorno !* dit Luigi Fiermonte. *Ni hao !*, répondit Lili, qui tenait un marteau à la main. Roland de Long se débattait de plus en plus, ses yeux menaçaient de sortir de leurs orbites. Madame Zhuang Ying tendit en silence la main vers Lili qui lui remit le marteau ; puis, calmement, elle asséna un grand coup d'objet contondant entre les deux yeux de Roland de Long. Deux secondes plus tard, ce dernier voleplanait au-dessus de la rue des Petits Champs, à hauteur du numéro 40. Il fracassa la verrière surplombant l'entrée du passage Choiseul, s'écrasa sur le trottoir en un grand fracas. Ensuite, chacun s'enfuit à son rythme. Madame Zhuang Ying traversa tranquillement le passage Choiseul jusqu'à sa boutique ; le Tueur de Saint-Germain fit en sens inverse son trajet inutilement compliqué dans sa tenue d'électricien ; Lili rejoignit l'attroupement, considéra la petite anatomie très fortement abîmée de Roland de Long ; et enfin Raisa, surnommée la Grande, se cacha pendant 2 heures et 35 minutes dans l'armoire électrique du 5e étage avant de descendre prudemment les escaliers, de traverser l'entrée, de tourner à droite pour emprunter le passage Choiseul, d'obliquer à droite encore pour traverser le passage Sainte-Anne, de ressortir par la rue du même nom et de héler un taxi au rétroviseur intérieur duquel était attaché un fanion orange et rouge, celui de l'équipe de football du Galatasaray Spor Kulübü.

CHAPITRE 35
Viviane Zhang

Le mardi 11 mai vers 12 h 30, Viviane se rendit chez Luigi Fiermonte avec une mallette contenant l'argent promis pour les deux assassinats. Vers midi moins le quart, elle prit le train gare Saint-Lazare. Vêtue d'une élégante petite robe noire sans manche et d'un long collier de perles plusieurs fois enroulé, Viviane Zhang s'assit à côté d'un vieux Chinois. Elle posa sa petite valise sur ses genoux et entreprit de grignoter un croissant, pendant que le vieil homme feuilletait un catalogue de rochers. Elle l'aborda en chinois, et les deux conversèrent.

Liu Fang, le fils de Monsieur Liu, était un artiste. Il sculptait de faux rochers de lettrés, qu'on appelle en chinois *gongshi*, ce qui se traduit littéralement par "rocher d'offrande" mais en français on dit rochers de lettrés, c'est bizarre mais c'est ainsi. Monsieur Liu avait obtenu d'un illustrateur de Suzhou le droit de reproduire dans le catalogue de son fils l'une de ses merveilleuses aquarelles qui représentait quatre vieux messieurs contemplant un petit rocher posé sur un socle, au milieu d'une table ronde. L'un d'eux discutait avec un autre, tenait dans ses mains un probable catalogue ; le troisième examinait le rocher à la loupe, le quatrième contemplait l'objet en silence. Derrière eux, une étagère supportait un vase empli de feuilles et fleurs de lotus, une pile de livres et quatre petits rochers remarquables. Venait ensuite un texte introductif d'un poète nommé François Cheng, et une quarantaine de photos de rochers sculptés par Liu Fang.

La veille, lundi 3 mai, avait eu lieu le vernissage de l'exposition de son fils. Liu Fang avait rameuté le Tout-Paris et plus de cent cinquante personnes se pressaient dans l'atelier éclairé par une splendide verrière. Bien entendu,

aucun des invités ne regardait les dessins et les sculptures, tout le monde papotait – Ah ! chérie ! Comment vas-tu ? –, une coupe de champagne à la main. Monsieur Liu, qui ne venait jamais à la capitale – il ne quittait guère son jardin de banlieue où, dit-il, il regardait pousser les rochers –, se rendit sur les lieux du vernissage mais trouva porte close. Nous sommes bien au 22, rue des Petites-Écuries ? demanda-t-il à un homme en casquette qui sortait de l'immeuble. Non, Monsieur… Ici c'est le 22, rue des Grands-Augustins. Ah, fit-il. C'est donc la Seine qui coule au bout de la rue. Parfaitement, répondit l'autre, sosie de Raymond Bussières, qui, portant deux doigts à la visière de sa casquette, lâcha un aimable quoique vieillot : Serviteur ! avant de disparaître dans la foule des touristes amerloquains visitant Saint-Germain-des-Prés.

Monsieur Liu, qui avait oublié d'emporter le carton d'invitation, faisait trop confiance à sa mémoire vieillissante, confondait parfois les lieux, les adresses et les gens. Enfin arrivé sur place il assista à une altercation opposant la belle-mère de son fils, marié à une certaine Suzanne Morellet, nièce d'un célèbre inventeur, et un inconnu : Sachez que mon gendre est un authentique Fils du Ciel, lança-t-elle. Quand il sera sur le trône, il vous fera couper la tête, ainsi qu'à tous les membres de votre famille ! C'est Mao qui va être content, répliqua l'inconnu. Lequel était un galeriste qui avait commandé cette série de rochers à Liu Fang puis qui s'était soudainement désisté, prétextant une erreur, une confusion dans l'emploi du temps, un peintre américain venu tout exprès de New York devait exposer sur ses cimaises aux mêmes dates. Liu Fang avait invité le fâcheux, l'aigrefin, pour lui montrer ce qu'il ratait : l'artiste avait en effet apposé des pastilles rouges, signifiant que l'œuvre était vendue, sur un bon tiers des sculptures exposées. Ce n'était là que poudre

aux yeux, destinée à mettre en valeur les deux tiers des pièces restantes.

Monsieur Liu demanda à sa belle-fille comment son fils avait pu monter si rapidement son exposition après le désistement surprise de ce galeriste indélicat de la rue du Bac, et comment il avait trouvé l'argent nécessaire. Il s'en doutait un peu, répondit-elle, et avait pris ses précautions. C'est pas tant qu'il était cachottier, dit Suzanne, mais il n'était pas très confiant confiant. Ce zigue-là, comme tous ceux de son espèce, lui semblait peu fiable. Il a donc pris les devants. Et puis l'oncle de sa femme, Benjamin Morellet, enfermé à Sainte-Anne depuis les années 60, venait de décéder et léguait à son unique héritière, Suzanne, une somme rondelette constituée d'une part des royalties sur les teintures pour cheveux du Docteur Schwann dont il était l'inventeur et qui avaient conquis le marché allemand, et d'autre part des loyers annuels de l'île teutone de Heligoland, un paradis fiscal situé dans le sud-est de la Mer du Nord, dont il possédait 80 % des terres et des habitations. Plusieurs millions de Deutsche Marks chaque année. De quoi voir venir, et de quoi réaliser un projet dont elle rêvait depuis longtemps : parcourir le monde et peindre des aquarelles des ports, des embarcadères, des hauturiers et des barcasses.

— Ah ! Mais je suis arrivé, dit Monsieur Liu en voyant le train s'arrêter en gare de Chatou. Venez donc prendre le thé un dimanche, nous parlerons. Et je vous montrerai une petite huile de Renoir que je possède, une vue du pont de chemin de fer à Chatou, tout à fait charmante. Bonne journée ! *Zaijian !*

Il tendit une carte de visite à Viviane Zhang, et disparut dans le flot des voyageurs. Sur ladite carte, de couleur jaune, était écrit BHV 55, RUE DE LA VERRERIE, 75 PARIS IV. Pour la mise en service de votre LAVE-VAISSELLE, MACHINE-À-LAVER,TÉLÉVISEUR. Pour l'entretien et le dépannage de tous

vos appareils Electro-Ménagers, Téléviseurs... etc. APPELEZ *dep'* 899 91-91 10 lignes groupées.

*

Quand Viviane Zhang sonna chez Luigi Fiermonte, c'est une charmante jeune femme rousse vêtue d'une robe bleue qui ouvrit la porte. Cheffe des chargés de clientèle à la poste centrale de la rue du Louvre, Marie Salat, maîtresse officielle du Tueur de Saint-Germain, s'était rendue à la poste de Dublin avec un collègue espagnol, Ramón de Noque, pour animer un séminaire sur le placement de produits financiers auprès de la clientèle aisée. Mais un attentat à la bombe visant l'établissement postal avait contraint Marie Salat à rentrer en France bien plus tôt que prévu. Elle rejoignit l'appartement de Luigi Fiermonte à Saint-Germain-en-Laye, juste au-dessus du salon de coiffure, buvait un espresso tout en feuilletant le numéro 788 d'*Akim, L'ultimo combattimento* – dessiné par Augusto Pedrazza – quand on sonna à la porte. Avisant cette jolie rousse aux yeux bridés d'une quarantaine d'années porteuse d'une petite valise à carreaux, Marie Salat crut être confrontée à une concurrente qui venait la déposséder de son Luigi d'amour avec armes et bagages. La scène qui s'ensuivit fut d'une rare violence. Les deux femmes se battirent comme des chiffonnières, s'arrachèrent les cheveux par poignées avant que Luigi, qui était parti acheter une paire de steaks dans le filet, revienne et mette fin à cet âpre combat. Luigi assura à Marie qu'elle se trompait lourdement, Viviane Zhang était une cliente qui lui avait passé une commande un peu spéciale, deux petits assassinats de rien du tout qu'elle venait régler. Et ce disant, Viviane, à bout de souffle, s'assit sur le canapé et ouvrit la mallette pleine de billets. C'est alors qu'elle remarqua, accroché au mur, une espèce de tableau de chasse encadré, des mèches de cheveux roux punaisées sur une feuille bleue avec, au-dessous de chaque mèche, un prénom et une date inscrits sur une étiquette blanche lisérée de bleu.

Marie Salat poussa un soupir de soulagement en voyant les billets, précisa qu'elle aurait bien été embêtée si Luigi avait dû la trucider illico, car elle n'avait pas de robe bleue sous la main. Or cet accessoire, dit-elle à Viviane, était indispensable pour la mise en scène très ritualisée du corps dans la forêt de Saint-Germain. Luigi y tenait beaucoup car, selon lui, les rousses ne devraient jamais s'habiller en vert. Eles devaient être, impérativement, vêtues de bleu. L'orange, en effet, qui est un mélange de jaune et de rouge, est la couleur complémentaire du bleu. C'est l'accord parfait. De la même manière, le vert est la couleur complémentaire du rouge et le violet la couleur complémentaire du jaune. Toute autre alliance de couleurs était, selon Luigi, une hérésie visuelle. Pour lui, la beauté ultime, indépassable, était le corps sans vie d'une femme rousse étendue dans une robe bleue sur un tapis de feuilles mortes. Une espèce de variation sur l'*Ophélie* de John Everett Millais, en quelque sorte. Et Marie, qui n'avait d'yeux que pour son beau Luigi, l'aidait à réaliser ses fantasmes colorés.

Pendant que les deux amants préparaient du café dans la cuisine – l'antique cafetière faisait des siennes –, Viviane se leva, décrocha le tableau de chasse qu'elle déposa plus tard et de manière anonyme au Q.G. des policiers avec l'adresse de Fiermonte, regagna sans un bruit la porte d'entrée. Arrivée au bas de l'immeuble elle aperçut un taxi en maraude, le héla, rentra à Paris, se fit déposer au pied de la gare Saint-Lazare. Un foulard dissimulait maintenant sa chevelure malmenée pendant le combat qu'elle livra avec Marie Salat.

Alors qu'elle quittait le taxi au coin de la rue de Rome en face de la grande pharmacie Bailly, il lui sembla apercevoir Louis-Georges Colombes qui descendait de l'autobus 84. Il rejoignit, à quelques pas de là, une petite blonde pulpeuse qui se tenait près de l'une des entrées de la gare. Penchée sur la grille de mots croisés du *Monde* coincée entre un article

titrant *une religieuse est découverte étranglée dans sa chambre* et un autre annonçant que *63 % des Britanniques restent hostiles à l'entrée dans la C.E.E.*, elle suçotait la pointe d'un crayon noir HB à mine homogénéifiée de chez Corgié, fabricant à Roanne. « Pratiqua l'amour vache », en deux lettres…

Quelques minutes plus tard, Viviane franchissait le seuil d'un salon de coiffure pour dames de la rue Joubert, installé entre la parfumerie Joubert et Mara Maroquinier, le Spécialiste du Sac. Elle demanda à ce qu'on lui ôte cette horrible teinture rousse, elle voulait récupérer ses beaux cheveux noirs de jais qui lui venaient de sa mère. L'homme de l'art lui conseilla plutôt le port d'une perruque en attendant la repousse de ses cheveux, lui vendit le modèle Sakura Beauty, 70 % cheveux véritables, 30 % acrylique.

CHAPITRE 36

Jeudi 11 avril 1996, aux alentours de midi. Il pleut dans la rue des Petits Champs. Quelques employés empruntent le passage Choiseul, se dirigent vers leur restaurant favori de la rue Saint-Augustin, croisent une jeune femme de type asiatique allant dans l'autre sens. Le passage, qui avait connu un regain d'intérêt à l'époque où le couturier Kenzo y avait installé une boutique et ses ateliers, sombre tout doucement dans l'oubli. Ce n'est plus qu'un couloir sans âme, un no man's land. Quelques très rares commerces de bouche subsistent, la boutique de beaux-arts La Palette de Choiseul est toujours là – Roger Manège l'a vendue à un concurrent –, l'étroit passage Sainte-Anne qui relie la galerie à la rue du même nom est désert. L'appartement du cinquième étage du 40 de la rue des Petits Champs, où vécut Roland de Long, est désormais habité par Marco Bachrich et sa femme.

Après la mort de Roland de Long, l'appartement avait été mis en vente par une de ses lointaines tantes qui venait d'en hériter. Mais le jeune Pilchard avait découvert, chez De Long, des essais de codicille et des copies de la signature de la mère de Manège. C'était la preuve que celui-ci avait fait un faux en écriture pour s'accaparer l'appartement. Après quelques démêlés juridiques l'endroit revint à Roger Manège, son véritable propriétaire, qui le revendit à Marco Bachrich. Lequel y emménagea en septembre 1971 avec Ivana Rupnik, qu'il venait d'épouser.

La jeune femme de type asiatique arrive au bout du passage, passe devant la loge du concierge à gauche avant la sortie, entre dans l'immeuble, grimpe les escaliers, arrive sur le palier du cinquième, sonne à la porte. Marco Bachrich lui ouvre.

— Salut Lili ! Entre.

La petite Lili Zhang, qui dessinait sur le carrelage du passage au début des années 70, s'appelle maintenant Liliane Gailland, Lili pour les intimes. Elle a épousé Gabriel Gailland, le fils des horlogers-bijoutiers, son amour de toujours. En 1983, tous les deux partirent vivre à Taiwan où Liliane, qui était devenue une célèbre graveuse de sceaux, travailla pour le musée national du Palais, diverses institutions, ainsi que pour le gouvernement. Elle obtint par la même occasion la nationalité taïwanaise. Gabriel Gailland, chef cuisinier, ouvrit à Taipei un restaurant de cuisine franco-chinoise. En 1990 Lili mit au monde une petite fille, Siu-Jane. À la fin de l'année 1995, compte tenu de la situation politique tendue à Taiwan – la Chine communiste bombardait depuis le mois de juillet les eaux territoriales taïwanaises – Lili et Gabriel décidèrent de regagner la France pour y élever leur enfant. Ils viennent tout juste de racheter le Royal Sologne que les Héry avaient vendu à un couple de Vietnamiens, ont pour projet de le transformer en restaurant chinois de luxe qui s'appellera Au Bonheur de Choiseul en hommage au Bonheur de Shanghai, la gargote des parents de Lili, qui a fermé au début de l'année après la mort du père de Liliane décédé d'un arrêt cardiaque. Marco et Lili discutent dans le salon, autour d'un café. Depuis qu'elle est revenue en France, à Paris, Lili est inquiète. Elle se demande ce que sait l'ancien policier à propos de la mort de Roland de Long. Parce que même si l'enquête est close depuis des années, le fait de revenir vivre dans le passage Choiseul où habite également Marco Bachrich lui procure quelques sueurs froides. Aussi entreprend-elle de le questionner, mais pas de but en blanc : elle l'interroge d'abord sur la mort du père d'Ivana dont elle avait entendu parler quand elle était enfant.

— La dernière fois que j'ai vu Augustin Rupnik c'était un vieillard maigre, presque décharné, vêtu d'une robe de chambre de laine bleu passé serrée à la taille par une cordelière

grise. Personne n'aurait pu dire qu'il avait seulement quarante-trois ans. Je l'ai connu tout gamin, alors qu'il bonimentait à l'Anatomic'Hall de la Foire du Trône que mon père fournissait en figures de cire. On était en 1946. Rupnik venait de quitter sa Yougoslavie natale avec sa femme et sa fille sous le bras. Il avait à peine dix-huit ans, il parlait trois mots de français et il avait déjà un bagout du tonnerre de Dieu. Un an plus tard il devenait célèbre sous le pseudonyme de Ricky Valone en reprenant en français des tubes immortalisés par Elvis Presley : *Blue Suede Shoes*, *I got a Woman*, *Tutti Frutti*, *Blue Moon*… Son succès fut immense, mais bref. À cette époque les vedettes de la chanson ne duraient pas plus de six mois, certaines avaient droit à moins de dix minutes de célébrité.

En 1958, par je ne sais quel miracle, Rupnik était devenu attaché d'ambassade à Paris. Il fit toute sa carrière dans la diplomatie – et dans le commerce illicite de cigares de Cuba – jusqu'au jour où on l'a découvert avec deux balles dans la poitrine sous le pont levant de la rue de Crimée, vaguement éclairé par une lune rouge sombre. Une photo était parue dans la presse, on aurait dit une affiche de film noir. Ivana crut pendant un moment que son père avait été assassiné par des sbires de Castro, qui lui reprochait son commerce de cigares de contrefaçon. Mais en ce mois de mai 1971, on retrouvait quotidiennement ou presque des cadavres de personnes issues des pays de l'Est flottant dans les eaux du canal de l'Ourcq ou du canal Saint-Denis. Parfois découpés en morceaux, entassés dans des malles en osier… Les enquêteurs du quai des Orfèvres refilèrent l'enquête à la DST qui attribua tous ces assassinats au KGB dont le chef, limogé, venait d'être remplacé par un nouveau pantin, Vladimir Platov. Lequel avait décidé de faire un peu de ménage dans le rang des espions implantés en Europe de l'Ouest, afin de

marquer sa prise de fonction. D'où les huit morts de mai 1971 dont Augustin Rupnik, le père d'Ivana.

— À propos de cadavre, c'est la même semaine qu'est mort Roland de Long, n'est-ce pas. J'aimerais bien comprendre ce qu'il s'est passé exactement. Tout n'est pas clair pour moi à propos des faux sceaux que m'avait fait graver le Petit Dragon, comme je l'appelais à l'époque. Il me manque des éléments.

— Je peux t'en révéler certains. Un antiquaire spécialisé dans l'art chinois, du nom d'Avedis Barseghian, faisait réaliser par un complice de fausses peintures anciennes, qui étaient ensuite estampillées avec les faux sceaux que confectionnaient Roland de Long... et toi. On arrêta l'antiquaire, le complice peintre s'enfuit, et Roland de Long prit perpète au boulevard des allongés. Je ne peux pas t'en dire plus sur ce dossier, pour lequel j'ai un gros regret. Bien que le chapitre contrefaçon fut élucidé, les morts de De Long et de Courivault demeurent inexpliquées. Je suis persuadé qu'il y eut un, sinon deux meurtres, possiblement liés. Mais je ne suis jamais parvenu à élucider cette affaire. Le dossier De Long-Courivault est le plus gros échec de ma carrière.

— Ah ! Mais si tu m'avais interrogée, tu aurais su comment est mort Courivault !

— À l'époque tu étais muette. Sauf quand tu te confiais à ton magnétophone à cassettes. Car oui, nous étions au courant, Pilchard t'avait aperçue et surtout entendue dans ta cachette, au-dessus du café.

— C'est aussi l'époque où j'ai commencé à parler, tu n'as donc aucune excuse, dit Lili en riant. Souviens-toi : mon père, Gabriel et moi nous étions en train de plier des raviolis. À un moment mon père s'est levé, est allé chercher un supplément de pâte dans l'arrière-boutique. Gabriel en a profité pour déclarer qu'il ne voulait pas devenir horloger-bijoutier comme ses parents, qu'il détestait les montres et les

pendules, qu'il rêvait de devenir cuisinier et de se perfectionner dans la cuisine chinoise. Il voulait aller vivre en Chine plus tard. Avec moi. Parce que je t'aime, m'a-t-il dit. Je t'aime aussi, ai-je répondu. J'avais douze ans et je venais de parler pour la première fois parce que pour la première fois j'avais une chose importante à dire, c'était maintenant ou jamais. Quand mon père est revenu, je lui ai annoncé : Gabriel et moi on va se marier et on va partir en Chine. Il fera de la cuisine là-bas, et moi je m'y perfectionnerai dans la gravure de sceaux. Ensuite, j'ouvrirai une boutique de gravure à la demande. À Suzhou, à Hangzhou, à Shanghai. Ou à Taipei. Très bien, les enfants, très bien, a répondu mon père. Il reste encore quarante raviolis à plier. Appliquez-vous sans perdre de temps. *Jiayou !* À aucun moment il n'a manifesté la moindre surprise de m'entendre parler. Il était d'un flegme extraordinaire. Souviens-toi, Marco, cette histoire a fait le tour du passage Choiseul, tu l'as forcément entendue, ne serait-ce qu'en discutant avec ma mère, avec Madame Lucienne ou avec la concierge.

— C'est vrai, concéda Bachrich. Et la mort de Courivault, donc ? Qu'as-tu à m'en dire ?

— Le jour en question, le professeur Courivault a commandé par téléphone une soupe de nouilles boulettes de bœuf et tripes au saté, S4 sur la carte, avec supplément piments. Mon père refusait systématiquement les commandes par téléphone mais là c'était différent, il connaissait le professeur qui était notre voisin du dessus. Et tous les jours depuis au moins une semaine il commandait la même soupe. Je lui ai monté la sienne vers midi, et je suis allée récupérer le bol vers 14 heures. J'ai frappé à la porte, Courivault a crié : Entrez !, je ne l'ai pas vu, je l'ai juste entendu qui faisait des bruits bizarres aux toilettes. Le bol était posé sur la table du salon, près d'un énorme paquet de copies d'étudiants qu'il était en train de corriger. Le petit chat, qu'il avait depuis

quelques semaines, dormait sur cette pile. Tu te souviens que le professeur signait ses commentaires en appliquant sur chaque devoir un sceau qui représentait une ammonite. Il l'avait commandé à Roland de Long, mais c'est moi qui l'avais gravé. La coupelle de pâte à sceaux rouge gisait, ouverte, au fond du bol. Je suppose qu'elle était auparavant sur le paquet de copies et que le chaton l'avait fait tomber dans le bol de soupe. Le sceau, lui, était sur la table. Courivault a mangé la moitié de la soupe, ou plus, avant de voir la coupelle au fond du bol. C'était trop tard, il avait avalé une bonne partie de cette soupe empoisonnée.

— Comment ça, empoisonnée ?

— La pâte à sceaux, c'est de la poudre de cinabre mélangée à des fibres d'armoise, ou de lotus, ou de soie, additionnée d'huile de ricin. Le cinabre est un minerai entièrement composé de sulfure de mercure. Hautement mortel.

— Ah ! Nous savions qu'il avait été empoisonné au sulfure de mercure, mais pas comment il l'avait absorbé. Pareil pour le petit chat, qui avait des traces rouges sur le museau. Bon sang mais c'est bien sûr ! Ça aurait dû nous mettre sur la voie…

— Voilà. Le chaton venait de quitter la pile de copies, j'ai posé la coupelle de pâte à sceaux dessus, j'allais prendre le bol et partir quand j'ai entendu un grand bruit. C'était Courivault qui avait quitté les toilettes et était sorti sur le palier sans passer par le salon où j'étais. Il a dû glisser, a dévalé les escaliers la tête la première, s'est retrouvé sur le palier du dessous, au 4e, là où on habitait. Je suis descendue en vitesse, ma mère a ouvert la porte, a vu Courivault étendu à terre, m'a demandé de rentrer à la maison. Ensuite elle a appelé Police-Secours, mais c'était trop tard. Tu sais tout. Enfin, peut-être pas : sous ses airs de bourgeois prof de fac respecté de tous, Courivault était un sale type. Il savait que c'était moi qui avais

réalisé son sceau, et comme tout le monde il me voyait dessiner quotidiennement par terre dans le passage. Un jour, il m'a demandé de faire des petits dessins pour un de ses cours de paléontologie. Il m'a fourni toute la documentation, c'était drôle à faire, je me suis bien amusée. Quelques mois plus tard, ma mère a vu un bouquin de lui dans la vitrine de la librairie du passage. Elle est entrée, l'a feuilleté, a reposé l'ouvrage trop technique pour elle. Elle ne savait pas que j'étais l'auteure flouée des dessins, dont Courivault s'était attribué la paternité – et moi je ne connaissais pas l'existence de ce bouquin. Jusqu'au jour où elle a découvert, sur le bureau de ma chambre, une pochette transparente contenant les esquisses des dessins en question. Je pense que son sang n'a fait qu'un tour, qu'elle est allée demander une explication à Courivault. Je n'en sais rien, en fait, je n'ai été mise au courant de cet "emprunt" que bien plus tard, le sale mec était mort et enterré depuis des lustres. Heureusement pour lui. Je lui aurais bien collé un coup de marteau entre les deux yeux…

— Eh bien ! Voici une partie de l'affaire résolue, vingt-cinq ans après. C'était une mort accidentelle, je n'ai par conséquent rien raté, rien à me reprocher de ce côté-là. Le dossier Roland de Long, en revanche, demeure mystérieux. J'ai longtemps pensé que c'était Lao Ya qui l'avait poussé par la fenêtre mais c'était impossible, la suite de l'enquête nous prouva qu'il avait déjà regagné la Chine à cette époque. Il avait probablement payé un homme de main pour effectuer son forfait, mais malheureusement, faute d'empreintes, d'indices, on n'a jamais réussi à coincer le type.

— C'est qui, ce Lao Ya ?

— Un peintre de la place du Tertre, complice de Barseghian, qui réalisait de fausses peintures chinoises anciennes. On a arrêté l'antiquaire, comme je te disais précédemment, mais on n'a jamais réussi à mettre la main sur

le peintre qui, fort prudemment, a quitté la France. Fin de l'histoire.

Marco et Lili parlèrent ensuite de bien d'autres choses, de leurs vies respectives – Bachrich était à la retraite depuis cinq ans déjà –, de l'affaire du sosie qui l'avait bien remué. Comme Lili n'en avait jamais entendu parler, l'ancien flic lui raconta :

— Il se trouva qu'un écrivain, nommé Daniel Demuynck, était mon parfait sosie. Il écrivait des romans policiers qu'il signait MB et faisait croire, à demi-mot, qu'il était moi, Marco Bachrich, le flic qui avait résolu la série d'assassinats commis par Luigi Fiermonte et que la presse avait surnommé Le Tueur de Saint-Germain. Il ne parla jamais, bien évidemment, de l'affaire Roland de Long, qui fut une catastrophe. Le premier tome écrit par MB était censé retracer cette enquête, totalement inventée par Demuynck puisqu'il ne connaissait rien de l'affaire sinon ce qui était paru dans les journaux, un tissu de mensonges et de suppositions hasardeuses. Mais c'était un bon écrivain et son histoire, ainsi que les suivantes, de pures fictions vaguement inspirées par des affaires réelles, des mélanges de faits divers glanés ici et là, tenaient la route. Daniel Demuynck avait prétendu auprès de son éditeur qu'il s'appelait Marco Bachrich mais qu'il ne pouvait pas se permettre de voir affiché son nom en toutes lettres sur ses livres, à cause de ses fonctions à la préfecture de police. Le devoir de réserve, disait-il. Les obligations incombant à sa charge. Comment percevait-il ses droits d'auteur ? C'est simple. Les contrats furent effectivement signés au nom de Marco Bachrich, mais Demuynck demandait à être payé avec des chèques non barrés qu'il endossait ensuite à son véritable nom. Ni vu ni connu. Jusqu'au jour où une librairie de Montmartre afficha la venue prochaine de MB pour une séance de dédicaces. Sur l'affiche il y avait la photo de ce type, Demuynck, mon sosie parfait,

donc. Pilchard, ce crétin de Pilchard, qui habitait à l'époque à côté de la librairie, me dit un matin : Ah ! J'ai appris que vous écriviez des polars ! À ce soir à la librairie de la rue Lepic, alors. Vous me dédicacerez *Le Tueur de Saint-Germain, une enquête de MB*. Je tombais des nues, garantissais à Pilchard que je n'avais aucun talent pour l'écriture, que j'étais tout juste capable de rédiger un rapport de police circonstancié avec des subséquemment, des concomitamment, des *in petto* et des *de facto*. Le soir, nous nous sommes rendus à la librairie. J'avais une casquette et des lunettes noires sur le nez, pour ne pas attirer l'attention. Le gars, attablé, était en train de dédicacer des exemplaires à la pelle sous l'œil ravi de la libraire, qui comptait les bouquins comme des boîtes de petits pois. Le lendemain elle devait recevoir Sulitzer ou un autre de ces scribouillards capables de faire résonner encore plus fort le doux chant du tiroir-caisse, ses yeux brillaient. Soudain, le déclic. J'ai dit à Pilchard : Vous savez, jeune homme, que je suis gaucher, souvenez-vous de quel côté je porte mon flingue. Ce type, là, tient son stylo de la main droite. C'est la preuve qu'il n'est pas moi, n'est-ce pas ? dis-je en souriant. Allez vous faire dédicacer un bouquin, faites-lui cracher le fait qu'il s'appelle Marco Bachrich, et là on l'arrête pour usurpation d'identité. Pif paf poum ! Le gugusse tomba dans le piège – car Pilchard sait être roublard parfois –, on lui passa les menottes au grand dam de la libraire épicière, l'affaire suivit son cours, je récupérai tous ses droits d'auteur – eh oui, c'était mon nom qui figurait sur les contrats ! – et ensuite on n'entendit plus parler de lui. Il semblerait qu'il cultive des asperges du côté d'Aubervilliers.

— Et le fameux Tueur de Saint-Germain, comment l'as-tu coffré ?

— Oh… par hasard. Un pur hasard. Il m'a été livré sur un plateau, je n'ai aucun mérite. Passons.

Marco et Lili évoquèrent ensuite des gens qui vécurent dans le passage : Roger Ménage avait vendu son magasin, se consacrait désormais à la gravure sur cuivre ; Marie Colombes, souvent victime d'hallucinations, fit un long séjour à l'hôpital Sainte-Anne où elle décéda, à l'âge de cinquante-neuf ans ; après sa mort, son mari Louis-Georges, le créateur d'étiquettes de camembert, épousa Zhuang Ying, des Perles du Fujian, avec qui il avait eu un fils caché, Pierre, né en 1971 ; son premier fils, Christophe, a quant à lui réalisé son rêve d'enfant, puisqu'il est aujourd'hui pompier ; René et Lucienne Héry se sont retirés depuis plusieurs années en Bretagne ; Émilie Chernaux, la concierge, est partie avec Tim Clawbonny, l'ex-patron du sex-shop, devenu restaurant italien ; ils vivent en Ardèche, paraît-il, où Clawbonny empaille des chouettes ; mais on m'a également rapporté qu'elle était partie avec le concierge de la Belle Époque, ou avec son frère, au Portugal, où elle est devenue grande prêtresse du fado ; c'est le mari abandonné d'Émilie Chernaux, Aslan Pamuk, l'ex-chauffeur de taxi, qui a repris la conciergerie du passage ; Emily Brent, la vieille anglaise qui écrivait des romans pornos publiés par son fils, Tim Clawbonny, s'est jetée en 1986 sous le métro à la station Palais-Royal ; les vieux Choukroun sont décédés, leur fils continue d'arracher des dents.

— Et Pilchard, le jeune flic ? demanda Lili. Toujours chez les pandores ?

— Oh que non, répondit Bachrich. Cette affaire Roland de Long renforça sa passion naissante pour l'art chinois. Aussi, quand Roger Manège m'a vendu cet appartement, j'ai offert à Pilchard tout le matériel de gravure de sceaux et toute la bibliothèque chinoise de Roland de Long. Il a démissionné au début des années 80, s'est spécialisé dans le domaine, aidé par son beau-père qui dirige un département de l'école des Beaux-Arts de Hangzhou, en Chine. Il est devenu expert dans

l'histoire des sceaux chinois, a même écrit trois livres à ce sujet, de temps en temps il donne des conférences. Parallèlement, il tient avec sa femme, Huiyin, l'ancienne gérante du salon de massage La Source des Pêchers hors du monde… dont tu n'as jamais entendu parler, je suppose, cette boutique appartenait à Zhuang Ying, la patronne des Perles du Fujian. Pilchard et sa femme, donc, possèdent une boutique très chic d'art ancien dans le 6e arrondissement, rue Bonaparte. Le Céleste Empire – Jiang & Pilchard, experts. Ils ont trois enfants, je suis le parrain de l'aîné. D'ailleurs, tu vas le voir, cet idiot de Pilchard. Il doit arriver d'un moment à l'autre, il m'a encore battu au *go* la semaine dernière, il me doit une revanche. Ce sera une partie acharnée, jusqu'à l'asphyxie finale. Et encore une fois je ne saurai jamais si j'ai joué le coup qu'il fallait jouer. De cette incertitude naîtra la panique, qui est sans aucun doute, comme disaient mes maîtres, le bien-être suprême du joueur de *go*.

Et c'est ainsi que Lao-Tseu est grand.

FIN

QUATRE SCEAUX
GRAVÉS PAR LILI ZHANG

Lili Zhang

Huang Gongwang

Shitao

Zhuang Ying

QUELQUES-UNES DES HISTOIRES QUI NE SONT PAS RACONTÉES DANS CET OUVRAGE, MAIS QUI AURAIENT PU

Histoire de la baignoire qui tue
Histoire de la concierge parisienne qui devint chanteuse de fado
Histoire du couple tenancier de maison close en Indochine
Histoire de la couturière et modiste frustrée
Histoire de l'étudiant azerbaïdjanais qui survécut à un naufrage
Histoire de l'ex-capitaine parachutiste qui fonda une secte
Histoire du faux billet de banque de 50 yuan
Histoire du fils de l'horloger qui devint cuisinier à Taipei
Histoire du jazzman de Hanoï
Histoire de la malle perdue dans le port de Saïgon
Histoire du pâtissier portugais qui se faisait racketter par la mafia russe
Histoire du peintre au service de la propagande chinoise
Histoire du Tueur en série de Saint-Germain-en-Laye
Histoire de la prostituée de Bien Hoa qui devint druidesse en Bretagne
Histoire de la rescapée russe qui n'était pas celle que l'on croyait
Histoire de la secrétaire espionne du notaire salazariste

POST-SCRIPTUM

L'écriture de ce roman a été soumise à un système de contraintes littéraires et picturales. Y figurent donc des citations plus ou moins exactes de Lao She, Ma Jian, Mo Yan, Georges Perec, Jacques Prévert, Raymond Queneau, Yan Lianke, Yu Hua.

Mais aussi des allusions aux œuvres de Thomas Allom, Fra Angelico, Diane Arbus, Jaime Martins Barata, Pierre Bonnard, Louis-Léopold Boilly, Eugène Boudin, Gustave Caillebotte, Siemen Dijstra, Richard Estes, Abram Games, Akseli Gallen-Kallela, Han Gan, Edward Hopper, Huang Gongwang, Kawase Hasui, Jürg Kreienbühl, August Macke, Quentin Metsys, Henri Regnault, Rembrandt, Auguste Renoir, José de Ribera, Henri Rivière, Hubert Robert, Félix Vallotton, Jan van Eyck, Samuel van Hoogstraten, Fabienne Verdier et Xie Yousu.

Sans oublier des citations de couvertures de livres, de disques, d'affiches de films.

À cela s'ajoutent, en dehors de toute machine à écrire contraignante, quelques clins d'œil à des écrivains, à des peintres, à des fabricants d'images populaires.

DU MÊME AUTEUR
Bibliographie non exhaustive

Auteur
En attendant Éliane, éditions Syros, 1996
La Maladie bleue, éditions du Seuil, 2000
Pluie de plumes, éditions de la Réunion des Musées nationaux, 2006
Sitâ au royaume d'Agra, éditions de la Réunion des Musées nationaux, 2006
Le Dragon des pluies, éditions Bayard, 2009
Sang pour sang vampires, éditions de la Martinière Jeunesse, 2010
Petites histoires de chefs-d'œuvre, éditions de la Martinière Jeunesse, 2011
Histoires d'enfants en 50 chefs-d'œuvre, éditions de la Martinière Jeunesse, 2013
Petites Histoires d'impressionnisme en 50 chefs-d'œuvre, éditions de la Martinière Jeunesse, 2017
Filmer la légende - Comment l'Amérique se raconte sur grand écran avec Florence Arié, éditions Amsterdam, 2019

Auteur-illustrateur
Où vont les ombres ?, éditions Motus, 2006
Adama N'Diaye, le tout premier griot du monde, éditions Bayard, 2009
Mazal Bueno ! ou la vie d'un chapeau, texte illustré, supplément de 64 pages au n°53 de la revue *Kaminando i Avlando*, octobre-novembre-décembre 2025